LOUIS D'ORLÉANS

Tour d'Afrique

AU CAMP DES BOERS

LIBRAIRIE PLON

TOUR D'AFRIQUE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Dans les Alpes (1896-1899). *Mont-Blanc — Aiguille du Midi — Mont-Rose — Mont-Cervin — Aiguille méridionale d'Arves — La Meije — Barre des Ecrins.* Nouvelle édition. Un volume in-16 illustré. . . . . 3 fr. 50

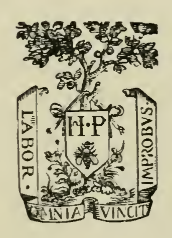
PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2705.

LOUIS D'ORLÉANS ET BRAGANCE

TOUR D'AFRIQUE

DE PARIS A LOURENÇO-MARQUES
AU CAMP DES BOERS
CHASSE ET RETOUR

Ouvrage orné de trente-huit gravures hors texte



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1902

AVANT-PROPOS

Les historiens futurs qui voudront raconter la guerre du Transvaal ne seront pas peu embarrassés. Jamais les rapports des témoins sur un fait historique n'ont été aussi nombreux; jamais non plus ils n'ont été aussi contradictoires ou paru plus suspects.

Les uns, dans l'ardeur de la lutte et tout à l'effort de subjuguer une race, s'y sont créé une vision de cette guerre, si intense, chargée de si fausses couleurs, qu'ils ont réussi à se tromper eux-mêmes : à la place du Boer réel qu'ils coudoyaient depuis des années, ils ont inventé un Boer imaginaire qu'ils se sont plu à revêtir de toutes les laideurs et de tous les vices.

Les autres, transportés d'admiration pour une nation défendant son principe de vie, pour des paysans périssant plutôt que de n'être pas maîtres chez eux, n'ont plus voulu voir dans leurs héros que des êtres parfaits, exempts de tout défaut; dans les soldats de Lord Kitchener que des pandours bons tout au plus à brûler des fermes.

En visitant l'Afrique du Sud, en parcourant les champs de bataille ou les camps boers, j'ai couru en quelque sorte après la vérité.

J'aurais voulu, afin d'assurer l'impartialité de mes jugements, voir successivement les deux adversaires à l'œuvre, entendre de leur bouche même les arguments qu'ils emploient à la défense de leur cause.

Ce plan, malheureusement, n'a pu être que partiellement exécuté.

Il est certaines questions néanmoins que mon voyage m'a permis d'élucider.

On me pardonnera, j'espère, d'essayer d'y répondre à ma manière.

Sans doute il peut se glisser dans mon récit des erreurs involontaires d'appréciation, mais on n'y trouvera pas l'intention de dénigrer, de flatter, de tromper.

Ce qui m'a déterminé à publier ce petit livre, dont la seule raison d'être est sa sincérité, c'est que j'avais souvent désiré, avant mon voyage, qu'il existât.

Boulogne-sur-Seine, décembre 1901.

MADÈRE — LE CAP — LE NATAL
LOURENÇO-MARQUES

I

Au voyageur qui de Paris désire gagner l'Afrique australe, deux voies sont ouvertes : celle du canal de Suez desservie par les Messageries maritimes et la « Deutsche Ost Afrika Linie », et celle de l'Atlantique actuellement aux mains d'une Compagnie anglaise unique : l'« Union Castle Line ».

Nous avions d'abord songé, mon ami Hubert d'Archer et moi, à la première de ces voies. *La Gironde,* malheureusement, qui une fois par mois fait le trajet de Diego-Suarez à Lourenço-Marques avait, pour cause de réparations, suspendu son service, et, nous y étant pris trop tard, nous ne pûmes trouver de place sur le paquebot allemand en partance.

Ce fut donc au *Dunottar Castle,* magnifique bâtiment de 6,000 tonnes, faisant le trajet direct de Southampton au Cap avec escale à Madère, que nous confiâmes nos personnes.

Le 26 mai 1900, à 4 heures de l'après-midi, par un ciel serein et une mer clémente, nous levions l'ancre, et quelques heures après, perdant de vue les côtes riantes de l'île de Wight, disions adieu à l'Europe.

Rien ou peu à dire de la vie à bord du *Dunottar,* sinon qu'elle est bien loin de présenter les agréments qu'on trouve sur les autres grandes lignes, celle de l'Inde par exemple.

La société laisse fort à désirer. Sauf quelques *ladies* d'officiers, la plupart en deuil et accompagnées d'une kyrielle de *babies* outrecuidants, quelques fonctionnaires ou ingénieurs anglais rejoignant leurs postes, et une demi-douzaine de *nurses* ou infirmières militaires, nous nageons en plein élément juif, attiré vers le sud par l'espoir d'un appât facile et prochain.

D'amusements point : de temps en temps quelque âme en peine imagine d'organiser un concert auquel prennent part divers *gentlemen* et *ladies* aux voix lugubres, aux gestes d'automate, assistés de la musique du bord qui chaque jour, avec un zèle digne d'un meilleur sort, s'épuise à nous jouer les plus mauvais morceaux du répertoire anglais.



P. 4

SUR LE PONT DU *Dunottar*

Le service est bien fait. Nous avons un *steward* plein d'attentions et de petits soins; seulement il prétend qu'on lui obéisse et ne peut arriver à comprendre que nous refusions l'horrible mélange de café, de chicorée et de lait condensé que, suivant l'absurde coutume coloniale, il veut nous faire avaler à 6 heures du matin, et chaque jour, malgré nos protestations, il revient nous réveiller aux cris de : « *Coffee, sir, Coffee* » ; se scandalisant tout à fait quand à 8 heures il nous trouve encore au lit.

Pendant le voyage nous avons fait deux connaissances : M. Brown, un jeune Anglais de dix-huit ans, qui va courageusement prendre au Transvaal, en qualité d'officier, la place de son frère tué au Spions Kop, et un gros petit négociant de Durban, M. Bland, qui connaît l'Afrique du Sud comme sa poche et ne tarit pas d'anecdotes sur ses habitants. C'est avec ces deux compagnons de voyage que nous discutons le plus souvent la question de la légitimité de la guerre de conquête entreprise par l'Angleterre. Les arguments de M. Brown n'ont pas grande valeur : c'est un enfant qui passe sa journée à vous démonter un pistolet automatique, toujours

chargé, avec lequel il compte occire « *plenty of Boers* », mais qui, pour le moment, ne compromet que la sûreté des passagers. Aussi, après quelques jours, le commandant est-il forcé de le lui confisquer.

M. Bland, par contre, a une manière de tourner les choses et de vous expliquer la situation politique dans le Sud de l'Afrique, qui vous ferait presque croire que les Anglais sont les opprimés, et que leur cause est celle de la liberté et du droit. A ses yeux, les griefs soi-disant certains des *Uitlanders,* ceux des nègres, l'obligation de venger Majuba (1), enfin *l'insolent* ultimatum de Krüger, sont des motifs suffisants pour déposséder le Boer, être analogue au dissident hypocrite et crasseux dont Dickens a dessiné la caricature : grossiers, rudes, sans parole, sans foi, ces ennemis de la Reine ne sauraient être des amis de Dieu ! Pour lui comme pour ses congénères, l'issue de la lutte est certaine et imminente : déjà tous ces bons commerçants pour le plus grand profit desquels ont été sacrifiées tant d'existences plus précieuses que les leurs, se

(1) Déroute des Anglais en 1881.

réjouissent des gains énormes que va leur permettre de réaliser le nouvel état de choses.

En attendant et pour se faire la main, ils se contentent de placer leur argent aux *ship sweeps,* grand pari mutuel basé sur la marche du navire, qui chaque jour vers midi, avant l'affichage du *point,* réunit sur le pont, pour la vente aux enchères des billets, passagers et équipage.

Le 30 mai, après quatre jours d'une navigation tranquille sur les flots bleus et tièdes de l'Atlantique, pendant laquelle il nous fut donné d'assister à une magnifique éclipse totale de soleil, le *Dunottar,* au petit jour, jetait l'ancre en rade de Funchal, capitale de l'île de Madère.

Une occasion d'aller à terre! Vite nous sommes sur pied, et, sans même songer à déjeuner, nous précipitons dans une des innombrables embarcations qui de tous les côtés assiègent le paquebot.

La matinée était fraîche, l'atmosphère incomparablement pure; devant nous les hautes montagnes de Madère, encore plongées dans l'ombre

violette, dressaient sur le ciel bleu pâle leurs silhouettes coniques de volcans éteints ..

En bas, la ville : une multitude de maisonnettes multicolores et cubiques, à la portugaise, disséminées le long de la plage, sur les pentes de la montagne, dans les vallées profondes qui pénètrent à l'intérieur de l'île...

Autour de nous : la mer toute scintillante des premiers rayons du soleil, déjà sillonnée en tous sens par de légères embarcations chargées des produits les plus divers de ce pays bienheureux...

En débarquant sur le quai, nous sommes aussitôt en butte aux obsessions d'une foule bariolée, à l'aspect peu rassurant, qui prétend nous guider; mais nous déclinons toute proposition et allons déjeuner, ma foi très bien, dans une auberge portugaise d'un délicieux cachet local; après quoi, nous fiant au hasard, nous nous engageons dans une large rue tortueuse, pavée d'affreux cailloux pointus tels qu'on en voit, en Suisse, dans certains villages alpestres.

Nous traversons ainsi la ville, puis, continuant l'escalade de la montagne, finissons par arriver



P. 8

MADÈRE — LE *Dunottar*

devant la porte ouverte d'une vaste *quinta* (1) dans laquelle, sans vergogne, nous nous introduisons.

Le chemin est délicieux : de grandes touffes de bananiers chargés de leurs fruits, de magnifiques bouquets de palmiers, de longues rangées de magnolias en fleur y répandent leur ombre et leur fraîcheur. D'habitants point : une négresse, rouge et bleu, qui de loin nous aperçoit, s'enfuit à notre approche.

On dirait le palais de la Belle au bois dormant sous les tropiques!

Nous quittons ce lieu enchanteur par une porte donnant sur l'aqueduc qui de l'intérieur de l'île amène à la ville l'eau potable; puis, suivant cet aqueduc, notre promenade se poursuit au-dessus d'une vallée sauvage et boisée, rappelant singulièrement certains sites des environs de Rio de Janeiro.

Finalement, de hauteur en hauteur nous aboutissons à un ancien fort, maintenant démantelé, d'où la vue est merveilleuse. Devant nous, la pleine mer, une mer d'un bleu intense, tel qu'on

(1) *Quinta :* Propriété de campagne dans le voisinage d'une ville.

n'en voit guère sous d'autres latitudes ; derrière nous, les montagnes, dont les plus hautes doivent dépasser 1,500 mètres, toutes couvertes d'une végétation exubérante; à nos pieds, la ville de Funchal, mollement étendue le long du rivage jusqu'à un promontoire rocheux aux flancs abruptes, qui la sépare du reste de l'île.

Les pentes qui descendent vers la plage sont parsemées de somptueux jardins, de pittoresques villas, de vastes hôtels anglais agrémentés de tout le confort moderne.

Une immense caserne cubique, décorée des armes de Portugal et Algarves, abrite les quelques soldats chétifs et mal tenus qui constituent la garnison de l'endroit.

Ce sont presque les seuls portugais qui à Madère aient résisté à l'invasion anglaise, partout ailleurs triomphante.

Pour rentrer en ville nous prenons un traîneau à bœufs : c'est le moyen de locomotion du pays, et l'équipage ne laisse pas que d'être original. En tête, un gamin de six ou sept ans, armé

d'une immense branche d'arbre destinée à émoustiller les bœufs et à chasser les mouches; puis les deux ruminants efflanqués traînant une espèce de cage à poulets à quatre places, portée sur deux longs patins garnis de fer; enfin, escortant le convoi, une demi-douzaine d'individus empressés d'offrir leurs services et une nuée de bambins de toutes les couleurs, poussant avec une insistance désolante, leur agaçant cri de guerre : « *A penny, sir, a penny!* »

Grâce au temps qui a poli les cailloux des rues et aux bœufs qui, malgré leur apparence étique, n'en sont pas moins de remarquables trotteurs, notre véhicule se déplace avec une rapidité qui tient du prodige, entraînant avec lui au pas gymnastique toute notre suite d'indigènes que rien ne peut lasser.

Pour clore la série des plaisirs de Madère, le cocher nous propose une promenade à la montagne, avec descente en « *tobogans* ». Sans trop savoir ce dont il s'agit, nous acceptons et, après avoir pris un traîneau plus léger, commençons l'ascension, au grand pas de nos bœufs.

Pendant 35 minutes sans arrêt, on escalade des pentes qui parfois doivent dépasser 25 %;

puis, une fois en haut, les bœufs supprimés, le traîneau, livré à lui-même, se met à redescendre à une vitesse variant de dix à trente kilomètres à l'heure.

Derrière nous, les deux conducteurs, chaussés d'espadrilles, donnent la direction au moyen de cordes solidement attachées; quand la pente n'est pas trop forte, ils montent, eux aussi, sur le traîneau; en cas contraire, ils le retiennent tant qu'ils peuvent. Leur adresse est vraiment stupéfiante, car la rue tortueuse que nous suivons n'a guère plus de quatre mètres de large, et le traîneau une fois lancé, rien ne saurait l'arrêter dans sa course.

Une fois seulement, à un tournant par trop brusque, le véhicule dérape, et, échappant à l'action de son guide, s'en va donner contre un mur; le bois en craque, mais le mal n'est pas grand et c'est sans autre accident que nos deux braves conducteurs, ruisselant de sueur, nous débarquent au centre même de la ville.

Nous avons mis dix minutes à redescendre ce qui nous avait pris plus d'une demi-heure à la montée, montée que nous aurions pu nous épargner, comme nous l'avons su plus tard, en pre-

nant le funiculaire qui fait le même trajet, et dispose, lui aussi, de *tobogans* pour la descente; c'est décidément, à Funchal, le sport à la mode.

Rentrés à bord, nous assistons encore au spectacle traditionnel de nègres plongeant pour des sous; il en est qui pour 6 deniers se jettent du haut des baleinières et passent par-dessous le paquebot.

Enfin, à 3 heures, après les trois appels de sirène d'usage, le *Dunottar* reprend sa marche vers le sud.

II

Dix-huit jours sont longs quand, séquestré dans un espace aussi étroit que le pont d'un paquebot, en compagnie de personnes en général peu sympathiques, on en est réduit pour tout amusement à d'interminables parties de palet avec M. Brown ou d'échecs avec M. Bland. Aussi poussâmes-nous un soupir de soulagement lorsque le lundi, 12 juin, notre capitaine, un vieux loup de mer, retardé dans sa carrière par le naufrage d'un de ses paquebots à l'entrée même de la rade du Cap, nous annonça que le lendemain matin, vers 8 heures, nous serions rendus à destination.

La veille, d'un voilier venant du sud, nous avions appris la prise de Prétoria, et le soir, à dîner, *jingoes* et juifs trinquaient à l'envi en l'honneur de l'armée anglaise !

La guerre serait-elle terminée ?

Mardi 13 juin. — Dès l'aube... tout le monde est réuni sur le pont en tenue de débarquement. Précipitation, hélas ! inutile, car depuis 6 heures du matin une brume épaisse empêche le *Dunottar* d'avancer. D'après les officiers du bord, nous devons être devant la baie de la Table ; mais, par ce temps, il ne peut être question d'y pénétrer.

Nous restons donc dehors, ballottés par les vagues, mouillés par le brouillard à chaque instant plus dense, assourdis par la sirène du paquebot qui toutes les cinq minutes environ déchire les airs de son lugubre mugissement.

9 heures. — Peu à peu cependant le voile qui nous entoure semble vouloir s'éclaircir ; déjà par-ci par-là le bleu du ciel commence à poindre, et la mer elle-même, de plus en plus bleue, s'élargit graduellement autour de nous. Tout à coup, sur notre gauche, à une hauteur non soupçonnée, quelque chose de noir déchire la brume, et deux sommets audacieusement pointus paraissent à la fois.

Ce sont la Tête du Lion et la Tête du Diable, deux montagnes situées au sud de Cape Town, sans doute les rochers chantés par Camoëns sous le nom d'Adamastor et dont l'apparition, selon le

poète, impressionna si vivement Vasco da Gama et ses vaillants navigateurs !

Nous savons maintenant où nous sommes, et le *Dunottar* se remet en marche, décrivant un grand cercle pour nous rapprocher de la baie. Bientôt, malheureusement, le brouillard reprend de plus belle : de nouveau il faut s'arrêter, de nouveau subir la musique discordante de la sirène.

Heureusement que, pour nous amuser, toute la faune aquatique des environs semble s'être donné rendez-vous autour du bateau. Tour à tour nous voyons défiler des baleines reconnaissables à leur jet de vapeur, des requins, des albatros, des mouettes de toute sorte, de toute couleur, des pingouins, des goélands..... Le voisinage du paquebot ne semble guère gêner ce monde qui nage, vole, plonge autour de nous comme si de rien n'était.

Pour compléter le tableau, une lumière verdâtre donne à la mer un aspect polaire étrange. De temps en temps, devant, derrière nous, un bout de terre paraît, puis s'évanouit aussitôt sans qu'on ait eu le temps de le reconnaître.

Enfin, à 3 heures, la pluie se met à tomber,

la brume se condense aussitôt et la ville du Cap, telle une apparition lointaine sortant des nuages, se dessine peu à peu au fond de la baie de la Table, au pied de la montagne du même nom.

Sans perdre de temps, le *Dunottar* reprend sa marche, et, suivi de cinq autres grands navires, retenus eux aussi depuis le matin par le mauvais temps, pénètre majestueusement dans la baie, puis dans la rade. Nous accostons au débarcadère entre deux immenses navires hôpitaux décorés d'une grande croix rouge et bondés de *khakis* (1) de toutes les espèces.

Notre première impression en débarquant est plutôt fâcheuse. Tout le long du quai se presse une foule bariolée, sale, vulgaire, composée en grande partie de Cafres et de mulâtres à l'aspect repoussant.

Pas un *cab* de libre! Il nous faut à pied traverser de vastes docks noirs de charbon et de poussière, puis de grandes rues pleines d'ordures et de boue. Enfin, nous trouvons un cocher nègre qui pour la somme de 4 schellings veut bien condescendre à nous conduire au

(1) *Khaki*, mot persan qui désigne la couleur terreuse adoptée pour les uniformes coloniaux de l'armée britannique.

Mount Nelson Hotel où l'on nous a conseillé de nous loger. Il est 5 heures, il fait déjà sombre : néanmoins la ville, avec ses rues larges, ses maisons luxueuses, ses tramways et sa lumière électrique, nous réconcilie un peu avec le Cap

En quittant Cape Town, nous avons emporté de cette ville, destinée à devenir probablement un jour la capitale de l'Afrique australe, une double impression : celle d'un endroit délicieux, un petit paradis planté dans un pays bien fait pour retenir le voyageur; et celle d'une population abjecte, vulgaire, avide de gain et peu hospitalière.

Oh! rien à dire du Mount Nelson Hotel qui nous a abrités. Admirablement situé sur un des contreforts de la *Table Mountain,* au milieu d'une végétation que lui envieraient les plus belles villas de la Côte d'Azur, cet établissement modèle, tenu par des Suisses, nous a pendant trois jours offert tout le confort que nous pouvions désirer. Rien à dire non plus de ses hôtes : officiers en *khaki,* le sabre au côté, le revolver à la ceinture ; élégantes *ladies,* la plu-



P. 18

CAPE TOWN — MONTAGNE DE LA TABLE

part en noir, pleurant qui un fils, qui un frère.

Après le dîner, pendant lequel un excellent orchestre, caché dans les palmiers, joue des valses viennoises, tout ce monde — les dames en grande toilette — se réunit dans un *hall* vitré où l'on sert le café; et là, les beaux officiers *khakis,* entre deux batailles, flirtent avec les élégantes *ladies* auxquelles ils font le récit de leurs exploits.

Ce ne sont malheureusement là que des éléments hétérogènes, des oiseaux de passage auxquels la population sédentaire du Cap ne ressemble en rien. Comme le dit notre ami Bland que nous avons retrouvé au Mount Nelson, celle-ci ne se compose guère, en dehors de quelques vieilles familles hollandaises ou anglaises, que de marchands, de spéculateurs, d'hôteliers, de commerçants de toute sorte, venus en Afrique dans l'idée de s'enrichir le plus vite possible, afin de retourner ensuite en Angleterre y vivre de leurs rentes.

Pour ces gens-là l'Afrique n'est pas un *home :* ils l'ont tous en horreur et ne la considèrent que comme une mine d'or à exploiter temporairement. Aussi le Cap, malgré sa population chaque

jour croissante, n'est-il et ne sera-t-il jamais qu'un bazar cosmopolite où chacun, selon ses moyens, essaye de voler le prochain de la manière la plus rapide et la plus productive.

L'argent, il faut le dire, n'a ici que la moitié de sa valeur européenne; les prix sont partout exorbitants; les salaires de même. Le moindre employé, un mécanicien chauffeur, par exemple, a sa villa pour sa femme et ses enfants, et le soir quand, après son service, il rentre chez lui, il endosse gravement le frac ou le smoking.

En revanche, on ne trouve que fort peu de ce qu'on est convenu d'appeler des gens « comme il faut ». S'il en surgit parfois, ils sont bientôt submergés : car la loi universelle est qu'il faut ou bien se jeter dans le « *Struggle for life* » général, sans trop de scrupules, ou bien céder sa place à de plus entreprenants.

Aussi le monde qu'on coudoie en ville n'éveille-t-il aucune sympathie : le soir surtout, les établissements publics, les *bars*, le théâtre regorgent d'une foule bigarrée et suspecte ne valant guère mieux, au fond, que la tourbe ignoble de mulâtres et de Cafres, souvent ivres, qui encombre les rues.

P. 20

CAPE TOWN — « RICKSHAW »

Et pourtant, comme je l'ai dit, Cape Town est une ville charmante, réunissant toutes les conditions d'agrément que l'on puisse souhaiter : un climat délicieux, — nous sommes en plein hiver, et c'est à peine si l'on a besoin d'un pardessus, — une végétation idéale, allant depuis le hètre et le chêne européens, jusqu'au bananier et au bambou des tropiques ; de grandes et belles rues bordées de maisons à trois ou quatre étages, sillonnées de rapides tramways électriques, d'élégants *hansoms* tout blancs, à cochers noirs, de curieux pousse-pousse ou « *rickshaws* » (1), traînés par de superbes zoulous affublés de cornes rouges et autres ornements belliqueux.

Plus merveilleux encore sont les environs : nous y avons fait pendant notre court séjour d'intéressantes excursions ; entre autres, l'ascension des deux montagnes qui dominent la ville : le « *Lion's Head* » et la « Montagne de la Table ».

Le *Lion's Head* n'est qu'une promenade d'un après-midi, bien que la dernière partie de l'as-

(1) C'est le « *djinrikshah* » du Japon, de Ceylan et d'ailleurs.

cension soit relativement difficile et exige l'emploi de chaînes fixées au rocher. Du sommet où l'on semble planer dans l'espace, on surplombe en quelque sorte la pleine mer, séparée de la baie de la Table par une étroite langue de terre.

L'escalade de *Table Mountain,* par contre, est longue et pénible : la montée demande trois bonnes heures, la descente deux. Le sentier conduit d'abord à travers des bois; puis, profitant d'un défaut de la montagne que de Cape Town on n'aperçoit pas, monte à travers des rochers et des éboulis, jusqu'à une brèche d'où la partie supérieure de la Table est facile à gagner.

De sommet il n'y en a pas. La Table, comme son nom l'indique, est un plateau de plus d'un kilomètre carré, couvert de gazon et de marécages, bien qu'on soit à 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer.

De tous les côtés la vue est incomparable. A l'ouest, la ville du Cap, merveilleusement étagée autour de la baie de la Table bondée de bâtiments de tout genre; au sud, l'océan infini, d'un bleu absolument pur se confondant à l'horizon

avec celui du ciel; à l'est, la côte méridionale de l'Afrique, les Douze Apôtres, bizarre chaîne de montagnes, allant jusqu'au *Cabo das Agulhas;* au nord, les montagnes de la colonie.

Longtemps nous serions restés à jouir de ce spectacle enchanteur, si les réalités de la vie ne nous avaient forcés à descendre au « *Castle* », grande forteresse en pentagone, où se tiennent les bureaux de l'état-major général.

Là, malheureusement, nous ne devions avoir que déboires. En venant au Cap, nous comptions, en effet, pouvoir pénétrer au Transvaal et y visiter au moins le théâtre des opérations. Or, malgré nos efforts, nous n'avons même pas pu obtenir de ces messieurs du « *H. Q. O.* » (1), la permission d'aller à Kimberley.

Pendant des heures entières, de vulgaires sous-officiers nous ont fait poser, et écrire une infinité de petits papiers demandant à voir des personnes qui, constatation faite, étaient absentes. Puis ils nous ont fait échouer chez un colonel qui, d'ailleurs très aimablement, nous a donné à entendre que ce que nous avions de

(1) *Head Quarters Office,* bureaux du quartier général.

mieux à faire était de boucler nos malles et de chercher notre plaisir ailleurs que dans la colonie du Cap.

Nous avons du moins profité de notre longue attente pour étudier les divers types de « *Tommies* » (1) qui n'ont cessé de défiler devant nous; gens de la réserve pour la plupart, n'ayant guère l'aspect brillant et martial de ceux de l'armée de première ligne, mais montrant en tout cas, par leur nombre, que l'Angleterre n'était pas encore, comme on l'a prétendu, à bout d'hommes.

L'uniforme dont, depuis longtemps d'ailleurs, le *War Office* a doté les troupes coloniales est, à mon avis, un modèle du genre. La tunique très flottante, serrée à la taille par une ceinture d'étoffe, la culotte courte, les *putties* ou jambières d'un tissu très élastique, laissent au tireur, comme au marcheur et au cavalier, toute liberté de mouvements; la couleur *khaki* le dissimule presque entièrement, surtout dans l'herbe jaunâtre, à l'œil de l'ennemi; le casque en liège ou le grand chapeau en feutre, suivant la saison, le protègent contre le soleil sans le gêner.

(1) « *Tommy* » ou « *Tommy Atkins* », est le sobriquet donné au soldat anglais.

Les *highlanders*, eux-mêmes, ont adopté la jupe *khaki* et le casque, ce qui ne laisse pas d'être d'un effet légèrement grotesque.

Les officiers portent leurs distinctifs — étoiles ou couronnes — sur l'épaule; en ville ils se promènent sans armes: en campagne ils ont la carabine au lieu du sabre.

C'est parmi ces derniers surtout que la différence entre « *professionnels* » et « *amateurs* » se fait sentir. Les premiers, corrects en toute circonstance, toujours tirés à quatre épingles, sont de parfaits *gentlemen* ne différant en rien de ceux qu'on voit à Londres; les autres, souvent débraillés, laissent beaucoup à désirer comme tenue. Recrutés à la hâte dans toutes les classes, après un examen sommaire, ils n'ont en général reçu qu'une instruction militaire très restreinte et n'ont guère dû, je le crois, contribuer au succès des armes britanniques.

Toutes nos démarches pour pénétrer du Cap au Transvaal par cette voie ayant échoué, nous n'avions plus rien à faire en cette ville. Aussi, ne nous souciant pas de perdre notre temps, nous

décidâmes-nous à suivre le conseil amical du colonel du « *H. Q. O.* »; et le 16 au soir, après avoir subi une dernière fois les tracasseries de la plus tracassière des douanes, nous nous rembarquions sur notre bon *Dunottar* à destination de Durban.

A bord, nous eûmes le plaisir de retrouver quelques-unes de nos connaissances de voyage, entre autres un fonctionnaire de Bulawayo (en Rhodesia) qui, quoique muni d'une lettre de recommandation de Sir Alfred Milner, n'avait pas plus que nous pu obtenir l'autorisation de rejoindre son poste par la voie ferrée. Il en a été de même, nous dit-il, pour la plupart de nos compagnons de voyage anglais qui comptaient rentrer chez eux, à Kimberley, à Bloemfontein, à Johannesburg : aucun d'eux n'a pu obtenir de permis pour le Transvaal.

III

Lorsque, le 18 juin au matin, nous montâmes sur le pont, nous pûmes constater que, depuis quelque temps déjà, le *Dunottar* avait levé l'ancre. En ce moment même nous doublions la langue de terre dénommée *West Point,* qui au sud ferme la baie de la Table, tandis que, derrière nous, l'île Robbin profilait sur le ciel bleu ses falaises et ses brisants.

Charmant ce départ du Cap! On longe continuellement la côte, et quelle côte! Ce n'est, à partir de la Tête du Lion, qu'une succession de montagnes bizarres, fantastiques, hautes de près de 1,000 mètres, dominées par la montagne de la Table dont les flancs abrupts plongent directement dans la mer.

A chaque instant nous dépassons de petits promontoires formant de minuscules baies dont les plages de sable fin brillent au soleil, si blanches qu'on dirait de la neige.

Puis, c'est le véritable cap de Bonne-Espérance que nous doublons.

Ce cap, découvert en 1486 par le Portugais Bartholomeo Dias qui l'avait baptisé « *Cabo de todas as tormentas* », reçut son nom actuel du roi Jean II. La bonne espérance, en effet, ne tarda pas à se réaliser avec Vasco da Gama qui, en 1497, mettait à profit la découverte de son devancier et, dans son voyage de trois ans, célébré par Camoëns, réussissait à atteindre les Indes par la voie nouvelle.

En réalité, ce cap n'est pas le point le plus méridional de l'Afrique. Les premiers navigateurs qui donnèrent cours à cette légende furent sans doute trompés par la profondeur de la baie qu'il forme et qui, de fait, porte le nom de *False bay*. Ce n'est qu'à partir du *Cabo das Agulhas* que pour s'exprimer comme Camoëns, les proues recommencent à se diriger vers le centre ardent du ciel.

De même que le jour de notre arrivée au Cap, la mer aujourd'hui est habitée par tout un monde animal, nageant, volant, sautant, autour de nous. Ce sont d'abord les baleines dont l'une passe à une centaine de mètres du *Dunottar*, puis les

poissons volants qui de temps en temps sortent des vagues en véritables nuées, pour disparaître quelques mètres plus loin, des albatros énormes, des mouettes de toutes formes, de toutes couleurs, des pingouins, une infinité d'autres oiseaux dont j'ignore le nom...

A partir du cap des Aiguilles, nous rencontrons malheureusement ce fameux courant que le navigateur portugais eut tant de peine à remonter. La mer, jusque-là parfaitement calme, grossit tout à coup et je suis obligé, par la plus ridicule mais la plus irréductible des souffrances, à me retirer dans ma cabine pour le reste de la journée.

Le dimanche 18, heureusement nous entrions dans l'Algoa Bay et jetions l'ancre devant Port-Elisabeth, ville d'une vingtaine de mille âmes, allongée, au bord de la mer, sur une étendue de plusieurs kilomètres.

C'est, paraît-il, un des principaux débouchés commerciaux du Transvaal et, de plus, depuis la guerre, le port militaire de l'Afrique du Sud par lequel arrivent la plus grande partie des renforts

destinés à l'armée de Lord Roberts. Lors de notre séjour, il y avait justement en rade un énorme transport à quatre mâts, le *Britannia*, chargé d'une foule compacte de *khakis* de toutes les espèces.

A terre, peu de choses à voir. La rue principale est très belle, les boutiques sont nombreuses et bien fournies : partout on sent l'activité d'une ville en plein développement. Une espèce d'immense caserne cubique en granit contient à peu près ce qu'il y a d'intéressant en ville : le musée qui possède de superbes échantillons de la faune sud-africaine; le marché où nous voyons vendre des ballots entiers de plumes d'autruche; une salle de concert avec un orgue colossal.

Dans les rues, les tramways électriques circulent avec une rapidité à laquelle on est peu habitué en Europe; ils montent même dans la partie supérieure de la ville par des rampes prodigieusement inclinées.

De ce côté nous visitons le parc municipal, qui renferme un *polo ground*, des *tennis-courts*, des pelouses et des touffes d'arbres magnifiques.

A noter, le nombre considérable de cavaliers qui circulent à travers la ville : simples pro-

meneurs, marchands affairés, boulangers allant porter le pain à domicile, nègres galopant dans tous les sens, on ne sait trop pourquoi. La plupart de ces chevaux, de pauvres haridelles étiques, boitent lamentablement, ce qui n'empèche pas les cavaliers de les pousser tant qu'ils peuvent de la cravache, ou de leur unique éperon.

Les hôtels sont bien situés et tout à fait confortables. Au Grand-Hôtel où nous avons pris nos repas, le service est admirablement et silencieusement fait par de beaux Indiens, pieds nus, portant turbans et écharpes.

En guise de spectacle, nous passons l'après-midi à assister au débarquement de deux mille chevaux venus d'Amérique. Une douzaine de Cafres de stature herculéenne sont chargés de l'opération consistant à glisser une large sangle sous le ventre du cheval qu'une grue à vapeur soulève ensuite dans les airs et dépose sur la jetée. La plupart de ces pauvres bêtes sont absolument stupéfiées du procédé; d'autres lancent dans toutes les directions des coups de pied du plus joyeux effet.

Le lendemain, pour varier les plaisirs, nous assistons au débarquement des contingents

envoyés par l'Australie : de beaux hommes tous bien équipés et bien armés, mais dont l'instruction militaire laisse fort à désirer. Ils ont dans la suite fait merveille, ai-je ouï dire.

Pour les recevoir, une foule énorme, décorée d'*Union Jacks* de toutes les espèces, s'était rassemblée devant le quai; mais l'enthousiasme, en dehors de celui des enfants des écoles, heureux de pouvoir crier à leur aise, n'a pas dépassé des limites très modérées.

Le même soir nous levions l'ancre: le 21 nous faisions escale à East London, centre d'un district lainier fort important, mais ne présentant, sauf un camp d'infortunés réfugiés boers dans un état lamentable, aucun intérêt: le 23, enfin, nous arrivions en vue de Durban. Le port, malheureusement trop exigu pour la quantité de navires présents, était interdit au *Dunottar*, de sorte que, pour y pénétrer, il nous fallut être transbordés, à l'aide d'un immense panier cylindrique porté par une grue à vapeur, dans un chaland de petites dimensions.

La rade, vaste baie circulaire communiquant

avec la mer par un chenal d'une trentaine de mètres de largeur, sera une des plus belles de l'Afrique du Sud, lorsque les travaux de dragage, actuellement en cours, seront terminés.

Elle fut découverte le jour de Noël 1497 par Vasco da Gama qui, en l'honneur de ce jour, lui donna le nom de Port-Natal.

La première impression du voyageur qui débarque à Durban est celle d'une ville très intéressante, moins moderne et par conséquent plus originale que le Cap, mais aussi moins confortable. Ici plus de tramways électriques, plus d'hôtels dernier style, plus de civilisation européenne. En revanche, comme moyen de locomotion, des *rickshaws* innombrables et pour abri, des hôtels qui, construits presque tous à l'indienne, ont bien plus de cachet local.

Avant tout, Durban est la ville des *rickshaws* par excellence. A peine a-t-on débarqué qu'on est assailli par une nuée de Zoulous, habillés de couleurs éclatantes, coiffés en général de deux gigantesques cornes de bœuf, de bélier ou d'an-

tilope, qui, avec des jeux de figure délicieux, vous offrent leurs services.

Ces coureurs de *rickshaws* sont incroyables : dans leurs légères voiturettes munies de roues caoutchoutées et d'une capote à relever en cas de pluie, ils traînent une ou deux personnes pendant une demi-heure et plus, sans s'arrêter un moment pour souffler. Le long de leur échine bronzée la sueur ruisselle; mais ne croyez pas qu'ils éprouvent la moindre fatigue. Au contraire, ils ne pensent qu'à la bonne plaisanterie qu'ils pourraient faire, tantôt essayant par des bonds fantastiques de compromettre votre sécurité, tantôt visant sans merci, avec une précision digne d'un cocher de fiacre de Paris, les passants indigènes qu'ils rencontrent. Dans les descentes, ils luttent de vitesse avec les fiacres et dans cette lutte ce ne sont pas ces derniers généralement qui ont le dessus.

Jamais vous ne les voyez se reposer : s'ils sont inoccupés, ils se promènent au pas, piaffant comme des coursiers trop fringants, guettant l'apparition d'un client. Aperçoivent-ils de loin un étranger de distinction, aussitôt ils se précipitent en foule au-devant de lui, bondissant, cas-

RUE A DURBAN



P. 34

« RICKSHAW » A DURBAN

cadant, lui adressant de leurs dents merveilleusement blanches les plus engageants sourires. Malheur à vous si vous faites mine de prendre un plaisir quelconque à ce spectacle! Alors les *hou-hou* et les *ra-ra* redoublent, et il vous faut pendant cinq minutes subir une danse de guerre frénétique, dont vous êtes le centre impuissant. Leurs salaires sont des plus modiques : ils les reçoivent avec une joie si touchante que volontiers on leur donnerait le double.

Le *Royal-Hotel* où nous sommes logés manque de ce qu'on est convenu d'appeler, dans ces pays peu civilisés, le confort européen. En revanche, il a quelque chose d'assez original avec ses grandes cours ouvertes et ses vérandas à l'indienne. Le service des chambres y est fait par des Cafres à l'éternel sourire, dont le moindre défaut est de ne pas entendre un traître mot d'anglais, ni, bien entendu, d'autre langue européenne, et d'avoir la prétention de se faire comprendre dans leur horrible jargon, plein de sons gutturaux extraordinaires. Celui de la salle à manger est dévolu à une foule empressée d'Indiens silencieux et nu-pieds, certainement les meilleurs garçons

d'hôtel que j'aie rencontrés jusqu'à ce jour.

Si le confort est moindre à Durban qu'au Cap, la vie y coûte bien moins cher. Cette remarque se fait partout : à l'hôtel, dans les tramways, les boutiques, les prix sont ici des plus raisonnables.

La population se divise en trois classes : les blancs, les Indiens et les noirs. Les blancs sont en général plus sympathiques que ceux du Cap : ce sont de bons bourgeois ou marchands, simples et tranquilles, établis pour la plupart depuis longtemps.

Plus de Hollandais comme au Cap! Tout le monde ici est Anglais et même *jingoïste* à l'excès : en ville, dans les boutiques, nous avons partout retrouvé les mêmes inscriptions en l'honneur du grand « *Bobs* » ou du « *Gallant little B. P.* » (1) dont Londres était couverte lors de notre départ.

Les Indiens ont une situation dominante : établis en grand nombre (plus de cinquante mille) au Natal, ils ont en quelques années accaparé tout le petit commerce et jouent dans le pays,

(1) Baden Powell.

vis-à-vis des indigènes, le rôle des juifs en Pologne et en Hongrie : aussi sont-ils généralement détestés.

Les noirs appartiennent à la belle et forte race des Zoulous : sagement gouvernés et bien traités par les Anglais, ils ont acquis peu à peu ce qui souvent fait défaut aux gens de leur couleur, l'amour du travail, et forment à l'heure actuelle un sérieux élément de prospérité pour la colonie.

La ville occupe une position des plus pittoresques entre la rade, la plaine et une rangée de collines sur lesquelles s'élève le quartier élégant : la Berea. Les rues y sont, comme dans toute l'Afrique australe, très larges et bien aérées ; les maisons n'ont en général qu'un étage.

Le jardin public est fort beau : on y trouve une collection complète d'échantillons de la végétation tropicale ; le soir, l'électricité qui l'éclaire produit dans la ramure des grands arbres des effets merveilleux.

IV

Notre idée, en débarquant à Durban, avait été de rejoindre, s'il nous était possible, le théâtre des opérations du général Buller dont l'arrière-garde se trouvait alors à Dundee, à 30 kilomètres au nord de Ladysmith. Comme nous nous y attendions à peu près, à la suite de l'expérience acquise au Cap, la permission de nous rendre dans cette partie du pays nous fut d'emblée refusée par le « *H. Q. O.* » auquel nous nous adressâmes. En revanche, on nous permit, comme à tout le monde, d'aller jusqu'à Ladysmith.

Et voilà comment le vendredi 23 juin, à 8 heures du soir, il nous était, pour la première fois enfin, donné de pénétrer dans un de ces compartiments qui sur le reste du réseau Sud-Africain sont réservés aux *Tommies* et aux journalistes.

Très gentils ces petits trains à voie étroite ! Les

coupés, contenant cinq personnes, sont fort bien installés ; on peut même parfois y dresser quatre lits en relevant les banquettes. La voie semble admirablement construite ; on n'a presque pas de secousses. Pour économiser sur la construction, on a partout évité les œuvres d'art, de sorte que le train, ne devant passer ni ponts ni tunnels, est fréquemment obligé de décrire des courbes immenses.

La pente, dès notre départ, est assez forte ; successivement nous escaladons plusieurs rangées de collines couvertes d'arbres de toute sorte ou de plantations de bananiers.

Bientôt malheureusement la nuit tombe, une nuit saupoudrée d'étoiles, mais sans lune, trop obscure pour nous permettre de continuer à apprécier le paysage.

A 10 heures, à Pietermaritzburg, capitale du Natal, notre train est envahi par tout un régiment de hussards — des hussards en *khaki* et en casque ! — pleins de l'enthousiasme le plus exubérant. Dans notre compartiment montent deux officiers à l'aspect belliqueux, qui le reste de la nuit nous empêchent de dormir et nous enfument consciencieusement.

6 heures du matin. — Arrivée à Ladysmith. Avant même que nous ne débarquions, un officier de la place, armé d'un énorme registre, vient prendre nos noms, prénoms, professions et l'indication de l'hôtel où nous comptons descendre. Le district est en effet sous la fameuse « *Martial Law* » qui permet aux autorités militaires de faire subir aux pauvres civils comme nous telles vexations qu'il leur plaira

Sur des bicyclettes par nous apportées de Durban nous gagnons l'hôtel qu'on nous a indiqué. Il fait un froid intense, contrastant singulièrement avec la chaleur de la côte, et les cinq minutes que dure le trajet suffisent pour nous geler entièrement pieds et mains. C'est que nous sommes à plus de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

A première vue, Ladysmith donne l'impression d'une ville morte ou du moins endormie.

Figurez-vous une grande rue de village de deux kilomètres de long, bordée des deux côtés de maisons à un étage, de piètre apparence. Pas d'édifices publics! Seul, au milieu de la rue, l'hôtel de ville, lamentable, dresse sa maigre

tour fortement endommagée par les obus boers. La plupart des boutiques sont fermées ou végètent misérablement; les habitants ont l'air fatigué et malade; les animaux ont complètement disparu.

A l'ouest de la ville, au sommet d'une longue colline pierreuse, s'élève l'hôpital catholique qui pendant le siège a rendu d'incalculables services.

Plus au sud, on rencontre un vaste plateau occupé par un camp *khaki;* puis les « *Waggon-hills* », ligne de *kopjes* (1), tombant brusquement du côté de la ville, tandis que, de l'autre, elles forment le plus beau glacis imaginable.

A l'est, une plaine large d'environ cinq milles, toute rouge de poussière, fendue et craquelée en ravins profonds dans lesquels coulent la Klipp-spruit et ses affluents, sépare la ville d'une montagne d'environ 300 mètres de hauteur, l'*Umbulwana Mountain*, sur laquelle les Boers avaient hissé leur fameux canon « *Long Tom* ». Enfin deux modestes hauteurs, « *Tunnel Hill* » et « *Junction Hill* », pierreuses et rouges comme les autres,

(1) Collines, en langage boer.

encadrent la route qui mène vers le nord.

Voilà la ligne, longue de 15 milles environ que, pendant cent dix-neuf jours, les cinq mille hommes de Sir George White, aidés d'une partie de la population formée en garde nationale, défendirent contre dix mille Boers commandés par Joubert et Botha.

S'il s'était agi d'une véritable armée de siège, la chose paraîtrait invraisemblable; mais les Boers, merveilleux pour la défensive, ont toujours manqué de l'élan offensif nécessaire pour mener à bien une entreprise telle que le siège d'une ville. Ajoutez à cela que leur chef, le général Joubert, homme néfaste s'il en fut, à la cause du Transvaal, avait horreur du sang versé et trouvait plus que suffisant d'immobiliser ainsi par sa simple présence une partie de l'armée ennemie.

Quant à Botha, il s'était depuis longtemps désintéressé du siège qu'il trouvait ridicule et funeste. Il aurait voulu, dès le début des hostilités, marcher coûte que coûte sur Pietermaritzburg et Durban, occuper tout le Natal, en détruire les ressources et empêcher ainsi la formation de l'armée anglaise de secours.

LADYSMITH



P. 42

PONT DE LA TUGELA A COLENSO

Aussi, en dehors d'un bombardement conventionnel, les opérations se réduisirent-elles à quelques engagements partiels plus ou moins sérieux, mais tous également inutiles. Le plus sanglant fut celui de Platrand, le 6 janvier 1900.

A force d'insistances, le colonel de Villebois-Mareuil était parvenu à faire accepter au général Joubert un plan d'attaque qui, s'il avait été ponctuellement suivi, eût peut-être mis Ladysmith aux mains des assiégeants.

Dès le matin, les ordres assurant la simultanéité de l'action des divers groupes étaient donnés, les positions d'attaque occupées.

A midi, le général Prinsloo, avec quatre commandos, engage l'action. Les troupes assiégées, surprises par la soudaineté du mouvement, se portent toutes du même côté : la ville est complètement dégarnie. Plusieurs commandos qui à 1,800 mètres prennent tranquillement leur café, pourraient y entrer sans coup férir : mais pendant le déjeuner ils ont réfléchi et jugé l'entreprise, somme toute, par trop périlleuse ; et ils continuent à déguster leur café, tandis que, à quelques kilomètres de là, Prinsloo, avec un

courage digne d'un meilleur sort, combat jusqu'au soir.

Les Anglais, il est vrai, perdirent ce jour-là 138 hommes tués, mais les Boers en eurent aussi 54; et c'en fut fait du prestige du colonel de Villebois qui, à partir de ce moment, passa aux yeux des Boers pour un homme dangereux.

Le bombardement lui-même, bien que trois *Long-Toms,* mis séparément en batterie, aient vomi plus de trois mille projectiles sur la ville, n'eut pour résultat que seize morts et trois cents blessés. Les assiégés, habitués à la visite des obus, avaient pendant les heures de bombardement, presque toujours les mêmes, établi des vigies chargées d'observer les canons ennemis et d'annoncer chaque coup tiré; le moment venu, des casemates, établies presque partout, permettaient à chacun de se mettre à l'abri.

Après quelque temps de siège d'ailleurs, les canons de marine anglais répondant coup pour coup aux *Long-Toms,* une sorte d'entente tacite finit par s'établir, et on ne tira plus qu'aux grandes occasions.

Bien plus funestes que le bombardement et les combats furent les maladies occasionnées

par les eaux mauvaises, les privations de toute espèce et la poussière fétide qui s'élevait de la ville. La fièvre entérique et la dysenterie surtout sévirent : de vingt et un mille habitants, huit mille cinq cents passèrent par les hôpitaux.

La famine, elle aussi, fit beaucoup de victimes : après la bataille de Colenso, les rations furent diminuées; après celle du Spions Skop, elles le furent encore davantage; vers la fin du siège, elles n'étaient plus que d'une demi-livre de viande de cheval par jour.

Le dimanche 24 juin, à 9 heures du matin, nous entendons la messe à la chapelle du couvent des Sœurs, contigu à l'hôpital. Pendant le siège, ce couvent, constamment pris comme cible par les Boers, a dû être évacué. On y voit encore les dégâts faits par les obus dont deux ont fait explosion dans la chapelle même.

A la messe, servie par un capitaine en *khaki*, assistaient avec nous une vingtaine de soldats irlandais dont plusieurs communièrent. A la fin, l'aumônier, un Belge à en juger par son accent, fit dans un anglais impossible un sermon que

les assistants écoutèrent néanmoins avec la plus religieuse attention.

11 heures. — Départ à bicyclette pour Colenso. La distance que nous avons à couvrir — 32 kilomètres — n'est en réalité pas grande ; mais avec les routes du pays, ces 32 kilomètres en valent bien 90.

En sortant de la ville, nous traversons sur un pont en bois à moitié pourri la Klipp spruit ; puis sur l'autre rive remontons par une longue côte jusqu'aux *Waggon Hills*, une des principales lignes de défense des Anglais pendant le siège. Aussi n'y ont-ils pas ménagé les tranchées : il y en a pour tous les goûts, en terre, en pierre, en sacs de sable, en rails de chemin de fer, que sais-je encore ?

De nombreux éclats d'obus, des tas entiers de douilles de cartouches témoignent de l'acharnement des combats qui s'y sont livrés ; des milliers de boîtes de conserves éventrées, du bon appétit des combattants.

Plus loin, au Platrand, nous donnons sur un camp anglais dont une sentinelle, constatant

notre manque absolu de « *pass* », veut nous interdire l'entrée.

Après quelques minutes de discussion, elle consent heureusement, sur notre bonne mine, à nous laisser passer, et nous continuons notre route à travers le *veldt* immense, absolument dénué de végétation, entouré de *kopjes* rouges se détachant violemment sur le bleu implacable d'un ciel semi-tropical.

La route est, en général, assez difficile à suivre ; il y en a le plus souvent deux ou trois l'une à côté de l'autre, qui tout à coup se séparent, vous laissant dans l'embarras du choix. Elles rappellent, somme toute, les grandes routes hongroises à travers la *puszta*. Excellentes là où le sol est dur, elles deviennent impraticables quand on arrive aux régions sablonneuses. Lorsqu'on s'y attend le moins, elles disparaissent tout à fait.

C'est ce qui nous arrive. Pour regagner le bon chemin, il nous faut, pendant plus d'une demi-heure, pousser nos bicyclettes à travers l'herbe jaunâtre, parfois haute de plus de trois pieds, et passer sur des pierres branlantes un ruisseau profondément encaissé entre des rives d'argile.

Puis, c'est toute une série de *kopjes* que nous devons franchir, le plus souvent à pied, traînant ou portant nos machines, tandis que, suivant la loi sud-africaine, le soleil de midi, implacable, nous indemnise avec usure du froid du matin et darde sur nous ses rayons que nous renvoient, en rouge, les hauteurs des alentours.

Enfin, après avoir plusieurs fois fait fausse route, après avoir, pendant près de deux heures, peiné dans les pierres et dans le sable, nous apercevons, à quelque cent mètres au-dessous de nous, le ruban capricieux de la Tugela, tranchant en bleu sur le rouge brique de la plaine de Colenso. Par des pentes impossibles, pleines de pierres et de poussière, nous dévalons alors à toute vitesse et en moins d'une demi-heure, ayant failli plusieurs fois nous casser le cou, nous sommes au bord de la rivière.

Partout, sur notre route, nous apercevons de magnifiques lignes de retranchements boers; il y en a en haut des *kopjes*, en bas, sur l'un des bords de la Tugela, sur l'autre; il y en a en pierres, en terre, avec ou sans fossé, avec ou

sans meurtrières ; de grands, de petits, de longs, de courts. Cela représente bien le travail d'une année d'un régiment du génie de chez nous.

De l'autre côté de la Tugela, sur plusieurs kilomètres, s'étend une plaine immense, déserte, à peine ondulée, allant jusqu'à une nouvelle ligne de *kopjes* que l'éloignement fait paraître violets. C'est sur cette plaine que les Anglais subirent l'échec le plus sanglant et le plus mémorable de la guerre.

Tout au fond, on aperçoit les hauteurs de Chieveley où s'opéra la concentration de l'armée avec laquelle Sir Redvers Buller comptait forcer le passage de la Tugela et débloquer Ladysmith.

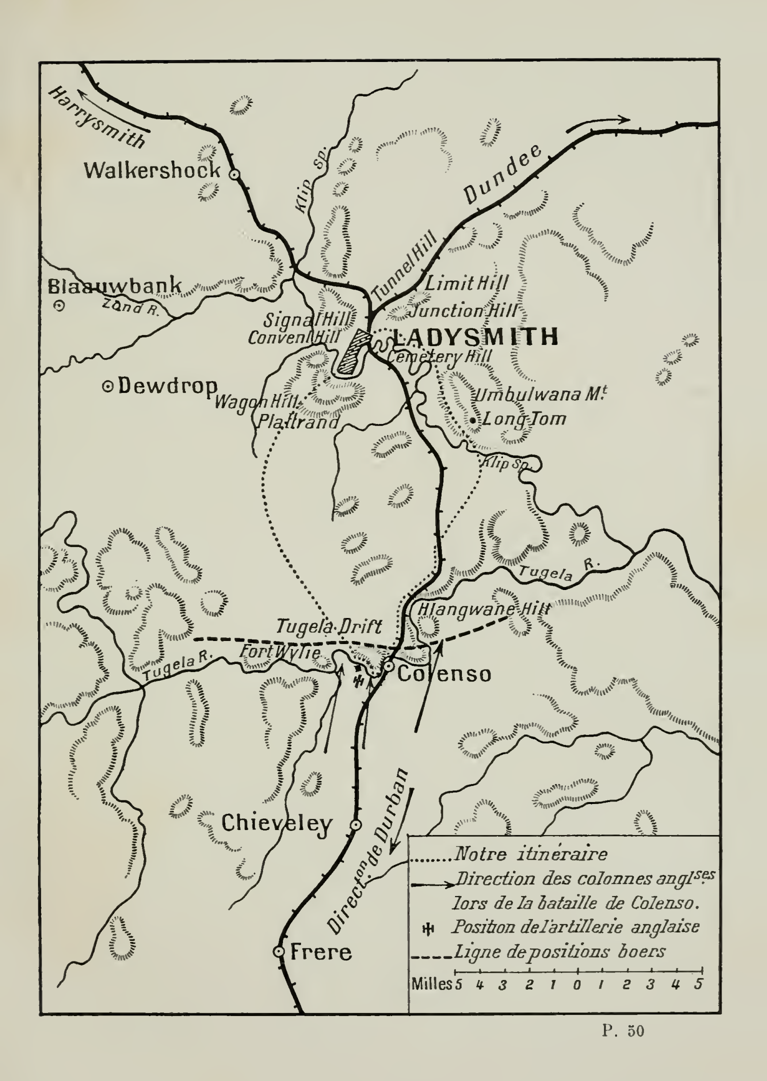
C'est de là que, le 15 décembre 1899, vers 5 heures du matin, partirent les colonnes que le généralissime anglais envoyait à la mort.

Je m'étais souvent dit, avant d'avoir vu Colenso, que peut-être l'inspection du champ de bataille pourrait expliquer en partie l'étrangeté apparente d'un plan d'attaque à première vue irréalisable. Eh bien, non ! Après comme avant, je ne saurais comprendre qu'un général possédant une réputation de tacticien habile, sans

même l'excuse de la précipitation, ait pu ainsi attaquer de front une position pareille, défendue par les meilleurs tireurs du monde.

Invisibles dans leurs retranchements, les Boers se rendaient compte des moindres mouvements de l'ennemi. Dès le début de l'action, ils purent voir s'avancer à travers le *veldt*, presque, parallèlement, les trois colonnes dans lesquelles Buller avait partagé ses forces. S'ils avaient voulu, ils les auraient facilement écrasées sous le feu de leur artillerie. Ils préférèrent attendre, avec un sang-froid admirable, que l'ennemi se jetât dans leurs bras.

De fait, la surprise des Anglais fut complète. A l'aile droite, les *Imperial Light Horse* et les *British Regulars,* le fusil sur l'épaule, s'avancèrent en ordre irrégulier jusqu'à 60 yards des positions du Hlangwane Hill dont ils ignoraient jusqu'à l'existence. Au centre, les 14e et 66e batteries, seules, à 1,600 mètres en avant de l'infanterie, allèrent se mettre en batterie à 300 mètres de la Tugela et des premières tranchées boers ; à l'aile gauche enfin, la 4e brigade se faisait littéralement faucher par les commandos de Zoutpansberg et de Swaziland.



Harrysmith
Walkershock
Klip Sp.
Dundee
Tunnel Hill
Blaauwbank
Zand R.
Limit Hill
Junction Hill
Signal Hill
Convent Hill
LADYSMITH
Cemetery Hill
Dewdrop
Wagon Hill
Umbulwana Mt
Platrand
Long Tom
Klip Sp.
Tugela R.
Hlangwane Hill
Tugela Drift
Fort Wylie
Tugela R.
Colenso
Chieveley
Direction de Durban
Frere
Notre itinéraire
Direction des colonnes anglses lors de la bataille de Colenso.
Position de l'artillerie anglaise
Ligne de positions boers
Milles 5 4 3 2 1 0 1 2 3 4 5

P. 50

Le reste de la bataille ne fut sur toute la ligne qu'une horrible boucherie : sur les douze canons que possédaient les 14e et 66e batteries, dix durent être abandonnés; deux ne purent être sauvés que grâce à l'héroïsme de trois officiers anglais, dont l'un, le fils de Lord Roberts, tomba mortellement blessé.

Sur tous les points les troupes anglaises et surtout leurs officiers se conduisirent avec une bravoure digne d'un meilleur sort; le général Botha lui-même a dit n'avoir jamais vu rien de plus héroïque que les charges de la 4e brigade. Mais tout fut en vain : fusillées à bout portant par un ennemi invisible, hors d'état de répondre, à peine soutenues par quelques canons de marine bombardant le plus souvent des positions entièrement inoccupées, les colonnes anglaises, après huit heures d'efforts acharnés, durent se replier; en se retirant, elles oublièrent sur le champ de bataille le colonel Bullock et deux compagnies des *Devons* et des *Scots Fusiliers* qui, n'ayant pas reçu l'ordre de retraite, durent se rendre à une centaine de Boers sortis enfin de leurs tranchées.

Les pertes anglaises s'élevèrent à : 162 tués, 763 blessés, 332 prisonniers, total : 1,237 of-

ficiers, sous-officiers et soldats mis hors de combat. Les Boers n'accusèrent que 8 tués et 20 blessés.

A mon avis, la responsabilité de la défaite retombe sur le général Buller qui, avant de risquer une attaque aussi téméraire, n'avait même pas pris le soin de reconnaître exactement les positions des fédérés.

Il est des épisodes dans cette bataille qui dépassent tout ce que l'on peut imaginer : telle la perte des dix canons du colonel Long. Celui-ci, il est vrai, prétend avoir reçu du généralissime l'ordre de s'avancer jusqu'au point où se fit la mise en batterie. En tous les cas, cette marche en avant, isolée, sans soutien, sans reconnaissance préalable, ressemble à un acte de folie de la part d'un officier supérieur instruit et intelligent.

Le général Buller n'a qu'une excuse : la nécessité absolue de secourir Ladysmith dans le plus bref délai et l'impossibilité de contourner en temps voulu cette admirable ligne de défense de la Tugela, formée d'une longue série de véritables forts se soutenant les uns les autres. Théoricien remarquable, il a suivi trop à la lettre

le principe fondamental de la tactique actuelle : ne considérer avant tout que la tâche à accomplir. Sa ténacité inébranlable, parfois aveugle, fait encore aujourd'hui sa popularité en Angleterre.

Du côté opposé le mérite de la victoire revient presque exclusivement au général Louis Botha, qui, avec une sûreté de coup d'œil bien remarquable chez cet avocat n'ayant de la tactique que des notions instinctives, comprit tout de suite la valeur stratégique des hauteurs au nord de la Tugela et sut, en quelques semaines, en faire une ligne de défense incomparable.

La veille encore de la bataille, la plupart des commandants admis au « *Krijgsrad* » (1), intimidés par l'énorme supériorité numérique de l'ennemi (17,000 contre 8,000), conseillaient la retraite. Villebois-Mareuil lui-même, m'a-t-on raconté, considérait la position comme intenable. Botha, heureusement, ne se laissa pas ébranler et, usant pour une fois d'une autorité trop souvent contestée, parvint à faire prévaloir son opinion. Le lendemain les événements lui donnaient raison.

(1) Conseil de guerre.

Le village de Colenso, situé sur la rive droite de la Tugela, dans une des nombreuses boucles que forme la rivière, n'a aucune importance. Quelques maisons en fer-blanc de piètre apparence, une petite gare de chemin de fer, un hôtel médiocre entouré d'un délicieux petit jardin, sont tout ce que représente ce nom désormais célèbre. Encore avons-nous la chance d'y trouver, en arrivant, après trois heures de route dans la chaleur et la poussière, de quoi déjeuner assez convenablement.

L'aubergiste, individu malingre à l'aspect funèbre, ne fait que se lamenter sur la dureté des temps. Autrefois, Colenso était, paraît-il, un petit paradis ; maintenant, depuis que les Boers y ont entassé, lors des combats sur la Tugela, tous les cadavres anglais dont ils voulaient se débarrasser, c'est devenu un lieu d'infection et de fièvre : ceux des habitants qui ne sont pas partis sont presque tous malades ; beaucoup ont déjà succombé !

Après déjeuner, une surprise désagréable nous attendait : nous comptions pour retourner à Ladysmith sur un train qui, nous dit-on alors, ne fonctionne pas le dimanche. Il va donc falloir

rentrer à bicyclette! Pour rendre du moins ce retour intéressant, nous décidons de prendre cette fois-ci la route qui longe la voie ferrée et a été la ligne de marche principale de l'armée de Buller.

En sortant du village, nous traversons la Tugela sur un pont en bois d'où l'on aperçoit un autre pont, celui du chemin de fer détruit par les Boers et provisoirement restauré avec une rapidité incroyable par les pontonniers anglais; puis la route s'engage entre deux *kopjes* qui, lors de la bataille du 15 décembre, furent les positions capitales des fédérés : le « Groblers Kop » et le « Fort Wylie ». Là encore plus qu'ailleurs le sol semble avoir été travaillé par une armée de taupes : partout des retranchements, partout des obstacles, partout des treillages en fil de fer. Les hauteurs qui des deux côtés nous dominent ont été transformées en véritables forts.

Des milliers de boîtes de conserve couvrant le sol témoignent du passage des troupes britanniques. De temps en temps un enclos planté d'une modeste croix marque la tombe commune de centaines de braves; sur la route même gisent encore des ossements humains, des car-

casses de chevaux. C'est bien la grande voie funéraire de l'armée anglaise.

Plus on avance et plus les croix deviennent nombreuses, plus on se sent dominé par l'impression de la mort qui partout a fauché à tour de bras. Involontairement l'esprit se représente les sanglants combats livrés ici : les *kopjes* se peuplent de combattants, les tranchées se remplissent de morts et de blessés, et ces croix mélancoliques, ces ossements dont personne ne s'occupe, vous donnent, mieux qu'aucune description, une idée frappante des horreurs de la guerre.

Comme par une ironie de la nature, le paysage, partout ailleurs aride et désolé, offre ici des aspects imprévus et charmants.

Au fond de la vallée, dans un lit de pierres rouges, la Tugela, toute bleue, semble se jouer des obstacles que la nature oppose à son cours capricieux. Tantôt calme et silencieuse, tantôt impétueuse et bouillonnante, elle paraît, disparaît, formant à travers les rochers mille lacets pittoresques : sur ses rives, des arbres, chose rare en cette partie du Natal ; les *kopjes* eux-mêmes sont couverts de buissons et d'arbrisseaux.

La route malheureusement ne ressemble que trop à celles que nous avons subies le matin; pour passer de la vallée de la Tugela à celle de la Klippriver, il nous faut gravir lentement, poussant le plus souvent nos machines, une côte interminable semée de gros cailloux; enfin, nous atteignons un large plateau sur lequel nous pouvons filer à grande vitesse.

Pourquoi faut-il que juste en ce moment un de mes pneumatiques, qui jusqu'alors, malgré les vicissitudes de la route, s'étaient admirablement comportés, ait eu l'idée malheureuse de laisser échapper, avec un lugubre sifflement, son âme d'air comprimé? De jour le malheur eût été réparable; mais déjà le soleil, semant l'impressionnisme dans cette nature rouge et bleue, se couchait derrière la ligne pourpre des *kopjes*. Après un inutile essai de réparation, force nous fut de nous remettre en route, moi sur ma jante, avec l'intime conviction que nous n'arriverions pas à Ladysmith avant la nuit.

Pour comble de malheur, quelques minutes après, une rivière nous barrait le chemin et il

nous fallait, bon gré, mal gré, la traverser à gué avec de l'eau jusqu'aux genoux. C'était la fin. Bientôt la nuit, avec une brusquerie toute tropicale, étendait sur nous son manteau, gardant du soleil couché une couleur rougeâtre que je ne lui ai jamais vue ailleurs.

Pendant trois quarts d'heure, à l'obscure clarté des étoiles, nous luttâmes à bicyclette contre la destinée, et après avoir franchi le col faisant suite à la hauteur que de Ladysmith on nous avait montrée comme ayant porté le *Long Tom*, nous parvînmes à la grande plaine à l'autre bout de laquelle s'élève la ville. Mais là la résistance ne fut plus possible : les culbutes devenant par trop fréquentes, nous dûmes nous confier à nos pieds. Et alors commença, à travers la plaine déserte et rocailleuse, une marche que plusieurs fois nous crûmes devoir être interminable.

Une route à peine marquée dans le *veldt;* des pierres vous faisant trébucher à chaque instant, des ravins à traverser ! Obstacles peu importants de jour, mais prenant, de nuit, les proportions fantastiques de tout ce qui vous entoure !

A un moment, la proximité d'un camp anglais,

indiqué par ses lumières, nous fit craindre d'être arrêtés par quelque sentinelle avancée. Il n'en fut rien heureusement et, à 7 heures et demie, après avoir erré pendant une heure encore à travers la plaine, nous être fourvoyés dans des ravins empestés, avoir longé le mur interminable d'un cimetière où reposent les victimes de la guerre, nous arrivions à Ladysmith. Il y avait quatre heures que nous avions quitté Colenso!

Le lendemain matin, après être montés au haut d'« *Hospital Hill* » pour y essuyer un nouveau refus du « *H. Q. O.* », nous renoncions définitivement à obtenir quoi que ce soit des autorités anglaises. Prenant l'express de 10 heures, nous traversions pendant toute la journée les collines plus ou moins hautes, mais toutes arides et rocailleuses, du Natal, et à 9 heures du soir arrivions à Durban.

Le 27 juin, dernière visite au « *H. Q. O.* »! Cette fois-ci, il faut le reconnaître, la permission que nous demandions de quitter Durban pour Lourenço-Marques — il faut une permission même pour cela — nous fut fort aimable-

ment accordée par Messieurs les Anglais, heureux apparemment d'être débarrassés de nous une fois pour toutes.

L'après-midi nous nous embarquions sur *la Gironde*, contents d'avoir quitté un pays où les chemins de fer et les routes ne sont que pour les soldats et où de pauvres et inoffensifs voyageurs ne peuvent obtenir, avec les plus grandes bassesses, la permission de faire un kilomètre au delà des limites prescrites.

V

De Durban à Lourenço-Marques on compte une trentaine d'heures. La traversée, heureusement, fut pour nous excellente, grâce à une mer parfaite, malgré le peu de confort offert aujourd'hui par *la Gironde*, vieux paquebot des Messageries maritimes que j'avais autrefois connu au temps de sa grandeur sur la ligne du Brésil.

Le 28 juin, à 7 heures du matin, après avoir passé la nuit devant le port — dont l'entrée n'est possible que de jour — et avoir été gratifiés, par un aviso anglais en quête de contrebande de guerre, de magnifiques projections électriques, nous jetions l'ancre dans la baie da Lagoa, — les Anglais en ont fait « *Delagoa bay* », — en face de Lourenço-Marques.

L'*English river*, dont l'embouchure forme la rade, rappelle assez exactement en petit le

Tage à la hauteur de Lisbonne. A gauche, la ville, gaiement étagée sur deux rangées de collines s'avançant à l'est, jusqu'à la pleine mer; à droite, de grandes dunes de sable, couvertes d'une maigre végétation, achèvent de compléter l'illusion.

Au dire des commandants de navires sur lesquels nous avons voyagé, le port présente de grands inconvénients. L'autorité portugaise ne fait rien pour l'améliorer et supprimer les bancs de sable sur lesquels s'échouent de temps en temps, à marée basse, des navires imprudents.

A part cela, la baie da Lagoa est peut-être le port le mieux abrité et aussi le plus pittoresque de l'Afrique du Sud.

Notre débarquement s'effectua sans encombre, malgré l'exiguïté du bateau à rames auquel nous avions confié nos trois personnes et nos douze colis.

A la douane, aucune difficulté! Après les formalités tracassières des Anglais au Cap et à Durban, nous éprouvons un vrai sentiment de sympathie pour ces bons Portugais, relativement si aimables. On retient seulement nos fusils, en



P. 62

DÉBARQUEMENT A LOURENÇO-MARQUES

attendant que nous ayons un permis du gouverneur pour les retirer.

Des espions anglais dont Lourenço-Marques fourmille sont, en effet, chargés d'empêcher qu'aucune arme ne pénètre. Un armurier français nous a, dans la suite, raconté qu'il n'avait jamais pu avoir une carabine Flobert, absolument inoffensive, qui, depuis des mois, attendait à la douane la fin de la guerre.

Les prétentions des Anglais, à ce sujet, sont parfois exorbitantes. Non contents d'interdire l'introduction au Transvaal de toute espèce d'armes, de munitions, de vêtements, de selles, de harnais, de chaussures, il leur a plu, pendant quelque temps, de considérer comme contrebande de guerre les boîtes de conserve et autres moyens de subsistance. Le gouvernement portugais estimant qu'il était allé assez loin dans la voie des concessions, a mis fin à cet abus.

Les moyens de locomotion à Lourenço-Marques sont des plus primitifs : les fiacres rares et chers, les *rickshaws*, paresseusement traînés par deux ou trois indigènes, déplorables. Pas de tramways! Pour transporter notre bagage, nous dûmes engager une armée de nègres — quatorze

en tout — sales et indolents, ne ressemblant en rien aux charmants Zoulous du Natal.

La ville elle-même, surtout dans sa partie supérieure couverte de magnifiques jardins dominant la mer, est des plus pittoresques ; les rues sont larges et soigneusement pavées ; les maisons, à la portugaise, propres et bien aérées. Cependant, pour des voyageurs venant des colonies anglaises, elle manque entièrement du confort et des commodités qu'on était habitué à trouver là-bas.

La population est cosmopolite. Les classes inférieures, peu sympathiques, sont surtout composées de Grecs, d'Arabes, d'Indiens et de mulâtres. Français, Allemands et Italiens détiennent le haut commerce ; tandis que les Anglais, en minorité, sont relégués au second plan.

Quant aux Portugais, qui forment cependant la majorité de la population, ils ne jouent dans la vie commerciale du port qu'un rôle assez insignifiant.

Les hôtels, au moment de notre arrivée, étaient tous littéralement bondés et ce n'est qu'après avoir erré pendant une demi-heure à travers la ville, escortés de notre armée de nègres criant,

se disputant, jacassant à tue-tête, que nous trouvâmes à nous caser à l'International, établissement anglais encore plus médiocre et encore plus cher, je crois, que les autres.

Dès notre arrivée, nous nous étions enquis des démarches à faire pour obtenir l'autorisation d'aller au Transvaal. Deux passeports sont, paraît-il, nécessaires, un portugais nous permettant de passer la frontière et un transvaalien nous donnant accès sur le territoire de la « *Zuid-Afrikaansche Republiek* ».

Aussi, après notre déjeuner, nous rendions-nous au gouvernement du district et demandions-nous à parler à Son Excellence.

Nous n'attendîmes heureusement qu'une demi-heure pendant laquelle nous eûmes le plaisir de voir passer devant nous toute sorte de personnages intéressants : des employés de l'administration, des officiers de marine anglais, des soldats portugais...

Enfin, voyant que de ce train nous courions risque d'y passer la nuit, nous résolûmes de forcer l'entrée, et j'allai directement demander

une « *entrevista particular* » au gouverneur. Puis, quand nous fûmes seuls, je déclinai mes nom, prénoms et qualités, ce qui eut un résultat immédiat.

L'aimable et excellent fonctionnaire, le capitaine de frégate Antonio Machado, nous fit sans plus tarder délivrer nos passeports. Deux minutes après, le consul du Transvaal, M. Pott, arrivait et nous promettait des laissez-passer boers. Au bout d'un quart d'heure, nous recevions une invitation à dîner chez le gouverneur.

Il paraît que pour le commun des mortels, la chose ne se passe pas aussi facilement. Tous les étrangers qui, depuis une certaine date, sont allés au Transvaal ont dû déclarer sous la foi du serment qu'ils n'y allaient pas pour combattre, et signer cette déclaration dans un livre que le gouverneur lui-même garde chez lui. Tous, nous raconta ce dernier, ont juré avec la plus parfaite tranquillité.

Il est vrai que, pour rendre ce serment illusoire, les différents consuls ont imaginé toutes sortes d'expédients. Le plus commun consiste à faire jurer au patient dans sa langue mater-



P. 66

LOURENÇO-MARQUES — RÉSIDENCE DU GOUVERNEUR

nelle qu'il « *n'est* » pas combattant, après quoi il peut signer la déclaration portugaise qu'il est censé ne pas comprendre.

Cette soirée du 27 juin reste dans mon souvenir comme une des plus agréables de notre voyage. Invités à dîner par le gouverneur, hôte charmant, nous jouîmes non seulement d'un excellent repas, chose fort appréciable sous cette latitude, mais aussi de la société de plusieurs officiers portugais, intelligents et instruits, avec lesquels ce me fut une joie de pouvoir employer la langue de ma première enfance.

Le gouverneur habite, dans la partie haute de la ville, une ravissante villa en bois apportée de toutes pièces d'Amérique.

Quand, vers 10 heures, nous remontâmes en voiture, les clairons portugais lançaient dans l'air les notes mélancoliques de l'extinction des feux, presque la même que celle en usage dans l'armée autrichienne. Jamais je n'oublierai cette délicieuse descente à travers les jardins fleuris, dans un air tiède et parfumé, sous un ciel profond, criblé d'étoiles, tel qu'on n'en voit que dans l'hémisphère austral.

Au-dessus de nos têtes la Croix du Sud, notre

bonne étoile, semblait, dans le calme de la nuit, ne briller que pour nous. Enfin, nous avions atteint le but de notre voyage, la route du Transvaal nous était ouverte; ce fut un de ces moments de joie qu'on ne retrouve que rarement dans la vie!

Le lendemain, 29 juin, à 7 heures du matin, après avoir entendu la messe dans une petite chapelle des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, nous étions installés dans un compartiment de la « *Spoorweg Maatschappij* » (Compagnie néerlandaise de chemin de fer) et attendions le départ du train, quand tout à coup nous vîmes déboucher sur le quai de la gare, escorté de son état-major, notre ami le gouverneur.

Grand tralala! On arrête le train, déjà en marche, on renvoie une locomotive chercher le wagon-salon officiel, on nous y fait monter avec un charmant moricaud en livrée en guise de domestique. Bref, le train part avec vingt minutes de retard au milieu de la curiosité générale.

Notre grandeur, hélas! ne fut que passagère! A 11 heures, après avoir traversé dans toute sa

largeur le fertile mais peu pittoresque territoire de Lourenço-Marques, nous arrivions à Ressano-Garcia, dernière station portugaise, et étions obligés de quitter notre palais ambulant, pour rentrer dans l'égalité républicaine, représentée par un vulgaire compartiment de 1re classe.

Quelques minutes après, nous traversions le Komati qui forme la frontière et arrivions à Komati-poort, la douane boer, où il fallut nous soumettre à toutes les formalités d'une administration tracassière qui rendrait des points, je crois, à la Suisse elle-même.

Puis ce fut la cérémonie de l'inspection des passeports. Un fonctionnaire à tête de prophète vint nous poser en hollandais toute une série de questions auxquelles nous répondîmes tant bien que mal, dans un allemand approprié à la prononciation de notre interlocuteur.

Sur le quai de la gare, une demi-douzaine d'individus à l'aspect menaçant, munis de fusils Mauser, étaient censés représenter la force armée chargée d'assurer l'exécution des lois.

Des Boers enfin !!

La première impression n'est pas brillante.

La tenue surtout fait regretter l'élégance et la distinction des Portugais. Le costume du pays se réduit en général à un vieux complet de ville, usé, rapiécé et sale. Pas de col, pas de cravate, une chemise que les élégants retournent, paraît-il, tous les six mois : pour recouvrir le tout, un chapeau de feutre rond enfoncé jusqu'aux yeux et, en écharpe, une cartouchière dont le vrai Boer ne se sépare pas même pour dormir.

Dès notre départ de Komati-poort, notre compartiment est envahi par quelques spécimens du genre. L'un d'eux toutefois se trouve être de bonne compagnie et s'exprime agréablement en anglais, langue que beaucoup de Boers parlent parfaitement.

Il commence, avec une curiosité commune à la plupart de ses compatriotes, par nous faire passer un interrogatoire en règle, puis, satisfait sans doute des résultats obtenus, condescend à nous donner quelques détails sur le pays que nous traversons.

Lui-même souffre de la fièvre qu'il a prise en chassant sur le Komati. Toute cette partie du Transvaal est, paraît-il, des plus malsaines. Kap-

mujden, une des premières stations, est célèbre pour ses fièvres, le plus souvent mortelles. En revanche, la chasse, dit-on, y est merveilleuse : on y trouve encore des éléphants, des rhinocéros et des lions.

Après Kapmujden le pays change. Des deux côtés de la voie ferrée des collines s'élèvent de plus en plus hautes. Puis ce sont les premiers *kopjes* qui apparaissent, superbes ruines rouges surmontées d'immenses blocs de pierres qui semblent ne tenir là haut que par des prodiges d'équilibre.

Bientôt la vallée du « petit Krokodil » que nous suivons se resserre tout à fait; à droite, à gauche de véritables montagnes surgissent, ne laissant par endroits de place que pour la rivière et le chemin de fer, dont le tracé est vraiment remarquable.

Plus on va et plus le paysage devient grandiose; le train, haletant, suspendu pour ainsi dire aux flancs de la montagne, n'avance que tout doucement.

Après trois quarts d'heure de défilé, nous débouchons à « Krokodil-poort » sur une vaste plaine entourée de collines; puis vient un nou-

veau défilé encore plus étroit, encore plus sauvage que le premier.

A 7 heures nous arrivions à Waterfall-Onder, résidence actuelle du président Krüger, où nous dînâmes, et à 8 heures, à Waterfall-Over où le train s'arrête pour la nuit.

L'hôtel de l'endroit étant plein, nous dûmes nous contenter, comme chambre à coucher, de notre compartiment. Nous eûmes à le défendre contre une tourbe de Boers qui, tous les jours apparemment, profitent du train en gare pour y passer la nuit.

Aussi les compartiments qui, au point de vue du confort, ne laissent rien à désirer, ont-ils été depuis longtemps saccagés. Les filets sont arrachés, les banquettes labourées de coups de canif.

Il est un avis surtout qui, d'après les inscriptions laissées, semble provoquer l'indignation générale : c'est celui qui défend de tirer des fenêtres du train *(skieten uit den trenen).* C'était, paraît-il, au début de la guerre, le sport à la mode. Un tireur habile avait-il réussi à abattre une antilope, de lui-même le mécanicien arrêtait sa locomotive et, tranquillement, on allait ramasser le gibier.

Le lendemain matin, quand le train enfin se décida à repartir, nous avions deux compagnons de voyage. L'un deux, un Danois faisant partie du gouvernement, parlait couramment l'allemand et nous ne tardâmes pas à faire sa connaissance. L'autre, un Boer à grande barbe grise, à l'air distingué, finit par se révéler comme étant M. Reitz, secrétaire d'État de la « *Z. A. R.* » (1).

Nous profitâmes de l'occasion pour nous présenter à ce personnage important et lui demander de nous procurer les moyens de parvenir au « *front* » (2), ce qu'il nous promit de faire l'après-midi.

Pour le moment il ne devait passer que quelques minutes à Machadodorp et retournait à Waterfall-Onder conférer avec le président.

Sa vie du reste se passe en wagon ; il a son bureau dans un wagon, sa chambre à coucher dans un wagon, et, faisant continuellement la navette entre Machadodorp et Waterfall-Onder, n'en sort guère de toute la journée.

Reitz est peut-être le Boer qui hait le plus profondément les Anglais : quand il en parle, ses

(1) *Zuid-Afrikaansche Republiek.*
(2) En anglais : la ligne de combat.

poings se crispent, son visage se colore, ses yeux lancent des éclairs.

Son activité est prodigieuse : c'est lui qui personnellement signe tous les laissez-passer dont on peut avoir besoin au Transvaal; c'est lui qui distribue les chevaux, les selles, les effets; c'est lui enfin qui est chargé de toutes les communications du gouvernement aux généraux.

Patriote exalté, il a une foi invincible dans le succès final des deux républiques; âme un peu naïve et confiante, il compte toujours sur une intervention européenne, qu'il est tout étonné de ne pas voir se produire.

Machadodorp, siège actuel du gouvernement de la république, est un misérable village composé de quelques huttes en fer-blanc et d'un soi-disant hôtel, pompeusement décoré du nom d'hôtel de France.

A notre arrivée l'établissement, surmonté d'un immense drapeau allemand, était bondé de Teutons à tête de Guillaume Tell, auxquels la consommation, au *bar*, de nombreuses bouteilles de bière, semblait causer une joie légitime et profonde.

Ils étaient arrivés la veille du Natal, nous dit-



P. 74

MACHADODORP — ATTACHÉS MILITAIRES

on, chargés d'escorter un convoi de cinquante prisonniers pris à ce pauvre général Buller.

A déjeuner, nous eûmes l'occasion d'étudier d'autres types d'étrangers : Français, Italiens, Américains, des Juifs même, gens de mauvais aloi pour la plupart, avec lesquels nous nous gardâmes bien d'entrer en relation.

En revanche nous fîmes la connaissance des attachés militaires russe, français et hollandais, le colonel Gurko, le commandant Demange et le lieutenant Thomson, charmants officiers qui nous donnèrent sur la guerre actuelle maint détail intéressant.

A elle seule la Hollande a envoyé quatre attachés, dont deux de l'armée coloniale. L'un a été tué à l'affaire de *Sanna's Post,* dans l'État libre d'Orange. Un autre est en ce moment malade à Durban.

Le colonel Gurko et le lieutenant Thomson ont été faits prisonniers lors de la marche de Lord Roberts sur Bloemfontein. Les Anglais, qui d'abord ne parlaient de rien moins que de les réexpédier directement en Europe, les ont obligés, pour rentrer au Transvaal, à faire le tour par le Cap, Durban et Lourenço-Marques.

Devant l'hôtel on nous montre le général Lucas Meyer, colosse de plus de six pieds, orné d'une barbe monumentale. A en juger par les histoires qui courent sur son compte, il ne semble guère jouir d'un grand prestige parmi ses compagnons d'armes. Aussi a-t-il été mis en disponibilité et reste-t-il à Machadodorp, où il est censé chercher des positions stratégiques; c'est une des grandes occupations de ceux qui ne se soucient pas d'aller au « *front* ».

Un peu en dehors du village se trouve un camp : quelques Boers, à l'air peu belliqueux, nous laissent tranquillement approcher, sans cesser pour cela de prendre leur café.

Leur armement est des plus fantaisistes; côte à côte gisent des fusils et des carabines Mauser, des Henry Martini, des Lee Metford...

Le Mauser est l'arme de guerre la plus perfectionnée parue jusqu'à ce jour : son seul défaut est peut-être son calibre par trop réduit. Les blessures qui en résultent, quand la balle ne traverse pas un organe essentiel, sont insignifiantes.

C'est ainsi qu'on a pu voir les officiers du *Black-Watch regiment,* blessés à la bataille de

Maggersfontein, reprendre tranquillement leur service, trois semaines après, comme si de rien n'était.

Aussi beaucoup de Boers, ceux qui préfèrent ne tirer que de près, mais à coup sûr, se servent-ils encore du vieux Henry Martini de 11 millimètres, à balle non recouverte, dont la blessure au moins ne pardonne pas.

D'autres enfin ont adopté le Lee Metford anglais, pour lequel ils peuvent facilement, sur les champs de bataille, se procurer des munitions.

En général, le Boer porte sur lui, en écharpe, trois cents cartouches.

Quand il a épuisé cette provision, il s'en va tranquillement se ravitailler, quelquefois à une journée de marche de la ligne de combat.

Au milieu du camp un petit canon Krupp de 35 millim. semble attendre qu'on daigne s'occuper de lui. Nous le faisons manœuvrer sans que les quelques Boers épars çà et là aient l'air d'y prendre garde.

Le soir même nous obtenions de M. Reitz, qui, fort aimablement nous reçut dans son wagon,

une lettre pour le général Louis Botha, commandant en chef des troupes transvaaliennes, et le lendemain matin, munis d'un laissez-passer en règle, nous prenions le train pour Balmoral, dernière station de la ligne encore aux mains des Boers.

AU CAMP DES BOERS

I

Il est temps, je crois, de rappeler au lecteur le point où en étaient les hostilités au moment de notre arrivée au Transvaal, c'est-à-dire vers la fin de juin 1900.

Un mois auparavant, lorsqu'à bord du *Dunottar* nous fendions les flots bleus de l'Atlantique, Lord Roberts, après une marche forcée de 250 milles à tout jamais célèbre, avait successivement occupé Johannesburg et Prétoria, abandonnées presque sans résistance par leurs défenseurs.

Les troupes fédérales, si l'on peut donner ce nom aux bandes sans consistance ni discipline que l'armée anglaise poussait devant elle, s'étaient peu à peu désagrégées.

Les « *burghers* » (1), entièrement démoralisés depuis la prise de Kronje, rappelés dans leurs fermes par des travaux urgents, avaient pour la plupart quitté leurs « *commandos* ».

(1) En hollandais : citoyens.

Bientôt il ne resta plus au général Louis Botha pour arrêter les colonnes britanniques dans leur marche en avant, qu'un demi-millier d'hommes, en grande partie étrangers.

Le dernier effort fut tenté le 18 juin, je crois, à une dizaine de milles à l'est de Prétoria, par une poignée de braves.

Les Anglais qui, d'après les dépêches officielles, pensaient avoir devant eux une armée de dix mille hommes, furent repoussés ce jour-là jusqu'à Prétoria; mais les Boers de leur côté subirent des pertes sérieuses. Dès le lendemain, sans même se rendre compte de leur victoire, ils levaient précipitamment le camp et se retiraient en faisant sauter la voie ferrée derrière eux jusqu'à Balmoral, à 40 milles à l'est de Prétoria.

Si Lord Roberts en ce moment se fût trouvé en état de continuer la poursuite, il aurait pu frapper un grand coup; mais les troupes anglaises, exténuées par un mois de marches forcées et de combats quotidiens, décimées par la fièvre entérique, manquant de vivres et de vêtements, étaient au moins aussi démoralisées que leurs adversaires.

Comme par enchantement sur toute la ligne les hostilités cessèrent.

Comme par enchantement aussi les commandos boers, presque tous réduits à leur plus simple expression, commencèrent à grossir à vue d'œil.

De toutes les parties du Transvaal, même de celles occupées par l'ennemi, on vit revenir les *burghers,* gais et bien portants, après les quelques semaines de congé qu'ils s'étaient octroyées.

Ceux qui, pour pouvoir circuler plus tranquillement, avaient prêté le serment de neutralité, ne s'en trouvaient que mieux nourris et mieux équipés, ayant eu soin d'emprunter aux Anglais, avant de leur fausser compagnie, les objets de première utilité tels que chevaux, selles, couvertures, fusils, etc. Quant à leur serment, je ne crois pas qu'il leur ait jamais causé d'insomnie; car un serment prêté par ordre, comme on nous l'expliquait là-bas, n'a aucune valeur et n'est fait que pour être violé.

Bref, vers la fin de juin, le général Botha, qui quinze jours auparavant aurait eu de la peine à réunir 300 guerriers, se trouvait à la tête d'une

armée de 3,000 hommes, bien équipés, bien montés et ne demandant qu'une occasion de tirer des « *Engelsche* ».

Bientôt même, des plans de retour offensif germèrent dans l'esprit de certains *burghers* audacieux. On parla le soir dans les *krijgsraads* de reprendre Prétoria, comme s'il s'était agi d'une simple excursion de quelques jours.

Dans l'Etat libre d'Orange, Dewet, l'insaisissable preneur de convois, faisait à nouveau parler de lui. En vain plusieurs colonnes anglaises, sous les ordres directs du sirdar Kitchener lui-même, s'acharnaient à sa poursuite. Dewet restait invisible, ou s'il condescendait à paraître, c'était pour faire passer à ceux qu'il rencontrerait l'envie de le revoir avant longtemps.

C'est au milieu de cette période de succès relatif pour les armes fédérales que nous arrivons au Transvaal.

Autour de nous tout dénote une activité de bon augure.

Le train dans lequel nous sommes montés est bondé de *burghers* et de chevaux.

Les *burghers* sont installés dans les compartiments de 1re classe, leurs fusils chargés négligemment empilés dans les filets à bagages. Tous emportent, outre plusieurs cartouchières garnies, des montagnes de couvertures. A en juger par leurs rires homériques et leurs chants peu harmonieux, ils semblent d'excellente humeur. Entre temps ils se régalent de boîtes de conserves et de chocolat tirés des profondeurs de leurs sacs.

Quant aux chevaux, on les a entassés pêle-mêle dans les wagons à bestiaux découverts, sans même les attacher. Les animaux de ce pays doivent avoir l'habitude de voyager : personne n'est là pour les surveiller, et pourtant il ne se produit jamais le moindre accident.

Une fois arrivé, chacun va chercher sa monture, qui n'a même pas été dessellée, grimpe dessus avec armes et bagages et continue tranquillement son chemin, sans cesser de fumer sa pipe, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption.

Il en est de même pour les chariots. Sur le premier truc venu vous hissez vous-même votre véhicule, vous vous installez dedans et n'avez

plus qu'à attendre que le mécanicien, jamais pressé, mette le train en mouvement.

La même liberté règne partout. Pas d'employés grincheux, pas de sonneries inutiles, pas de défenses vexatoires!

Chacun est maître de ses actions, peut partir ou rester, laisser la portière ouverte ou la fermer, entreprendre des excursions sur les marchepieds. Personne n'y trouvera à redire et c'est tout au plus si en cas d'accident vous risquez d'être traité d'idiot ou de maladroit.

Pour passer le temps, les *burghers* qui sont dans le train viennent successivement nous rendre visite.

Notre accoutrement de touristes européens, trop neuf et trop propre pour notre entourage, nos appareils photographiques, nos malles anglaises, semblent provoquer la curiosité générale.

Aussi ne cessons-nous d'être interviewés sur notre nationalité, nos projets, le but de notre voyage; puis, pour finir, l'inévitable couplet sur l'intervention européenne à laquelle tous ces braves gens semblent croire avec une foi que notre scepticisme ne suffit pas à ébranler!

Quant au fait même que nous sommes venus tout simplement pour les voir à l'œuvre, il semble plutôt provoquer leur confiance et nous entourer d'une considération particulière.

Entre temps il nous faut subir la société d'une espèce de *cowboy* américain, d'ailleurs assez sympathique, qui nous accable de ses lamentations. Venu au Transvaal en qualité de journaliste, il a fini par s'engager dans un commando boer. Comme beaucoup d'étrangers qui espéraient être reçus à bras ouverts, il est profondément dégoûté de l'accueil qui lui a été fait.

La plupart des *burghers* n'ont jamais eu de grandes sympathies pour ces auxiliaires exotiques arrivant avec des airs de sauveurs, alors que le plus souvent on les considérait comme des intrus. Esprits exclusivement pratiques, et par suite très terre à terre, ces paysans se sont refusés à comprendre que des gens dans une situation aisée et doués de toute leur raison quittassent une vie tranquille et confortable pour venir, au delà des mers, prendre la défense d'un peuple dont beaucoup avant la guerre ignoraient jusqu'à l'existence.

Considérant dans leur simple bon sens l'in-

térêt comme le mobile ordinaire des actions humaines, ils se sont dès le début méfiés de ces sympathies spontanées, qu'ils pensaient avoir plusieurs raisons de ne pas juger sincères. Ils se sont si bien méfiés qu'ils ont fini par rendre aux étrangers la vie insupportable.

Parmi ceux-ci, bon nombre n'ont que trop justifié la défiance dont ils étaient l'objet. Ramassis interlopes de gens sans aveu, recrutés au hasard par des comités maladroits, les commandos étrangers ont en général causé aux deux républiques plus d'embarras qu'ils ne leur ont rendu de services.

Je ne parle pas de ce groupe d'élite composé de jeunes gens de bonne famille, officiers ou anciens officiers pour la plupart, à la tête desquels se trouvait le colonel de Villebois-Mareuil. Venus par amour de la guerre, sympathie pour les Boers ou haine de l'Angleterre, tous ceux-là, Français, Allemands ou Autrichiens, ont fait ce qu'ils croyaient être leur devoir.

Les Boers malheureusement n'ont pas su discerner. Comme il arrive toujours, les bons ont payé pour les mauvais; tous ont été l'objet de la même malveillance.

Les généraux eux-mêmes se sont toujours refusés à reconnaître les services rendus par les étrangers. Quelques jours avant la prise de Prétoria, le général Botha disait textuellement : « Les Européens peuvent rentrer dans leur pays, je n'ai pas besoin d'eux. Mes *burghers* me suffisent (1). »

A un membre de la légion étrangère qui à Taba N'Chu, demandait des instructions, un autre général répondit ironiquement de vaincre ou de mourir, donnant à entendre que les deux alternatives le laisseraient également indifférent.

Ainsi traités par les Boers, abandonnés le plus souvent à eux-mêmes, mal nourris, mal montés, que pouvaient les deux cents ou trois cents étrangers qui ont pris une part active à la campagne?

De fait, malgré quelques beaux faits d'armes à Taba N'Chu, à Brandfort, à Zand-river, ils n'ont jamais eu qu'une influence insignifiante sur la marche des événements.

(1) « *Dix mois de campagne chez les Boers*, par un ancien lieutenant du colonel de Villebois-Mareuil. » — Paris, Calmann-Lévy.

Après l'Américain, auquel, pour le consoler de ses déboires, nous faisons cadeau d'une vieille paire de bottines acceptée avec reconnaissance, c'est un maître d'école de Krugersdorp, actuellement ambulancier de la Croix rouge, que nous prenons plaisir à interviewer. Encouragé par nos questions, le brave homme nous fait tout un cours de géographie sur la partie du Transvaal que nous traversons : c'est le *high-veldt,* immense plateau stérile et rocailleux, d'une altitude moyenne de 1,500 mètres, grand pays d'élevage et aussi district minier de premier ordre. A plusieurs reprises, à Wilbank notamment, il nous montre d'importants gisements de houille dont l'exploitation, naguère en pleine activité, a été interrompue par la guerre actuelle.

A son tour ce bon professeur nous interroge minutieusement sur l'Exposition universelle de 1900, qu'il avait rêvé de visiter. La Providence, hélas! en a décidé autrement, et le vieillard se lamente de ce contretemps, sans se douter que le spectacle auquel il assiste depuis plusieurs mois est bien autrement grandiose et intéressant que ce qu'aurait pu lui offrir un voyage en Europe.

Nous faisons aussi la connaissance d'un paysan russe à tête de Cosaque qui a quitté sa patrie, il y a de cela huit ans, pour venir s'établir fermier dans le Bechuanaland anglais. Sujet britannique, il a néanmoins cru devoir embrasser la cause des Boers, avec lesquels il était en relations constantes et qu'il estime dans leur bon droit, sans toutefois se faire illusion sur l'issue finale de la lutte. On lui a volé son cheval hier à Machadodorp, et il court après le commando allemand, chez lequel il espère retrouver son bien.

Les vols de chevaux, nous raconte-t-il, sont devenus dans les derniers temps chose fréquente. Avec l'habitude qu'on a dans le pays de laisser pendant des heures sa monture toute sellée à la garde de Dieu, la chose n'a pas de quoi étonner.

Les Boers accusent de ces vols les étrangers, en particulier les Allemands et les Irlandais; les étrangers en accusent naturellement les Boers. En réalité ni les uns ni les autres n'ont tort.

Il est vrai, comme le faisait remarquer un étranger de distinction, qui lui aussi avait em-

ployé ce moyen fin de siècle pour remonter ses écuries, qu'il y a une grande différence entre voler et trouver!

Quoi qu'il en soit, notre Russe, qui, avec le talent commun à tous les Slaves, parle couramment l'allemand, l'anglais et le hollandais, vient de perdre son troisième cheval.

A midi, déjeuner très passable à la gare de Middelburg, petite bourgade encore plus insignifiante que Machadodorp.

A Belfast, point culminant de la ligne, près de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous rencontrons le célèbre « *Long Tom* », pièce du Creusot de 155 milimètres, qui joua pendant les sièges de Ladysmith et de Kimberley un rôle si important.

Pauvre *Long Tom!* Qu'ils sont loin les temps où, au moment de partir pour la guerre escorté de l'élite de l'artillerie transvaalienne, il était à chaque station l'objet d'enthousiastes ovations! Maintenant son rôle est fini, son âme rouillée, sa culasse hors d'usage. Comme un ami dont on n'attend plus aucun service, les Boers l'ont

GARE DE BALMORAL



P. 92

COMBATTANTS BOERS

mis au rancart, et il attend lugubre sur son truc immobile que les Anglais viennent le chercher pour le placer, canon historique, dans un de leurs musées.

A 2 heures nous arrivons enfin à Balmoral.

A la gare une foule compacte — on dirait une réunion socialiste — attend comme tous les jours l'arrivée du train. Les *burghers*, qui en réalité ne forment qu'une grande famille, se connaissent presque tous. Aussi sont-ce d'interminables salutations entre les nouveaux venus et leurs amis. Puis, tous en commun vont procéder au débarquement des chevaux et des chariots et s'acquittent de cette opération avec une promptitude qui donnerait à réfléchir à plus d'un employé de chemin de fer européen.

Au moment de notre arrivée, Balmoral était le quartier général de ce qu'on est convenu d'appeler en Europe l'armée transvaalienne. On ne s'en serait guère douté à voir les quelques tentes éparses dans la plaine des deux côtés de la voie ferrée.

La plus grande partie du camp était composée

d'étrangers. J'en ai beaucoup plus vu là que je n'en ai compté dans la suite en face de l'ennemi. La plupart d'entre eux, n'ayant ni chevaux ni voitures, se seraient trouvés en fort mauvaise posture s'il leur avait fallu s'écarter de la voie ferrée, seul moyen de salut en cas de retraite précipitée.

Les Allemands étaient en majorité. Pittoresquement groupés à l'ombre d'un immense drapeau noir, blanc, rouge, avec l'inscription « *für Recht und Freiheit* », ils m'ont rappelé par leurs costumes voyants, leurs larges chapeaux à plumes, leurs bottes immenses, les lansquenets du camp de Wallenstein au « *Burgtheater* » de Vienne ; de beaux hommes d'ailleurs, bien bâtis et bien musclés, membres pour la plupart de sociétés de gymnastique de leur pays.

Non loin d'eux une petite tente surmontée du drapeau français abritait quelques jeunes gens, dont le commandant, un homme du Midi, se présenta à nous comme étant M. N... venu au Transvaal pour monter un corps de ballon. Ses ballons s'étant perdus avec le navire qui les portait, sur la côte est d'Afrique, il en est maintenant réduit à servir la république

Sud-Africaine sur terre et à pied! Pécaïre!

Le commando français, nous raconte-t-il, ne se compose plus, hélas! que d'une douzaine de combattants, dont la moitié, découragés, vivent à Machadodorp ou à Waterfall-Onder. Vingt-sept, dont le colonel de Villebois, ont été tués ou pris à Boshof; d'autres, lors de l'occupation de Johannesburg, ont dû se rendre aux Anglais, qui les ont renvoyés, selon leur caprice, en Europe ou à Sainte-Hélène.

A côté des Français campent des Italiens aux moustaches terribles, qui feraient bien dans les *Brigands* d'Offenbach; plus loin des Portugais doux et inoffensifs; des Espagnols arrogants, mais paresseux; des Russes, dont quelques-uns sont venus au Transvaal ne sachant que leur langue; des Belges, des Grecs, des Suédois, en un mot des spécimens, en général peu flatteurs, de toutes les nations européennes.

Nulle part il n'y a fusion entre les différentes nationalités; chaque groupe, ne fût-il composé que de deux ou trois individus, forme un commando à part avec son commandant, son *field-cornet* et son *corporal*. Personne ne voudrait servir sous les ordres d'un étranger.

Qu'on juge de l'aide que doivent apporter aux Boers ces éléments isolés manquant le plus souvent de chevaux, et ainsi inutilisables!

En réalité il n'y a plus guère que les Allemands qui comptent. Les Hollandais, venus en très grand nombre, sont depuis longtemps mêlés aux *burghers*.

La tranquillité qui règne dans un camp boer à environ 15 milles de l'ennemi est inconcevable. De tous côtés on voit se promener de brillants attelages à douze mules, de lourds chariots traînés par d'innombrables paires de bœufs. Ces derniers surtout constituent le moyen de locomotion préféré des Boers. Figurez-vous une grande voiture à quatre roues surmontée à l'arrière d'une espèce de cage en osier recouverte d'une bâche imperméable. C'est dans cette cage, meublée avec plus ou moins de confort, que le Boer passe chaque année les mois qu'il consacre aux voyages.

Sur l'avant de la voiture, large plate-forme découverte, sont empilées les provisions : sucre, café, mil, farine, longues ficelles de *beltong*



P. 96

CHARIOT BOER

(viande fumée), ustensiles de ménage de toute sorte.

Pour faire avancer l'attelage, le conducteur, *burgher* ou cafre, est armé d'un long fouet à mèche de cuir avec lequel il peut atteindre, suivant les circonstances, chacun de ses animaux, fût-il à vingt ou trente pas de distance.

Sur la route de Prétoria nous croisons plusieurs dames conduisant d'élégants phaétons dont les harnais, en larges lanières de cuir blanc, sont du plus heureux effet.

Vers le soir, des hauteurs qui dominent le camp descendent les patrouilles qui pendant la journée ont battu le pays dans la direction de Springs. A voir ces braves patriarches fumant paisiblement leur pipe au pas, ou plutôt à l'amble de leurs petits chevaux, dont rien ne saurait altérer la tranquillité, on dirait plutôt d'inoffensifs fermiers rentrant d'une chasse quelconque que des hommes revenant de risquer leur vie pour attenter à celle d'autrui.

Chaque *burgher* a sa façon particulière de porter son fusil; les uns l'ont en bandoulière sur le dos ou sur le ventre, la crosse en l'air ou en bas; d'autres, jugeant sans doute le luxe

d'une courroie inutile, l'appuient contre l'étrier, comme une lance, ou le tiennent simplement à la main comme une canne.

Ce que ces gens-là réussissent à charger sur leurs malheureux chevaux est surprenant. Outre les munitions et deux ou trois couvertures roulées sur le pommeau de la selle, chaque cavalier emporte avec lui toute une batterie de cuisine, casserole, cafetière, outre à eau, et des provisions pour plusieurs jours : *beltong*, café, biscuit, etc.

Le costume est le même à cheval qu'à pied : pas de bottes, pas de guêtres, pas même de sous-pieds, et pourtant, par un prodige d'adhésion, les pantalons ne remontent jamais !

Comme moyen de propulsion, en plus d'un éperon généralement veuf de son compagnon, le burgher emploie un *shambock* ou stick en peau d'hippopotame, dont il abuse quelque peu.

La bride est à l'avenant : en général un simple mors rouillé et un licou qui sert à rattraper les chevaux quand on les lâche pour la nuit.

En rentrant à Balmoral nous avons la chance de trouver dans un ancien hôtel transformé en

épicerie une chambre à deux lits, dans laquelle nous nous installons assez confortablement.

Le soir, comme c'est dimanche, les Boers se livrent à des chants religieux qui suffiraient à mettre en fuite le Conservatoire tout entier. Néanmoins, de loin, l'effet produit ne laisse pas d'être imposant. C'est d'abord un commando qui commence, puis peu à peu les autres se mettent de la partie et la plaintive mélopée, qui ressemble au chant des Slovènes autrichiens, parcourt la plaine, montant jusque sur les collines qui nous entourent.

Le chant, chez les Boers, tient lieu de prière : on chante avant les combats, on chante avant les *krijgrraads*, on chante pour célébrer la victoire, on chante pour pleurer les morts, et rien ne saurait empêcher un vrai *burgher*, quand il ne serait qu'à deux pas de l'ennemi, d'exprimer en musique, et quelle musique ! ses sentiments divers.

Ne nous moquons cependant pas de ces chants un peu sauvages. Ils sont l'expression de la foi inébranlable de cette humanité patriarcale simple, endurante, obstinément fidèle à ses propres idées !

Nous nous endormons dans notre chambre d'hôtel aux sons de la marche « *Unter dem Doppeladler* » que l'on joue avec frénésie dans la salle à côté, sur un vieux piano désaccordé. Combien de fois n'avons-nous pas en Autriche défilé aux sons de cette même marche !...

Fatalement en notre esprit fatigué l'air connu évoque l'image d'une parade de là-bas, et le contraste nous saisit des grandes machines vivantes auxquelles l'Europe nous a habitués et de ces bandes de paysans sans discipline ni instruction militaire qui pourtant ont fait de grandes choses !...

II

2 juillet. — Le Parisien qui en ouvrant son journal le matin s'imagine être moins bien renseigné qu'un autre sur ce qui se passe dans l'Afrique du Sud, commet une erreur profonde. En réalité il est bien plus à même de se faire une idée nette de la situation générale qu'un pauvre reporter égaré chez l'un ou l'autre des belligérants et par là même réduit aux nouvelles qu'on veut bien lui communiquer.

Déjà, dans les colonies anglaises, au Cap, à Port-Elisabeth ou à Durban, nous avions constaté l'impossibilité absolue de suivre les opérations d'après les nouvelles publiées par les journaux du pays : *Times*, *Cape Argus* ou *Pietermaritzburg Gazette*.

Ici c'est encore pis. Depuis l'occupation de Prétoria, le seul journal existant au Transvaal, le *Volkssteem*, a cessé son tirage et, pour avoir des renseignements, on en est réduit à de petits

bulletins intitulés : *Oorlogsbericht* (bulletin de guerre) que publie à Machadodorp la « *Staatsdruckerij te velde* », c'est-à-dire l'imprimerie nationale de campagne.

Encore ces bulletins, affichés à la gare et à la poste, ne contiennent-ils que de vagues nouvelles sur le cours de la guerre. En revanche nous apprenons par eux qu'à Pékin tous les plénipotentiaires ont été assassinés par les Chinois, « *door de Chineezen vermoord,* » et que la guerre entreprise par l'Angleterre, la France et l'Allemagne est très sérieuse, « *is zeer ernstig,* » d'où les Boers naturellement concluent au retrait prochain des troupes britanniques.

L'emplacement même de la tente du général Botha ne semble être ici qu'imparfaitement connu. Le premier *burgher* auquel nous demandons : « *Waar ist de generaal?* » ne répond même pas. Le second, d'un geste vague nous indique une colline à droite de la voie ferrée, en accompagnant sa mimique d'un « *Daaaar...* » interminable exprimant clairement la distance qu'il nous reste à parcourir.

A mesure que nous avançons cependant les « *daar* » deviennent de plus en plus précis. Les Boers savent mettre dans cette syllabe de telles nuances d'intonation qu'avec de l'habitude on arriverait je crois à déterminer à un kilomètre près la distance exprimée.

La tente du général, une tente verte qu'on connaît bien au Transvaal, est plantée à une demi-heure environ de Balmoral, au milieu du *veldt* jaunâtre. Devant l'entrée, pas une sentinelle; accroupis autour d'un petit feu, quelques nègres seulement, occupés à préparer l'éternel café avec lequel les Boers se gâtent l'estomac. Nous pénétrons donc sans que personne fasse mine de nous en empêcher.

Au fond est le général, tout de blanc habillé. En nous voyant, il nous fait signe de nous asseoir par terre à ses côtés, reçoit la lettre du secrétaire d'État que nous lui tendons, et, prenant son temps pour la parcourir, nous laisse le loisir de l'examiner tout à notre aise.

Le général Louis Botha, commandant général des armées transvaaliennes, est, comme la

plupart de ses concitoyens, un colosse de plus de six pieds, aux épaules de taureau, au bras d'athlète. La tête bien posée sur un cou solide est pleine d'expression; ses petits yeux noirs, enfoncés dans de grandes orbites charnues, brillent d'un éclat tout particulier.

Botha n'est pas un paysan. Tout en lui, depuis sa barbe taillée en pointe, son uniforme et ses bottes à l'européenne jusqu'à ses manières élégantes et son instruction vraiment sérieuse, le distingue des *burghers* qui l'entourent.

Avocat mondain et lettré, à peine connu avant la guerre, cet homme de trente-huit ans a su néanmoins en quelques mois prendre sur ses concitoyens une influence qui n'a d'égale que celle du président Krüger.

Dès le premier abord il inspire l'admiration et le respect.

Après avoir parcouru la lettre de M. Reitz, le général nous tend la main et nous invite à prendre une tasse de café. Puis, avec une amabilité extrême, il se met à notre disposition pour nous faire voir ce que nous voudrons.

Nous en profitons pour lui demander de nous emmener avec lui s'il se rapproche des

Anglais, ce qu'il nous promet de grand cœur.

En attendant il nous fait délivrer par son secrétaire privé, M. Dewet, véritable machine à écrire fonctionnant nuit et jour, un laissez-passer dont je donne la teneur comme modèle de style militaire transvaalien.

PASPOORT.

De heeren M. en A hebben verlof bij onze verschillende lagers rond te gaan en alle officieren en burgers worden verzocht ten niet lastig te vallen en met alle beleefdheid te behandelen.

C. G. Camp.
Juli 2 1900.

Louis Botha,
Command[t] generaal
der Z. A. R.

Parmi les autres personnes venues dans la tente, on nous présente le général Delarey (1), du *Free State*, un des hommes qui depuis le commencement de la guerre ont le mieux servi la cause des deux républiques. Et pourtant Dieu

(1) Depuis quelques mois la réputation de Delarey n'a fait que croître. C'est à lui que les Boers doivent les plus brillants de leurs derniers succès. Les journaux anglais parlent de « son fond inusable d'énergie dormante » (novembre 1901).

sait si ce brave général avec sa longue barbe inculte, son dos voûté et sa démarche hésitante a l'air d'un foudre de guerre! Ses traits, beaux d'ailleurs dans leur simplicité antique, m'ont fait involontairement penser aux images du prophète Elisée qu'on rencontre dans les Bibles à l'usage de l'enfance.

A côté de lui plusieurs Boers accroupis fument gravement leur pipe en devisant des événements du jour.

A chaque instant le cercle s'élargit : le premier *burgher* venu, en quête de distractions, peut librement entrer chez le général et s'y installer à sa guise.

Les prétextes de ces visites sont multiples : les uns viennent demander des chevaux, ou des couvertures, d'autres s'informer du sort de frères ou d'amis perdus de vue parfois depuis des mois; d'aucuns voudraient parfois que le général fît prendre à Prétoria des nouvelles de leurs femmes et enfants laissés aux mains des Anglais; d'autres enfin, désireux d'aller passer une quinzaine de jours dans leurs foyers, viennent, pour la forme, chercher la permission de quitter temporairement leurs commandos.

Un autre en deviendrait fou; le général, lui, ne perd pas un moment sa sérénité, se contentant, quand un de ses interlocuteurs dépasse la mesure du sans-gêne, de le remettre à sa place d'un mot bien trouvé.

Un jeune homme, par exemple, vient lui demander s'il n'a pas vu son cheval perdu la veille dans les environs du camp : « Désirez-vous, lui demande le général, que j'aille moi-même le chercher? » et sans même attendre la réponse du *burgher* interloqué il se met à dicter à son secrétaire une longue lettre destinée à Lord Roberts.

Les relations entre les deux généralissimes sont en effet des plus courtoises. Presque chaque jour Botha écrit à son illustre adversaire, soit pour lui demander des nouvelles de ses compagnons d'armes tombés au pouvoir de l'ennemi, soit pour lui dénoncer quelque nouveau méfait commis par les troupes britanniques. Les réponses de Lord Roberts sont des plus polies : le Maréchal presque toujours regrette infiniment les faits portés à sa connaissance, promet d'y mettre ordre, et se plaint à son tour de la conduite des fédérés, qui naturellement, selon lui, a

été abominable. En outre le quartier général anglais communique régulièrement à l'état-major boer, une liste complète des *burghers* tués, blessés ou pris pendant la dernière semaine.

A ce qu'il m'a semblé, le général Botha tient son adversaire anglais en très haute estime : à plusieurs reprises dans la suite nous l'avons entendu faire l'éloge de sa modération, de son humanité et de son exquise politesse.

C'est que Lord Roberts appartient, tout le monde le sait ici, à ce que les Anglais ont baptisé le parti de la Reine, c'est-à-dire, celui de la pacification par la bonté, la conciliation, la diplomatie, voire la corruption.

Temporisateur par principe et par tempérament, avare du sang de ses soldats, ennemi des grandes boucheries, même chez l'adversaire, le Maréchal, depuis qu'il est en Afrique, a tout fait pour éviter les cruautés inutiles et les exécutions violentes.

A l'encontre du « *sirdar* » (1) lord Kitchener,

(1) *Sirdar*, titre donné, comme on sait, au commandant en chef anglais en Égypte.

que ses propres soldats ont surnommé le boucher, pour lequel tout *Tommy* est une machine sacrifiée d'avance, tout Boer un être nuisible à détruire, Roberts n'a jamais cessé dans son optimisme débonnaire de considérer ses ennemis actuels comme de nouveaux sujets de la Reine susceptibles de devenir des amis.

Le général Botha, de plus, lui est infiniment reconnaissant des égards dont, depuis l'occupation de Prétoria, il entoure Mme Botha. Celle-ci, confiée par son mari à la galanterie anglaise, continue à habiter la villa où le jeune couple vivait avant la guerre ; et pas plus que Mme Krüger, Mme Joubert et d'autres femmes boers dans le même cas, elle n'a eu à se plaindre des procédés de l'envahisseur.

Il est un point cependant dans les relations des deux généraux dont on n'aime guère à parler dans l'entourage de Botha : c'est celui qui a trait aux essais de corruption tentés, dit-on, par Lord Roberts auprès de son adversaire : une rente de 10,000 livres, nous a-t-on raconté, aurait été offerte à celui-ci s'il consentait à se rendre. La réponse de Botha, comme on peut bien penser, fut dans le genre de celle de Cambronne.

L'après-midi nous allons visiter un véritable camp boer situé à trois quarts d'heure de Balmoral.

Au milieu d'un bois d'arbres magnifiques, chose rare en cette partie du Transvaal, se dressent des tentes enguirlandées de longues ficelles de viande fumée. Sur le seuil, quelques Boers, les seuls qui ne soient pas à dormir, nous regardent tranquillement passer sans cesser de déguster leur café.

Tout autour du camp les chevaux, de petits chevaux efflanqués mais résistants, paissent en liberté sous la garde d'un nègre bon enfant, tandis que çà et là de grands chariots de voyage tels que j'en ai décrit plus haut complètent ce tableau de genre déjà évoqué en mon esprit jadis par les romans de Mayne Reid.

Ici pas de drapeaux, pas de plumes de paon aux chapeaux, pas d'emblèmes guerriers! On sent que pour ces gens-là, ennemis de la pose et du clinquant, la guerre n'est qu'une occupation comme une autre, ni plus ni moins émouvante, à peine plus dangereuse que la chasse aux grands fauves.

Maintenant qu'ils se reposent, rien ne saurait



P. 110

COMMANDO AVANT LE DÉPART

les arracher à leur béate tranquillité ; demain, si on leur ordonne, ou plutôt si on leur demande de marcher, ils se mettront en route, sans rien perdre de leur calme, tiendront tête, pendant une journée s'il le faut, à toute une armée anglaise et rentreront le soir aussi tranquilles que le matin, sans s'imaginer pour cela avoir rien accompli d'extraordinaire ou d'héroïque.

Quand nous repartons vers 6 heures, le soleil, dans sa précipitation tropicale, s'est déjà couché derrière la ligne de *kopjes* violets qui bordent l'horizon.

Comme de bons bourgeois, à l'heure du couvre-feu, les *burghers* sont tous rentrés chez eux : devant nous le *veldt* immense, sans une maison, sans un arbre, sans un indice de vie quelconque, reste désert et silencieux, indifférent aux hommes et aux choses, symbole de l'éternité...

Rapidement la nuit tombe, une nuit calme et transparente, sans un nuage, sans un souffle de vent...

Sur les collines qui nous entourent, les Boers,

avant de se coucher, ont allumé de grands feux de prairie et nous marchons au milieu d'un immense cercle de flammes du plus merveilleux effet.

Çà et là de larges volutes de fumée noire s'élèvent en tournoyant vers le ciel empourpré par la réflexion du brasier; d'autres, semblables à de monstrueux dragons, rampent le long des *kopjes* ensanglantés ou descendent en se tordant jusque dans la plaine. Le *veldt,* tout à l'heure encore figé dans son immobilité, s'est tout à coup animé : d'étranges lueurs rougeâtres parcourent l'étendue indécise; les tentes même du camp ont pris un aspect étrange, fantastique. On dirait quelque immense sabbat de sorcières, quelque orgie monstrueuse de génies de la guerre. Le sang va couler.....

Nous rentrons chez nous sans avoir été interrogés par qui que ce soit... Une patrouille ennemie, habilement conduite, arriverait facilement ici, j'en suis convaincu, sans avoir été arrêtée. Seulement, les Anglais ont subi, au cours de cette guerre, tant de mécomptes, qu'ils ont fini par perdre le goût des aventures et n'usent plus de leurs éclaireurs qu'avec la

plus grande circonspection. Les Boers le savent bien : d'où la tranquillité stupéfiante de cette armée de deux mille hommes qui dort à poings fermés, sans sentinelles, sans avant-postes, avec un service de patrouilles mal organisé, à quelques milles de l'ennemi.

Le lendemain matin, 3 juillet, nous sommes réveillés en sursaut par un *burgher* qui à coups de poing essaye de défoncer notre porte... Vérification faite, c'est une invitation à déjeuner qu'on nous apporte de la part du général Ben Viljoen (prononcer Filloune), dont le quartier se trouve à quelques pas de notre hôtel, dans une petite maison en fer-blanc.

Une invitation à déjeuner ! Oh ! vous qui souriez, venez passer quelques jours au Transvaal, vivez pendant ce temps de *corned beef*, de biscuits et de confitures, épuisez-vous en bassesses pour avoir un morceau de pain que finalement on vous refuse, comblez d'or et de présents une demi-douzaine de Cafres pour leur arracher une tasse de mauvaise chicorée et vous comprendrez toute la poésie que renferment

ces trois mots pour un estomac en détresse!

Vite nous nous habillons et sans perdre de temps nous mettons en quête de notre hôte improvisé.

Nous trouvons le général devant sa porte, en manches de chemise, en train d'héliographier lui-même des ordres à un *kopje* voisin. Il nous serre la main, nous adresse quelques paroles de bienvenue, puis, avec une affabilité charmante, nous fait asseoir à ses côtés sur des caisses de munitions vides, en s'excusant de ne pouvoir nous offrir des sièges plus convenables.

Le général Ben Viljoen, un des chefs les plus jeunes, mais aussi les plus capables de l'armée boer, remplaçant éventuel du général Botha, est un des personnages les plus sympathiques qu'il nous ait été donné de rencontrer non seulement au Transvaal, mais pendant tout le cours de notre voyage.

Comme son supérieur le général Botha, Viljoen est un homme à part, se distinguant nettement de son entourage de braves fermiers sans instruction ni brillant d'aucune sorte. Seulement tandis que Botha, malgré sa supériorité, reste le chef populaire, cherchant à chaque occasion

GÉNÉRAL BEN VILJOEN



P. 114

SUR LE « VELDT »

à se mettre au niveau de ses subordonnés, Viljoen, lui, est le grand seigneur conscient de la distance qui le sépare des autres, le montrant parfois peut-être un peu trop. Aussi les Boers, m'a-t-il semblé, ne le goûtent qu'à demi.

Quoi qu'il en soit, ses manières, bien qu'un peu hautaines, sont parfaites, son costume impeccable, son linge, chose appréciable au Transvaal, toujours propre.

Le déjeuner, composé d'œufs sur le plat et de croquettes de mouton succulentes, acheva de lui acquérir notre estime et notre admiration.

En sortant de chez Viljoen, nous nous rendîmes au camp de Botha. Le général n'y était pas, mais il nous avait laissé un homme avec des chevaux. J'aurais voulu voir l'artillerie boer et j'en fis la demande ; seulement, au quartier général, personne ne savait où étaient les canons. Le général lui-même, que nous rencontrâmes un peu plus loin, n'avait à ce sujet que des données fort vagues.

La chance heureusement nous servit : après une longue course à travers le *veldt,* entremêlée

de questions continuelles de « *waar zijn de kanone?* » nous finîmes par trouver dans un camp entouré de rochers deux pièces de 75 millimètres, à tir rapide, du Creusot. Non loin de là, plusieurs artilleurs transvaaliens commis à leur garde se livraient paisiblement à une partie de palets, le grand jeu national. Un brigadier, sur la demande de notre guide, consentit à nous donner des explications techniques témoignant de connaissances très approfondies.

Seulement quand il voulut nous démontrer le fonctionnement des pièces, il se trouva que les canons, n'ayant pas été nettoyés depuis longtemps, étaient entièrement rouillés et par là même hors d'usage. Cette découverte, il faut le reconnaître, n'eut le don d'émouvoir ni le brigadier ni les autres canonniers, qui tranquillement, comme s'ils n'avaient jamais eu autre chose à faire, continuèrent leur partie de palet.

L'artillerie est avec la *Johannesburg Politie* la seule troupe soi-disant organisée du Transvaal. Encore cette organisation, très précaire même en temps de paix, n'existe-t-elle plus guère à

l'heure actuelle que sur le papier. Avec le système qu'ont les généraux d'employer les pièces isolément, en dehors de tout groupement, suivant les besoins du moment ou leur simple fantaisie, la dispersion était fatale, inévitable.

C'est ainsi que maintenant on trouve dans les troupes du général Botha autant d'artilleurs de l'État libre que de la république Sud-Africaine. Ils se distinguent les uns des autres par leur uniforme : les transvaaliens, de leur tenue voyante du temps de paix, ont conservé le large feutre noir, relevé sur le côté et décoré des armes de la république; quant aux *Free-Staters,* ils portent un complet beige à galons orange, chapeaux et bottes à l'avenant.

Au début de la guerre le Transvaal possédait, outre l'armement des forts de Prétoria, qui n'a jamais servi à rien, et les quatre *Long Tom* qui ont figuré dans les différents sièges, de quarante-cinq à soixante canons de campagne, soit une vingtaine de Creusot à tir rapide, une quinzaine de Krupp, dont une partie modèle 1895 et plusieurs Vickers-Nordenfels. Il faut ajouter à ce nombre les canons Armstrong pris aux Anglais à Colenso et ailleurs, pour lesquels les Boers

ont fabriqué eux-mêmes de grandes quantités de munitions, et un certain nombre de mitrailleuses Maxim, qui n'ont d'ailleurs joué qu'un rôle insignifiant.

Quant à l'artillerie de l'État Libre, composée exclusivement de vieux canons Armstrong et de quelques canons Krupp prêtés par le Transvaal, mieux vaut ne pas en faire mention.

Comme étude comparative des différents modèles de canons actuellement à l'essai ou déjà introduits dans les différentes armées européennes, on peut dire que la guerre sud-africaine a été des plus instructives.

Les meilleurs résultats, de l'avis général, ont été obtenus par les canons à tir rapide du Creusot.

Ces canons, modèle 95, je crois, sans être du même type que ceux adoptés il y a deux ans par l'armée française, reposent néanmoins sur le même principe, celui de la séparation du canon et de l'affût.

Le recul du canon sur l'affût est limité par deux freins hydropneumatiques, situés des deux côtés de la pièce et reliant les tourillons à la partie antérieure de l'affût. Une bêche ou épe-

ron que le premier coup tiré enfonce en terre maintient tout le système dans sa position primitive, de sorte que, une fois le premier pointage effectué, de légères corrections données au moyen d'une vis sans fin suffisent à assurer la précision du tir.

La cartouche en laiton et le projectile ne font qu'un. La culasse est une culasse à vis perfectionnée pouvant être ouverte d'un seul mouvement.

La rapidité du tir est de quinze à dix-huit coups à la minute, la portée de 7,500 mètres pour les obus percutants et de 6,500 pour les shrapnells.

Le manque de résistance et de solidité qu'on reproche en général aux canons de ce système ne s'est pas confirmé. Les freins hydropneumatiques eux-mêmes, malgré les soins insuffisants dont ils ont été l'objet de la part des Boers, n'ont donné lieu à aucune plainte et n'ont jamais causé, ainsi qu'on l'a prétendu, d'accidents sérieux.

Les douilles en métal ont montré au point de vue de l'obturation leur supériorité incontestable sur les moyens usités jusqu'à ce jour :

anneaux de Broadwell ou coussinets de Bange.

Le seul mais très grand défaut de ces canons est leur poids excessif, qui retarde de beaucoup la mise en batterie. Au Transvaal, où le sol est partout également dur, où les pentes sont en général douces, où enfin les positions étaient préparées d'avance, on a pu ne pas ressentir ce défaut; il n'en serait pas de même, vraisemblablement, dans une guerre européenne.

Les canons Krupp, du même modèle que ceux adoptés par l'armée allemande, représentent le principe contraire, le canon et l'affût formant un tout rigide.

Le recul de la pièce est réduit à son minimum par une bêche munie d'une série de tampons en métal qui, après chaque coup, ramènent l'affût, avec plus ou moins de précision, dans sa position primitive.

Ce système de canons présente plusieurs défauts, dont le principal, très sensible par suite de leur poids très léger, est un manque de précision absolu résultant des sauts plus ou moins capricieux que la pièce exécute après chaque coup. Le pointage est donc loin de pouvoir s'effectuer aussi promptement que pour les canons

à affût immobile, et la rapidité du tir ne dépasse guère huit coups à la minute. De plus la portée de ces canons, 6,000 mètres pour les obus percutants, 4,500 pour les shrapnells, s'est montrée en général insuffisante.

Les canons Armstrong sont d'un modèle vieilli (1876, je crois) et par suite n'ont donné lieu à aucune étude intéressante, tout en faisant leur service avec la régularité qu'on devait attendre de vieux serviteurs éprouvés.

Il n'en est pas de même des petits Vickers-Nordenfels automatiques, qui pourraient bien un jour amener une révolution dans l'artillerie.

Ces canons, auxquels on a donné le surnom onomatopique de *poum-poum*, et qui peuvent lancer jusqu'à deux cent cinquante obus de 35 millimètres par minute, à une distance de 5,000 mètres, ont, paraît-il, fait merveille, surtout contre les attaques d'infanterie.

Vrais canons arrosoirs, réglant pour ainsi dire automatiquement leur tir, ils permettent de balayer un espace donné avec une efficacité que le tir plus lent des autres pièces ne peut égaler.

Les défauts du Vickers-Nordenfels sont : un

calibre par trop réduit, le gaspillage de munitions qui résulte de la rapidité du tir et leur poids qui égale presque celui des canons du Creusot.

Néanmoins, sans prétendre comparer leurs effets balistiques à ceux des pièces de calibre supérieur, qui dans un duel d'artillerie à grande distance auraient probablement le dessus, je crois à l'avenir du *poum-poum* comme canon d'infanterie.

L'artillerie n'a été que rarement employée, pendant la guerre sud-africaine, d'une manière conforme au bon sens et aux principes de l'arme.

Les Anglais, suivant une règle tactique qui a du bon quand on voit l'ennemi, mais n'amène qu'un inutile gaspillage de munitions quand on ignore jusqu'à sa situation approximative, se sont en général contentés de préparer leurs attaques en criblant d'une grêle d'obus toutes les positions susceptibles d'abriter ne fût-ce qu'un seul Boer. Aussi leur feu, tout en ayant un effet moral incontestable, n'a-t-il fait que de rares victimes.

Quant aux Boers, tirailleurs émérites, ils n'ont

jamais compris la différence qui existe entre un fusil et un canon. Leur tir, parfois bien repéré, n'a été que rarement efficace, parce que, préférant employer leurs pièces isolément, ils n'ont jamais su concentrer leur feu le moment venu pour écraser l'ennemi sur un point déterminé. Néanmoins, chaque fois que leur artillerie s'est trouvée en présence des pièces anglaises, elle n'a pas eu de peine à garder le dessus, grâce à sa portée de beaucoup supérieure.

En résumé, la guerre actuelle, en raison même de l'inexpérience des deux belligérants en présence, n'a fourni au sujet de l'artillerie que des données peu concluantes. Elle a cependant prouvé, ce me semble, que le canon de l'avenir n'était point encore trouvé.

A l'encontre de l'infanterie, qui possède dans le Mauser modèle 95 un fusil se rapprochant de la perfection, l'artillerie n'a pu que constater l'insuffisance des moyens dont elle dispose actuellement et longtemps encore elle devra chercher en tâtonnant l'arme qui lui rendra sa supériorité d'antan.

Pour le moment l'infanterie reste, plus que jamais, la reine des batailles !

III

Le mardi 5 juillet nous assistâmes à la mobilisation de l'armée boer.

Dès la veille, en effet, le général Botha nous avait prévenus qu'il préparait un grand mouvement dans la direction de Springs (1), afin de dégager, en occupant une partie de l'armée anglaise, les commandos de Dewet vivement pressés dans l'État Libre par les colonnes de Kitchener.

Le départ des troupes s'effectua avec le calme et la lenteur seyant à des gens qui se respectent : pas de cris, pas d'appels, pas de sonneries de mauvais goût.

Les premiers prêts, leur café pris, se mirent en route, sans s'inquiéter des autres, qui de leur côté continuèrent imperturbables leurs prépa-

(1) Springs, tête de ligne de la voie ferrée qui relie Johannesburg aux districts houillers de l'est.

ratifs comme s'ils avaient pour les terminer l'éternité devant eux.

Successivement nous vîmes passer l'artillerie Krupp conduite par un major au visage réjoui, puis, à des intervalles plus ou moins grands, plusieurs commandos se distinguant les uns des autres — c'est, paraît-il, une innovation récente — par les rubans de couleur de leurs chapeaux.

En queue venait un train gigantesque composé de voitures à huit, dix et douze mules contenant des tentes, des couvertures, des ustensiles de cuisine..... un vrai déménagement!

A 10 heures il ne restait plus autour de Balmoral que les tentes isolées de quelques commandos étrangers n'ayant pas de chevaux.

Nous profitâmes de la mise en mouvement de tous ces groupes pour prendre de nombreuses photographies : les Boers se prêtent avec beaucoup de complaisance à cette opération. La plupart nous prennent pour des photographes professionnels et nous demandent le prix d'une épreuve. D'autres, dont l'ambition suprême est de figurer dans une publication illustrée, s'informent du journal pour lequel nous travaillons.

Plusieurs cavaliers même, voulant se faire

prendre en pleine activité guerrière, mettent pied à terre et ouvrent, dans les poses les plus pittoresques, un feu imaginaire sur l'objectif de mon appareil. Bref, nous aurions bientôt épuisé notre provision de plaques s'il nous fallait suffire aux demandes de tous ces braves gens.

L'après-midi, après une longue promenade à travers le *veldt* désert, nous nous rendîmes chez le généralissime, qui, ne devant partir que le lendemain, nous avait invités à venir passer la nuit chez lui.

Nous trouvâmes Louis Botha comme toujours affairé, mais plein de confiance dans l'issue de l'opération entreprise. Dans tous les cas, nous dit-il, nous avons des chances de voir du bon sport.

Nos autres compagnons de tente sont M. Dewet, le secrétaire, et un autre personnage que je n'ai jamais entendu appeler autrement que par le diminutif anglais de son prénom : Bertie.

M. Dewet, jeune avocat de Prétoria, intelligent et instruit, cumule les fonctions de chef d'état-major général, d'aide de camp et de secré-



P. 126

COMMANDO VILJOEN

taire privé. C'est lui qui dépouille la correspondance du général et y répond, qui rédige les ordres et les rapports, qui délivre tous les permis et passeports dont on peut avoir besoin dans ce pays de liberté et d'indépendance.

Quant à Bertie, jeune homme d'une trentaine d'années, type plus allemand que boer, il est à la fois maître des écuries et des cuisines, ordonnance et valet de chambre. Son costume, assez différent de celui de ses compatriotes, consiste en une vieille culotte de cycliste, une paire de bottes rapiécées et un maillot, autrefois blanc, qu'il a juré, je pense, de n'enlever que lorsque la guerre serait finie.

La suite du général se compose en outre de trois moricauds cafres, dont le premier est cuisinier, le second palefrenier, le troisième — Isaac est son nom — porte-carabine officiel de son maître.....

Le dîner, grâce à nos quatre jours de conserves, nous parut excellent. Il fut suivi d'une soirée dans la tente du lieutenant Paff, chef des services télégraphiques, aussi brave garçon qu'officier distingué.

Nous y fîmes la connaissance des attachés

militaires hollandais et américain, les capitaines Ramm et Reichmann, qui furent pour nous, pendant notre séjour chez le général Botha, de charmants compagnons. Le capitaine Reichmann, Allemand d'origine, a fait la campagne des Philippines avant de venir en Afrique : il y a deux ans qu'il n'a pas revu l'Amérique.

Le lendemain 5 juillet nous devions nous mettre en route dès l'aube, mais décidément la ponctualité n'est pas une qualité boer.

A 7 heures, quand après une bonne nuit passée dans de chaudes couvertures — au dehors il gelait — nous mîmes le nez hors de la tente, nous constatâmes qu'à l'exception du soleil personne n'était encore levé.

Lorsqu'enfin le général se réveilla, il nous déclara qu'il avait encore à écrire ses lettres quasi quotidiennes à Lord Roberts et à sa femme. Puis ce fut un copieux déjeuner : ragoût de mouton aux pommes de terre, biscuits, confitures, café à discrétion.

Bref, il était 9 heures quand, les chevaux enfin rattrapés et sellés, le grand état-major boer, se

composant du général, des deux attachés, du lieutenant Paff, de M. Dewet, de l'inévitable Bertie, de plusieurs Boers sans fonctions et d'autant de Cafres, se mit en route pour Balmoral, où l'on devait se faire photographier par un artiste venu exprès d'Allemagne.

A 10 heures enfin, suivis de plusieurs voitures portant nos tentes et bagages, nous prenions le chemin de Bronkhurstspruit, première station de la ligne de Prétoria, centre des opérations dirigées par le général Botha contre le flanc droit de l'armée anglaise.

Nos montures, deux petits gris appartenant à la remonte du général, ne payent guère de mine. Comme la plupart des chevaux du pays, ils ne connaissent, en fait d'allure, que l'amble, et pour les faire avancer, seul le bâton est efficace.

Leur endurance, en revanche, est extraordinaire : après plusieurs mois de privations et de fatigues, mal nourris, mal soignés, passant la nuit par n'importe quel temps à la belle étoile, ils sont encore en état de faire, clopin-clopant, leurs cinquante kilomètres à la journée. Exté-

nués aujourd'hui, boitant le plus souvent, ils repartiront demain comme si de rien n'était, pourvu qu'on ne leur demande pas des vitesses auxquelles ils ne sont pas accoutumés.

Les Boers, qui, dans les premiers temps de la guerre, aimaient à monter les bêtes de sang prises aux officiers anglais, reviennent maintenant aux modestes haridelles de leur pays.

Les chevaux étrangers — anglais, hongrois ou américains — ne supportent pas le régime de jeûnes et de marches forcées auquel on a prétendu les soumettre.

Beaucoup, dès leur arrivée en Afrique, sont morts de la « *horse sickness* », maladie infectieuse dont on ignore la cause exacte, bien que généralement on l'attribue à l'influence du climat.

Les autres, véritables squelettes vivants, tombant d'inanition et de fatigue, n'attendent qu'une marche quelque peu forcée pour partager le sort de leur congénères, dont les cadavres desséchés et hideux bordent la route que nous suivons.

A midi nous déjeunons avec les attachés mili-

taires et M. Paff devant une modeste ferme perdue dans l'immensité du *veldt* désert. Deux femmes dont les maris sont au « *front* » vivent là, seules, avec quelques Cafres qui prennent soin de la basse-cour et de deux ou trois juments d'assez bonne apparence.

Ces animaux, nous explique M. Paff, doivent à leur sexe de ne pas avoir été pris pour la guerre. Au Transvaal, en effet, les juments ne servent qu'à la reproduction; en monter constituerait, pour un Boer qui se respecte, la plus honteuse des humiliations.

Ce préjugé, dont je n'ai pas bien saisi la raison, est cause qu'à l'heure actuelle près de 2,000 Boers, qui ne demanderaient pas mieux que de combattre, sont obligés de rester chez eux, faute de montures.

Du pays rien à dire. C'est une succession de collines pierreuses semblables toutes les unes aux autres, tantôt d'un vert jaunâtre quand il y a encore de l'herbe, tantôt noires quand elle est déjà brûlée.

Au coucher du soleil les couleurs deviennent plus vives. Alors le bleu immuable du ciel se décompose en plusieurs bandes superposées

allant du bleu foncé au rouge le plus vif; les *kopjes* s'empourprent, la plaine immense elle-même se teint de nuances sanguinolentes; on dirait que la nature entière est en flammes. Puis, soudain, dès que le soleil a disparu, tout s'éteint : il ne reste plus de l'incendie de tout à l'heure que cette teinte rougeâtre du ciel déjà remarquée au Natal et qui fait la beauté des nuits sud-africaines.

Avant d'arriver à Bronkhurstspruit, on passe devant les tombes des Anglais tués en cet endroit en 1881. Ils eurent dans cette rencontre, paraît-il, plus de cinquante tués. Les Boers ne perdirent que deux hommes, qui sont également enterrés là, à quelques pas de leurs ennemis.

Le soir, excellent dîner chez le général Viljoen, que nous trouvons, suivant sa coutume, installé en grand seigneur dans une belle ferme dont le propriétaire est allemand.

La journée a été, paraît-il, particulièrement fructueuse : au *tableau*, un officier anglais tué et cinq soldats prisonniers, qu'on nous propose d'aller visiter.

Nous les trouvons en train de consommer avec appétit du café et du pain, tandis qu'un cercle bienveillant de Boers les interroge et les plaisante gentiment. Depuis longtemps ils n'ont été à pareille fête : aussi semblent-t-ils enchantés de leur sort : « *Now at least it's over !* » nous déclarent-ils, et dans cette réponse nous discernons tout ce qu'il y a de découragement et d'amertume, à l'heure actuelle, dans l'âme désabusée d'un pauvre *Tommy*.

Leur souper fini, on leur donne des couvertures pour passer la nuit, en leur promettant de les envoyer demain, dès la première heure, à Balmoral, où ils prendront le train pour Nooitgedaacht, villégiature actuelle des prisonniers anglais.

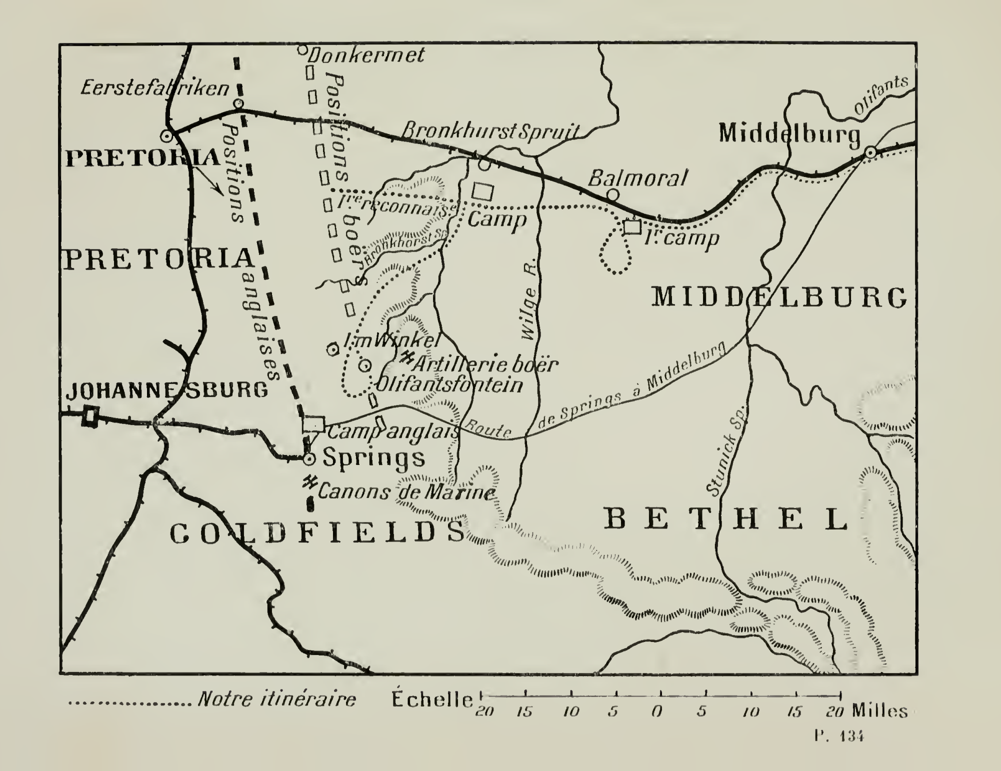
On ne serait pas plus aimable pour des invités !...

Après le dîner, dans le salon de la ferme un grand *krijgsraad* se réunit. Il y a là, outre le général Botha et son état-major privé, le général Ben Viljoen, un ou deux autres généraux en sous-ordre, plusieurs commandants et un gros

major de l'artillerie qui a, paraît-il, pour spécialité de ne jamais se trouver là où sont ses canons.

L'idée du général, comme nous l'avons dit plus haut, est d'attaquer l'ennemi, dont un camp se trouve à une dizaine de milles de Bronkhurstspruit, afin de faciliter les mouvements de Dewet dans le Free State. Il opine pour une attaque de nuit. Mais son projet rencontre une vive résistance parmi les chefs boers, dont l'offensive n'est pas le fort.

Plusieurs avis assez étranges sont émis. Les uns, partisans d'une sage prudence, proposent d'attendre l'ennemi où l'on est; d'autres, plus aventureux, de continuer la chasse par patrouilles, qui du moins a l'avantage de n'exposer que ceux qui le veulent bien. D'aucuns voudraient simplement « *occuper des positions* » — cela s'appelle ici : *positij bezitten* — dans la direction de Prétoria; d'autres enfin — c'est l'idée fixe des Boers depuis les opérations heureuses de Lord Roberts — ne parlent que de cerner l'ennemi sans combattre : « *Wij willen maal alleman zoo rondgaan* », et de leurs bras énormes ils font le geste d'entourer l'armée anglaise.


Donkermet
Eerstefabriken
Positions
PRETORIA
Positions anglaises
Positions boers
Bronkhurst Spruit
Middelburg
Olifants
Balmoral
1re reconnaiss
Camp
1r camp
Bronkhorst Sp.
PRETORIA
Wilge R.
MIDDELBURG
I.m Winkel
Artillerie boër
Olifantsfontein
JOHANNESBURG
Route de Springs à Middelburg
Camp anglais
Springs
Canons de Marine
Stunick Sp.
COLDFIELDS
BETHEL
Notre itinéraire
Échelle
20 15 10 5 0 5 10 15 20 Milles

P. 134

Ce serait mal connaître les Boers de penser que toutes ces opinions sont émises avec une clarté et une concision napoléoniennes. Pour exprimer l'idée la plus simple, ces gens-là ont des périphrases qui effraieraient le plus loquace de nos professeurs. Entre temps une citation de la Bible, une anecdote bien placée, une plaisanterie de bon goût prouvent à l'auditoire que l'orateur n'est dénué ni d'esprit ni d'érudition.

Bref, il est plus de 10 heures quand le *krijgsraad* se sépare sans avoir rien décidé. C'est, nous dit-on, le résultat habituel des *krijgsraads*. Aujourd'hui, d'ailleurs, le commando d'Erasmus manque, n'ayant pu se ravitailler à temps, et quand un Erasmus, un Wolmarans, un Prétorius ou un Eloff — l'aristocratie boer — manquent, il n'y a moyen de rien faire.

Tandis que notre ami Ben Viljoen, qui aime ses aises, va se coucher dans les draps blancs de la ferme, nous rentrons, par un clair de lune merveilleux, au camp du général Botha, situé de l'autre côté du Bronkhurstspruit (1).

Le général, ayant perdu sa soirée au *krijgs-*

(1) Ruisseau de Bronkhurst.

raad, a maintenant beaucoup à faire : ordres à envoyer, rapports à lire, bulletins à rédiger. Il y a là entre autres deux ou trois lettres du président Krüger que ce pauvre Dewet, bon gré mal gré, est obligé de déchiffrer : ce ne sont naturellement que des exhortations anodines entremêlées de citations de la Bible, que le général semble juger assez superflues.

De guerre lasse nous finissons par nous endormir, enfouis dans nos couvertures à côté de de ce bon Bertie, que les affaires d'État ne paraissent guère intéresser...

Le lendemain matin, 6 juillet, nous étions réveillés par la musique grandiose du canon grondant dans la direction de Johannesburg. En Europe on aurait aussitôt alarmé le camp ; mais ici on semble être habitué à ces bruits lointains. Le général, réveillé comme nous par la canonnade, écoute un instant, puis, sans proférer un mot, se couche sur son autre oreille et continue à dormir du sommeil de Condé avant Rocroy.

A 9 heures néanmoins, le canon tonnant toujours, on monte à cheval et nous partons

pour une reconnaissance dans la direction de Prétoria.

En raison de la proximité de l'ennemi, l'état-major cette fois-ci est doublé : nous sommes en tout une quarantaine de cavaliers et une demi-douzaine de cyclistes munis de machines dernier cri que l'état précaire des routes m'empêche d'envier. C'est aux gués surtout que se montre l'infériorité de la *bécane* sur le cheval. Les cavaliers alors se chargent des machines de leurs camarades, tandis que ceux-ci, les pantalons retroussés jusqu'aux genoux, goûtent les joies d'un bain de pieds glacé.

Dans notre petite troupe, échelonnée sur un espace de plus de 500 mètres, règne le plus grand désordre ; les nègres du général, émoustillés par le froid sans doute, se livrent d'un bout à l'autre de la colonne à des courses des plus compromettantes pour la sécurité du grand état-major.

Nos chevaux, fourbus par la marche de la veille, n'avancent qu'avec peine : aussi mettons-nous trois heures à atteindre le but de notre excursion : un *kopje* dominant la plaine qui nous sépare des collines de Prétoria. Un peu au-des-

sous du sommet les généraux mettent pied à terre, s'installent commodément sur des pierres, et armés de leurs jumelles, des Zeiss pour la plupart, s'occupent à étudier l'horizon.

Par-ci par-là, sur les crêtes qui nous font face on aperçoit se profilant sur le ciel des patrouilles anglaises isolées ; en bas, dans la plaine verte et immense, des Boers épars galopent sans se soucier du voisinage de l'ennemi. Pour un peu nous assisterions à une rencontre.

Les Boers, chasseurs de profession, ont une vue surprenante : aucun détail, quelque insignifiant qu'il soit, ne leur échappe ; un cavalier, fût-il à 5 kilomètres, est aussitôt aperçu et signalé. Ajoutez à cela une connaissance du terrain incroyable — à l'exception du général Botha, personne ici n'a de carte — et un instinct tactique fait de l'habitude de la chasse et de bon sens, en vertu duquel de simples paysans sont devenus des généraux remarquables.

Chaque commandant est accompagné d'un héliographe (télégraphe solaire) porté par un cavalier. Met-il pied à terre, aussitôt l'héliographe est installé et mis en communication avec un des appareils postés sur les hauteurs voi-

EN OBSERVATION : GÉNÉRAL BOTHA

P. 138

EN OBSERVATION : GÉNÉRAL VILJOEN

sines : la distance entre deux stations peut aller jusqu'à 60 milles.

L'héliographe, employé aussi bien par les Anglais que par les Boers, a presque entièrement remplacé pendant la guerre actuelle le service d'estafettes et a donné des résultats qui pour l'Afrique sont concluants. Il est vrai qu'on trouverait difficilement ailleurs des conditions aussi favorables au bon fonctionnement de cet instrument : un ciel toujours bleu, un soleil éblouissant, de grandes étendues découvertes faciles à embrasser d'un même point...

Nous étions depuis quelque temps sur notre *kopje* quand tout à coup, dans la direction de Prétoria, à environ une dizaine de kilomètres, une colonne anglaise parut ; bientôt même on en put distinguer la composition : deux bataillons, un escadron, deux batteries, — des renforts probablement pour les troupes engagées le matin.

Le général, impassible, nous dit son plan : laisser l'ennemi s'engager, sans lui opposer de résistance, sur la route de Middelburg, objectif probable des opérations de Lord Roberts ; le couper pendant la nuit de sa base d'opérations

de Springs ; l'attaquer ensuite sur les deux flancs à la fois, pour finir de le cerner complètement.

Puis, pour passer le temps, il ordonna à l'héliographiste de se mettre en communication avec l'ennemi.

Ce fut vite fait ; quelques minutes après un petit scintillement partant de la queue de la colonne anglaise nous indiquait que John Bull comprenait la plaisanterie et le dialogue suivant s'engageait, que je rapporte fidèlement comme spécimen du ton bon enfant des belligérants causant entre eux : « *Good morning. — Who are you? — Your best friend. — What are you doing? — Working for you. — Go to the devil. — Show me the way. — Sh*... et l'héliographe ennemi, sur ce mot renouvelé de Cambronne, s'éteignit au milieu de l'hilarité du grand état-major boer.

Ces dialogues aigres-doux, nous explique M. Paff, ne sont pas rares. C'était notamment lors du siège de Ladysmith une des occupations favorites des vigies ennemies. Quelqu'un a même écrit, paraît-il, un manuel de conversation anglo-boer à l'usage des héliographistes, dans lequel les meilleurs morceaux de cette littérature spéciale se trouvent compilés.

Ce jour-là nous ne fûmes pas plus loin et rentrâmes tranquillement au camp, emportant quelques bouteilles de bière achetées à prix d'or sur la route de Prétoria, dans une ancienne auberge transformée en épicerie. Et pourtant le grondement du canon, après la sieste de midi, reprenait de plus belle..... et une centaine de Boers isolés étaient en train de tenir en échec toute une armée anglaise...

Le soir, grand dîner offert par le général Botha dans la même ferme qu'hier; puis *krijgsraad* entremêlé de musique et de danses. Le capitaine Reichmann tient le piano, tandis que le sympathique Bertie valse avec la demoiselle du logis, petite Hollandaise souriante et timide, dont la conversation consiste à demander candidement, chaque fois que son danseur lui marche sur les pieds : « *Waar is de taakt?* — Où est la mesure? »

Erasmus n'est toujours pas arrivé; cependant quelque chose se prépare. L'avant-garde anglaise, six cents hommes environ, s'est engagée fort en avant, sans soutien, comme le général l'avait prévu. On parle d'une attaque de nuit.

Dans tous les cas on partira demain à la première heure.

Le lendemain, à 8 heures, on en était encore aux préparatifs de départ, quand deux Boers venus à cheval firent irruption dans la tente du général.

C'étaient, paraît-il, un *field-cornet* du commando de Heilbroon et un employé de l'administration accusé d'être passé aux Anglais et d'avoir continué à remplir ses fonctions après l'occupation à Prétoria. On venait, à ce que je crus comprendre, de le faire prisonnier et on demandait au général de le juger séance tenante.

Quelle belle occasion de faire un peu de rhétorique! Vite on desselle les chevaux, on les envoie paître sous la garde du fidèle Isaac; toutes les notabilités présentes envahissent la tente du général et la discussion commence avec les formalités d'usage.

Je ne sais ce qui se passa dans ce *krijgsraad* mémorable, ni quels flots d'éloquence y furent répandus.

Quoi qu'il en soit, trois heures après, lorsque

l'assemblée se fut dissoute, généraux, accusé et accusateurs, étaient dans les meilleurs termes du monde et le pseudo-traître, s'en allant à cheval, fut salué des chaleureux « *goed morgen* » de ses juges.

Au loin, le canon, comme tous les jours réveillé vers 9 heures, recommençait de plus belle à tonner, entremêlé des *poum-poum* furieux des Wickers-Nordenfels. En même temps on apprenait par l'héliographe les résultats des combats de la veille : trois Anglais tués, douze prisonniers; un Boer tué.

Enfin à midi nous montions à cheval et trois quarts d'heure après atteignions un *kopje* situé à l'est de Bronkhurstspruit, avec vue sur les hauteurs de Springs.

Le combat, en raison de l'heure du dîner, avait entièrement cessé. Les émotions pendant les repas sont toujours malsaines; aussi toute démonstration bruyante à cette heure serait-elle considérée par les deux adversaires comme du plus mauvais goût.

Au loin, le général, qui décidément découvre tout, nous montre deux batteries ennemies en position. Plus près on peut apercevoir se diri-

geant vers le sud de grandes voitures à bœufs, probablement des ambulances anglaises.

Les positions boers, paraît-il, s'étendent du nord au sud entre Dornkloof (15 milles au nord-est de Prétoria) et Olifantsfontein (20 milles au nord-est de Johannesburg), sur une étendue de près de 25 milles (40 kilomètres.)

L'aile droite, sous Delarey, a pour objectif Prétoria; l'aile gauche, sous Viljoen, Springs et Johannesburg. C'est comme toujours le morcellement à outrance, un des grands principes de la tactique boer, acceptable à la rigueur pour la défensive, mais excluant toute idée d'offensive sérieuse.

Nous ne rentrons qu'à la tombée de la nuit pour dîner. Cette fois-ci, ce sont les attachés militaires qui régalent. Au dessert, le capitaine Reichmann, toujours en train, nous fait le récit de l'affaire de Sanna's-Post, dans le Free State, à laquelle il a assisté aux côtés de Dewet. Les journaux anglais l'ont même accusé, quoique sans fondement, d'avoir pris une part active à cet engagement.

Le ravin dans lequel Dewet avait caché ses troupes, nous raconte le capitaine, avait été si bien choisi, que, de loin, nul n'en aurait pu soupçonner l'existence.

Les Anglais, avec une incurie inexplicable, s'avancèrent à travers la plaine sans éclaireurs, leurs wagons conduits par des Cafres en tête de la colonne.

Immobile au milieu de ses hommes, Christian Dewet, armé de sa carabine, attendait. Le premier Cafre, couché en joue, voulut s'arrêter : « *Come here,* » lui dit amicalement le général en lui désignant le fond du ravin, et le moricaud, sans se le faire répéter deux fois, obéit. Les autres suivirent son exemple.

Ce fut seulement lorsque tous les chariots eurent disparu dans le ravin que le commandant de la première batterie, inquiet, vint voir ce qui se passait : « *Come here,* » lui dit Dewet encore plus aimablement ; puis, comme l'officier anglais, un moment ahuri, commandait : « En arrière, » il le descendit lui-même d'une balle dans le cœur.

Ce fut le signal du massacre... Les Anglais, ce jour-là, perdirent sept canons et près de trois cents hommes.

Au dessert, pour ne pas en perdre l'habitude, petit *krijgsraad* improvisé.

Botha a l'air préoccupé, et il y a bien de quoi! Voici bientôt trois jours qu'à une dizaine de milles de notre camp une partie se joue qui pourrait être décisive et l'état-major y semble aussi étranger que s'il s'agissait de la guerre de Chine. Aussi le général, ai-je cru comprendre, en a assez de son inaction. Erasmus n'est toujours pas là : on s'en passera. Les membres du *krijgsraad* ne sont pas d'accord : on les priera, pour une fois, de garder leurs opinions pour eux. L'heure est venue d'agir.

Devant la ferme une patrouille de cyclistes attend les ordres que le général dicte à son secrétaire. A l'intérieur, plusieurs commandants, parmi lesquels on nous signale le baron Goldeck, représentant les volontaires austro-hongrois, reçoivent les instructions verbales du général Viljoen, chef d'état-major.

N'étaient le calme et la simplicité avec lesquels tout se passe ici, on se croirait presque en Europe, la veille d'un jour de grandes manœuvres...

En rentrant dans notre tente, nous apprenons

les résultats des deux combats de la journée.

A Donkermet, du côté de Prétoria, la fusillade a été insignifiante. A Olifantsfontein (1), par contre, l'avant-garde anglaise, que nous avons aperçue hier, a perdu deux cents morts et blessés et est presque entourée par des forces supérieures.

Le général, ce soir-là, veilla assez tard. Je crois qu'il donnait l'ordre de faire partir immédiatement des renforts d'artillerie et plusieurs commandos, afin de compléter la victoire de la journée. En même temps, il nous annonçait le départ définitif pour le lendemain, à l'aurore.

(1) Les Anglais ont appelé cette action la bataille de Rietfontein.

IV

8 juillet. — Pour notre plus grand malheur, nous avons retrouvé chez le général l'institution barbare du *Dunottar Castle* : le café obligatoire à 5 heures du matin. Chaque jour maintenant, un peu avant le lever du soleil, le fidèle Isaac, tel notre *steward* de jadis, vient nous tirer par les pieds et nous poser les sommations d'usage : « *Koffee, bas* (1), *koffee !* »

La différence est qu'ici, en cas de refus, le sympathique nègre s'arrange pour vous verser, en guise de stimulant, une partie du liquide bouillant sur la figure, ce qui a pour résultat immédiat d'amener l'interruption de sommeil désirée.

Pour ceux qui en ont l'habitude, cette coutume sud-africaine semble avoir un charme

(1) *Bas* : monsieur, en langage zoulou.

tout particulier. Le général, par exemple, n'y manquerait pour rien au monde et je crois bien que l'heure de douce quiétude qui suit ce déjeuner préparatoire compte parmi les plus agréables de sa journée.

Le réveil définitif, malheureusement, s'en trouve toujours retardé! Aujourd'hui même, malgré les graves nouvelles de la veille, il est plus de 7 heures quand notre hôte, se débarrassant de sa montagne de couvertures, nous souhaite son « *Good morning* » accoutumé, et 9 heures quand, les préparatifs enfin terminés, nous montons en selle pour le départ.

Comme, selon toute probabilité, nous ne rentrerons pas de la nuit, notre équipement est plus compliqué que d'ordinaire : outre un appareil photographique et nos jumelles, chacun de nous emporte sur sa selle deux couvertures, dont une en peau de mouton, et des vivres pour trois jours.

Le train du général que nous laissons à Bronkhurstspruit a l'ordre de se tenir prêt à partir, au cas où les vicissitudes de la guerre nous empêcheraient de revenir.

En quittant le camp il nous faut traverser,

pour sortir de la vallée du Bronkhorstspruit, une ligne de *kopjes* courant de l'ouest à l'est, parallèlement au cours d'eau.

L'escalade, à cheval, à travers les pierres branlantes, est pénible; la descente presque dangereuse. Finalement, force nous est de mettre pied à terre et de faire sauter de rocher en rocher nos chevaux, que ce genre de sport ne semble guère passionner.

Arrivé de l'autre côté, le général, sur l'invitation d'un groupe de vieilles femmes à grandes coiffes noires, s'arrête à une ferme pour y prendre une tasse de café, tandis qu'avec le reste de l'état-major et les attachés militaires nous continuons notre route à travers le *veldt*.

Tout à coup, sans que rien nous ait fait prévoir ce mouvement, nous voyons quatre ou cinq Boers sauter à bas de leurs chevaux et épauler leurs fusils en criant : « *Het zijn vier!* » Il y en a quatre! Des Anglais sans doute! pensons-nous, et instinctivement, sur la plaine qui nous entoure, nous cherchons l'ennemi. Peine perdue! En revanche, au premier coup de fusil nous voyons rouler, à quelque deux cents pas, un superbe *coran*, sorte d'outarde dont la chair

est très estimée dans le pays. En même temps, sur toute la ligne, la fusillade éclate : les trois autres corans tombent, les chevaux, laissés libres, s'enfuient dans toutes les directions..., tandis qu'au loin le canon, aujourd'hui en retard, recommence à tonner plus fort que jamais.

Le général a expressément défendu, paraît-il, de tirer sur autre chose que sur des Anglais. Et c'est son secrétaire, chargé d'écrire et d'afficher cet ordre, qui donne l'exemple de la désobéissance en ouvrant le feu sur la bande volatile !

Un peu plus loin, nous rencontrons deux cavaliers, M. Smith, secrétaire général de la *Z. A. R.*, et un ancien commerçant de Prétoria, qui, pour leur plaisir, parcourent le théâtre des opérations.

Ils nous donnent des détails sur l'affaire de la veille. Les Anglais ont eu une vingtaine de tués, dont un colonel, deux capitaines et un lieutenant et environ deux cents blessés ; les Boers n'ont perdu en tout que deux tués et douze blessés.

Le plan du général a malheureusement échoué : les Anglais, hier soir encore complète-

ment cernés, ont pendant la nuit réussi à s'échapper, le commando qui devait leur couper la retraite ayant refusé au dernier moment de remplir sa mission !...

Trois heures après notre départ de Bronkhurstspruit, nous atteignons la limite du champ de bataille de la veille, longue ligne de *kopjes* se prolongeant du Nord-Ouest jusqu'à Prétoria.

Devant nous, à perte de vue, s'étend la plaine ondulée dans laquelle s'est fourvoyée l'avant-garde anglaise : aujourd'hui elle semble déserte et, n'étaient les coups de fusil dont le claquement sec nous parvient de temps en temps, on croirait la lutte définitivement interrompue.

L'artillerie boer, cachée dans un pli de terrain, garde maintenant le silence. En revanche, à quelques milles de nous, trois canons de marine anglais, postés bien en évidence sur une hauteur dominante, s'amusent toutes les dix minutes à envoyer des bombes à lyddite sur des positions vierges de défenseurs.

Notez que chacun de ces inoffensifs obus coûte dans les trois livres sterling et que pres-

que tous les jours les canonniers de Sa Majesté se livrent à ces exercices dispendieux.

Selon son habitude, le général, en quelques mots brefs et précis, nous résume la situation.

Les Anglais, écrasés la veille, ont dû passer la nuit à deux ou trois milles de l'endroit où nous sommes : en ce moment, ils essaient de se replier sur leur camp de Springs, tandis qu'une forte arrière-garde, composée de cavalerie et d'infanterie, couvre leur retraite. Précaution bien inutile, ce me semble, car, des divers commandos qui aux environs se reposent sur leurs lauriers, aucun, j'en suis sûr, ne songe à une poursuite quelconque.

Le général lui-même, tant soit peu écœuré par l'insuccès final de son plan, semble avoir abandonné toute idée d'offensive, et se contente d'attendre, avec une indifférence peut-être plus voulue que réelle, la suite des événements.

Pendant près de trois heures, au même endroit, nous restons à nous chauffer au soleil et à admirer les colonnes de poussière rouge soulevées par les obus anglais. Puis tranquillement, au pas de nos chevaux, nous gagnons une ferme près de laquelle nous devons passer la nuit.

Les maîtresses du logis, deux petites vieilles vêtues de noir, nous font un récit impressionnant du combat de la veille. Autour de leur habitation, que par prudence elles ont décorée d'un grand drapeau blanc, la lutte a fait rage et plus d'un shrapnell est venu éclater devant leurs fenêtres. « *Het was schoon, maar verschrikkelijk!* » concluent-elles. C'était beau, mais terrible!

Au coucher du soleil, suivant la coutume anglo-boer, le combat d'artillerie qui languissait depuis midi, reprend un moment. Pendant un quart d'heure, au-dessus de nos têtes, les projectiles des deux artilleries se croisent, si près de nous parfois qu'on peut distinguer le bourdonnement sinistre des bombes anglaises du sifflement des shrapnells boers. Puis, la nuit tombée, le feu cesse : il faudrait des raisons bien graves pour qu'un des belligérants se décidât à troubler le repos bien gagné de son adversaire.

Le général, qui est allé conférer avec plusieurs de ses subordonnés, revient enchanté : l'artillerie boer a, paraît-il, fait des ravages parmi l'infanterie anglaise; celle-ci, en pleine déroute, s'est retirée à environ cinq milles de l'endroit où nous sommes.

Après un bon souper, composé des corans tués le matin et de poulets que nous achetons sur place, nous nous installons pour dormir au clair de la lune, à l'ombre d'une allée d'arbres magnifiques. Le froid, succédant presque sans transition à la chaleur de la journée, est intense ; néanmoins, grâce aux couvertures dans lesquelles, l'un contre l'autre, nous nous enveloppons entièrement, la situation n'a rien de désagréable.

Nos chevaux, le pied gauche de devant attaché au licou, suivant la coutume du pays, paissent en liberté autour du camp. De temps en temps, l'un d'entre eux vient nous rendre une visite, ce qui ne contribue pas à assurer la tranquillité de notre sommeil.

Les Anglais, heureusement, n'ont pas les mêmes instincts errants que ces animaux, autrement je ne vois pas trop qui les empêcherait de venir pendant la nuit prendre de nos nouvelles...

Le lendemain matin, en nous réveillant, nous constatâmes que le ruisseau limitant notre camp

était entièrement gelé, le thermomètre marquait — 6 degrés. Heureusement pour nous que ces braves Boers, toujours prévoyants, avaient préparé des marmites entières de café bouillant : ce matin-là, je l'avoue, nous fîmes honneur au liquide national.

Il était à peine 7 heures quand, nos chevaux capturés et sellés, nous nous mîmes en route. Nous résolûmes donc, afin de mettre à profit le temps qui nous séparait de l'heure habituelle des hostilités, d'aller visiter, avec les attachés militaires et Bertie, le champ de bataille de l'avant-veille.

L'endroit où les six cents cavaliers de l'*Imperial Light Horse* ont été surpris est une vaste plaine ondulée, absolument nue et monotone, excluant, d'après nos idées européennes sur la guerre, toute possibilité d'embuscade. Mais la façon d'agir des Anglais qui, depuis quelque temps, ont entièrement renoncé à se faire précéder d'éclaireurs explique bien des accidents, autrement inconcevables !

Sur le champ de bataille, couvert d'éclats d'obus et de douilles *Lee-Metford,* gisent les corps d'une douzaine de soldats qu'on n'a pas

FERME IM WINKEL — AMBULANCE ANGLAISE



P. 156

CÉRÉMONIE FUNÈBRE

eu le temps d'enterrer. Pendant la nuit des maraudeurs — les Boers prétendent que ce sont les Cafres — leur ont enlevé leurs souliers, leurs casques, leurs armes et jusqu'au contenu de leurs poches.

La plupart des cadavres, raidis par le froid, sont encore dans la position où les a surpris la mort, couchés à plat ventre en faisant le geste d'épauler : l'un d'eux, pour tirer à l'abri, s'est mis derrière une des nombreuses fourmilières en terre durcie qui couvrent au Transvaal n'importe quelle partie du *veldt* : la balle a traversé la fourmilière et la tête du malheureux. Pauvres *Tommies !*

Après avoir parcouru le champ de bataille dans tous les sens, nous allons trouver le général qui nous a donné rendez-vous pour 9 heures, l'heure du bombardement, près d'une grande ferme appelée Im-Winkel.

Nous y trouvons installée une ambulance anglaise composée de trois voitures envoyées par le général Hutton pour ramasser les blessés et enterrer les morts.

Une demi-douzaine d'officiers, impeccables dans leurs *khakis* sans tache, sont en train de

dresser la liste des pertes de l'avant-veille. Un peu à l'écart, leur chef, un colonel, s'entretient familièrement avec le général Botha, tandis que les soldats de l'ambulance fraternisent avec les gens de l'escorte.

Je ne puis m'empêcher d'admirer le manque absolu de rancune de ces gens qui, hier encore prêts à s'écharper, se traitent aujourd'hui en amis. Au cours de la conversation, à peine empreinte d'un peu de mélancolie, pas un mot blessant, pas une allusion déplacée !

Les Anglais, beaux joueurs, avouent leur défaite et parlent sans fausse honte de leurs pertes ; les Boers, de leur côté, évitent, avec leur tact habituel, tout ce qui pourrait froisser l'amour-propre des vaincus.

Les officiers anglais témoignent une déférence particulière pour le général Botha : on sent que, même pour ceux qui sont habitués à traiter les Boers de sauvages, celui-là est un homme !

Pour terminer leur tâche, les ambulanciers ont encore deux morts à enterrer. Autour de la fosse creusée par des Cafres, *khakis* et *burghers* se réunissent. Un des officiers anglais, un lieutenant, récite les prières des morts : tout le

monde se découvre, et les deux corps s'en vont rejoindre dans la terre d'Afrique leurs nombreux camarades qui y reposent déjà.

Avant de se séparer du colonel anglais, le général le charge de ses amitiés pour son frère qui s'est rendu, il y a quelque temps : « Dites-lui, ajoute-t-il, non sans quelque amertume, que j'aime mieux être à ma place qu'à la sienne. » — « Je souhaite, répond le colonel, de vous revoir en de plus heureuses circonstances, » et, après un dernier *shake-hand*, il donne le signal du départ.

De notre côté, nous remontons en selle et escaladons un *kopje* d'où la vue immense s'étend jusqu'à Springs.

Il ne faudrait pas que nous fussions aperçus des Anglais : nous risquerions trop une bombe. Aussi, un peu au-dessous de la crête, l'état-major met-il pied à terre et seuls le général, les principaux commandants, les attachés militaires et nous, avançons en rampant jusqu'au sommet.

A 5 kilomètres au-dessous de nous, dans la plaine bleuâtre, nous distinguons nettement le

camp ennemi, toute une ville de tentes *khakis*, établie là, paraît-il, depuis trois semaines.

Pourquoi donc les Boers n'auraient-ils pas ici une batterie? La position est magnifique : quelques minutes suffiraient pour jeter le désarroi dans le camp anglais.

Toutefois, les deux canons de marine dont nous apercevons sur la même hauteur qu'hier les silhouettes fantastiques, pourraient, le cas échéant, nous faire un mauvais parti.

La plaine aujourd'hui grouille de *khakis*. Que veulent-ils exactement? Le général, lui-même, ne le sait.

Leurs mouvements dans l'herbe jaunâtre sont très difficiles à suivre : aussi l'ordre est-il donné d'allumer cette herbe sur toute la ligne ; le vent qui souffle de l'Est portera l'incendie chez l'ennemi et les *khakis*, sur la terre brûlée, deviendront facilement visibles.

Après un petit *krijgsraad* sans résultat, nous redescendons à la ferme Im-Winkel où plusieurs personnalités importantes, des commandants pour la plupart, attendent des ordres, ou plutôt des conseils. La situation, à en juger par les conciliabules continuels du général et de ses lieute-

nants, doit être grave, plus grave qu'on ne l'avoue. Comme toujours, les opinions divergent.

Finalement, je ne sais ce qu'on décide : en tous les cas, pour ce qui nous concerne, il paraît que nous rentrons à Bronkhurstspruit par le plus court chemin.

Les Boers, selon leur habitude, renoncent aux avantages d'une victoire partielle et préfèrent attendre que les Anglais reprennent l'offensive!

Faut-il les blâmer de cette prudence dont la réduction constante de leur effectif leur fait presque un devoir?

Sur la route que nous avons suivie ce matin, les commandos se reposent maintenant en buvant du café. Plusieurs d'entre eux n'ont même pas pris part aux engagements de ces jours-ci!

C'est à peu près toujours ainsi : sur les cinq mille hommes que le général est censé commander, il n'y en a jamais plus de cinq cents d'engagés. Les autres, à l'écart, attendent tranquillement qu'une occasion de se battre se présente, qtitte à demeurer inutiles, si l'action ne vient pas de leur côté.

Décidément, il semble que pour les Anglais 9 heures soit l'heure du lever.

A peine avions-nous quitté la ferme que leurs canons de marine, muets depuis la veille, recommençaient à tonner et qu'une bombe à lyddite, reconnaissable à sa fumée noire, venait éclater à l'endroit même où, une demi-heure auparavant, leur ambulance était arrêtée.

Une minute après, un second, puis un troisième obus tombaient à quelque 400 mètres de nous, près d'un carrefour où, pour délibérer, l'état-major avait fait une halte de quelques minutes.

Les Anglais évidemment nous poursuivent de leur feu. Seulement, comme leur manœuvre est très lente, les projectiles qu'ils nous destinent arrivent toujours en retard.

La précision de leur tir, par contre, est remarquable. C'est à peine si entre les derniers obus tombés il y a 25 mètres d'écart.

Je ne sais si, comme le prétendent les Boers, l'effet matériel des bombes à lyddite est nul; en tous les cas, l'effet moral en est des plus positifs.

A peine les premières explosions se font-elles

entendre que la plaine, tout à l'heure encore plongée dans le calme du premier déjeuner, se remplit de vie et de mouvement. De tous côtés les commandos, dérangés dans leur *dolce far-niente,* se mettent en branle; des chariots à bœufs, des voitures à huit ou dix mulets se dispersent au galop; des Cafres s'enfuient à toutes jambes! Chacun tâche de se mettre, autant que possible, à l'abri des terribles obus.

Nous restons un peu en arrière dans l'espoir de photographier une de ces bombes au moment de leur explosion; mais les Anglais ont dû s'apercevoir de l'inutilité de leur tir, et cessent de nous gratifier de leurs projectiles à trois guinées la pièce.

Sur notre gauche, en revanche, l'artillerie de campagne fait rage.

De ce côté, en effet, l'incendie ordonné par le général s'avance, précédé d'immenses tourbillons de fumée, dans la direction des Anglais, et ceux-ci, croyant sans doute à un stratagème de guerre, — au Natal les Boers se sont souvent servis de rideaux de ce genre pour masquer leur mouvements — ont ouvert un feu terrible sur cet inoffensif ennemi.

Sur toute la ligne maintenant les petits flocons bleuâtres des shrapnells se mêlent aux fantastiques volutes de fumée noire de la prairie en feu, tandis qu'au loin la grosse voix du canon, plus près les détonations sèches des obus et le crépitement de l'herbe brûlée, forment l'accompagnement musical de ce spectacle grandiose! — Don Quichotte combattant les moulins à vent!

Entre temps les canons de marine anglais, trouvant sans doute le gaspillage de munitions insuffisant, ont recommencé à couvrir d'obus la ligne de *kopjes* que nous devons traverser, mais où en ce moment il n'y a personne; puis, rapprochant leur feu de nous, ils s'amusent à bombarder une petite hutte de Cafres, également située sur notre chemin.

A 50 mètres de cette hutte, nous rencontrons un commando qui, à l'abri d'un pli de terrain, a mis pied à terre et se repose.

Nous nous arrêtons également et un long conciliabule s'engage, qui dure environ une vingtaine de minutes. Il paraît qu'à l'aile gauche où,

en effet, nous avons entendu un feu d'infanterie assez nourri, un homme a eu le cou traversé par une balle. Après de longs pourparlers, le capitaine Ramm, qui a une trousse de médecin, s'offre à aller le panser et nous nous remettons en route.

Un peu plus loin, nouvelle halte ! Notre ami Bertie a mis pied à terre, saisi son revolver et est en train de viser une perdrix posée à une cinquantaine de mètres. Tout l'état-major s'intéresse à l'opération : le coup part, la perdrix roule, on félicite Bertie de son exploit.

Nous entrons maintenant dans la région labourée par les obus. Les Anglais doivent nous voir, puisque d'ici nous apercevons leurs canons de marine.

Bientôt, en effet, une détonation se fait entendre, suivie d'un sifflement significatif qui, à chaque instant, va en augmentant d'intensité.

« *Long!* » ne puis-je m'empêcher d'observer tout haut. L'obus va tomber à 200 mètres sur notre droite, sans éclater, par suite probablement de la nature marécageuse du terrain.

Cela n'a d'ailleurs pas l'air d'émouvoir le moins du monde ces braves Boers, qui conti-

nuent leur chemin au pas, avec une tranquillité basée apparemment sur l'étude pratique du calcul des probabilités.

Le second coup est court! Bigre! Les Anglais règlent bien leur tir!

Un troisième obus, passant au-dessus de nos têtes, va se planter à une vingtaine de pas devant Botha, sans éclater davantage que les deux premiers.

Décidément, le terrain est peu favorable aux bombes à lyddite qui probablement n'ont pas de fusées.

Le général, dont le cheval a fait un écart, se contente de prendre le galop en nous recommandant d'augmenter nos distances : il ne faut pas rendre la tâche par trop facile aux Anglais!

Ceux-ci, d'ailleurs, je ne sais pourquoi, ont cessé le feu, et c'est sans avoir été inquiétés davantage que nous passons la ligne de *kopjes* qui nous soustrait à leurs regards.

De l'autre côté, nous nous séparons : le général, qui doit encore aller inspecter l'aile droite, se dirige vers l'ouest dans la direction de Prétoria. L'état de nos chevaux, malheureusement,

ne nous permet pas de l'accompagner : bon gré, mal gré, il faut nous arrêter près d'une ferme pour leur permettre de se reposer.

Les habitants, de pauvres *burghers* affligés d'une kyrielle d'enfants, viennent nous offrir ce qu'ils ont : du biscuit et du café !

Partout, au Transvaal, depuis la tente de Botha jusqu'à la plus misérable chaumière, nous avons retrouvé la même touchante hospitalité ! Elle fait partie du patrimoine de vertus patriarcales que les vieux Boers ont légué aux générations présentes.

Sur la route de Bronckhurstspruit, nous rencontrons l'ambulance russe, composée de deux voitures décorées du drapeau bleu, rouge et blanc. Le personnel, comprenant deux médecins, plusieurs aides et quelques infirmières restées à Waterfallonder, a été envoyé au Transvaal par la Société russe de la Croix-Rouge qui paye à tout ce monde, paraît-il, des honoraires imposants.

Il était 7 heures, et il faisait nuit quand, après avoir erré pendant quatre heures à tra-

vers le *veldt*, au pas de nos chevaux exténués, nous atteignîmes, non sans difficulté, notre camp de Bronckhurstspruit. Le général, de son côté, ne tarda pas à rentrer.

La journée, nous dit-on, avait été malheureuse pour les Boers, qui avaient eu quatre hommes tués. Aussi le soir, au camp, pouvait-on remarquer que la gaieté des jours précédents avait disparu. On ne s'entretenait que de ces malheureux morts, de leurs parents, grands-parents, frères, etc. Les Boers sont de grands enfants qui se laissent abattre aussi facilement qu'ils reprennent courage !

Pour nous aussi, le souper fut triste. C'était la dernière nuit que nous devions passer sous la tente du général Botha : nous ne voulions pas, en effet, abuser davantage d'une hospitalité si aimablement accordée.

Sans doute, nous aurions pu obtenir du gouvernement : chevaux, voitures, etc. ; mais, n'étant ni combattants, ni envoyés officiels, nous ne pouvions, décemment, accepter ces faveurs de gens auxquels nous n'étions pas dans le cas de rendre aucun service.

Quant à monter une expédition particulière,

les difficultés auraient été grandes. Les chevaux, fort rares, étaient hors de prix, et, sans l'aide du gouvernement, nous n'aurions même pas pu obtenir de quoi pourvoir à notre subsistance.

V

Mercredi 12 juillet. — A 9 heures, après un dernier déjeuner sous la tente verte du général, nous prenons congé de nos amis de l'état-major.

Ce n'est pas sans mélancolie que nous quittons ces braves gens, dont nous venons de partager, pendant quinze jours, la vie de fatigue et de combats. Le jeu, pour nous, est fini maintenant : dans quarante-huit heures à peine, le chemin de fer nous aura reportés en terrain neutre, dans le monde de la paix et de la sûreté individuelle, loin du tumulte des camps et du bruit du canon. Pour eux, la lutte ne fait que de commencer! Des mois, des années, peut-être, s'écouleront; les événements les plus divers occuperont l'attention du reste du globe. Ici, ce sera toujours la guerre, la guerre à outrance, sans autres variations que celles de la victoire ou de la défaite, sans autre perspective, pour les vaincus, que la mort ou la captivité!

LE PRÉSIDENT KRÜGER



P. 170

GÉNÉRAL BOTHA
CAPTAIN REICHMANN

Par discrétion, pour ne pas abuser des bontés du général, nous avions résolu de faire à pied le trajet de Bronckhurstspruit à Balmoral; mais notre hôte ne veut pas en entendre parler. Bon gré, mal gré, il nous faut, une fois de plus, accepter les chevaux qui nous ont portés jusqu'ici et que le fidèle Isaac, sur l'ordre de son maître, est déjà allé capturer et seller.

Nous nous séparons de Louis Botha, en lui souhaitant tout le bonheur et tout le succès auxquels il a droit. « J'espère, nous répond-il, vous revoir au Transvaal en de meilleures circonstances ! »

Un quart d'heure après, nous quittions le *laager* du généralissime des armées sud-africaines et nous nous engagions sur la route de Balmoral.

Longtemps encore, à travers la plaine immense, nos regards cherchèrent la tente verte de notre ami; puis ce dernier point de repère disparut. C'en était bien fait de notre bonne vie d'aventures et de combats.

Le soir, à Balmoral, nous eûmes le plaisir de

rencontrer le colonel Gurko et le commandant Demange qui, à la nouvelle des derniers engagements, avaient quitté Machadodorp pour rejoindre le centre des opérations. Le colonel Gurko, superbe dans son uniforme vert à culotte bouffante, voyage avec deux chevaux et une carriole, dans laquelle prend place, avec son bagage, un domestique allemand.

Le gouvernement de la *Z. A. R.* a mis, paraît-il, à la disposition de chacun des attachés militaires, à leur arrivée au Transvaal, outre plusieurs chevaux, une carriole de ce genre contenant un matériel de campagne complet.

Le lendemain, à 9 heures du matin, nous reprenons le train à la gare de Balmoral. Comme le jour de notre arrivée, les compartiments étaient bondés. Nous y trouvâmes, entr'autres, confortablement installés, en première classe, une douzaine de prisonniers anglais, se rendant à Nooitgedaacht. Leurs gardiens, réunis dans un compartiment voisin, ne semblaient guère s'en occuper, et nous pûmes causer avec plusieurs d'entre eux sans que personne fît mine de nous en empêcher.

Nous fîmes, pendant le voyage, la connais-

sance d'un Hollandais très intéressant, arrivant du camp de Dewet, avec des lettres pour le président Krüger. C'était la sixième fois, nous raconta-t-il, qu'il traversait les lignes anglaises ; il devait recommencer le lendemain, portant la réponse du président.

A 5 heures de l'après-midi, nous arrivions à Machadodorp, et une heure plus tard à Waterfallonder.

Waterfallonder, résidence actuelle du président Krüger, est une ville charmante, entourée de hautes montagnes boisées, formant un cirque presque complet. Au fond de la vallée, dans un lit bordé de fougères et de palmiers, coule le « Petit Krocodil », dont le cours sauvage forme plusieurs cascades successives. D'où le nom de Waterfall donné à la localité.

La végétation est presque tropicale : de grandes touffes de bananiers et de palmiers, de longues allées d'eucalyptus, de gigantesques cactus, donnent à la nature un aspect riant et frais, contrastant singulièrement avec la désolante aridité du *Highveldt*, que nous venons de quitter.

Sur les flancs de la montagne, cachées dans

la verdure, de pittoresques villas témoignent de l'aisance relative des habitants. Waterfallonder doit être un des endroits les plus en vogue du Transvaal.

L'hôtel, dans lequel, à grand'peine, nous trouvons à nous caser, est un établissement de premier ordre, surtout en ce qui concerne la cuisine. Son propriétaire, M. Mathis, ancien officier d'infanterie français, établi au Transvaal depuis trois ans, doit faire d'excellentes affaires. Depuis la déclaration de la guerre, nous dit-il, l'hôtel ne désemplit pas. Il est vrai que, parmi ses hôtes de passage, beaucoup s'abstiennent de payer.

M. Mathis, grand Nemrod devant l'Éternel, aime à raconter de fantastiques histoires de chasse dont il a été le héros. A l'en croire, le pays environnant serait un des plus giboyeux du monde!

Le lendemain matin, au lever du soleil, nous fîmes l'ascension d'un des pics rocheux qui dominent Waterfallonder.

La journée était magnifique, le ciel sans

nuage. Seule, la vallée, encore plongée dans le brouillard du matin, restait invisible à nos yeux. Autour de nous, à perte de vue, s'étendaient les sommets boisés des districts de Carolina et de Lyddenburg, une des plus belles parties du Transvaal.

A l'ouest, nous dominions le profond défilé par lequel le chemin de fer, suivant le cours du Krokodil, s'élève jusqu'aux hauts plateaux du *Highveldt*.

Qui aurait pu prévoir alors que les Boers, renonçant aux magnifiques défenses naturelles de ce défilé, abandonneraient, après une belle résistance à Machadodorp, Waterfallonder aux troupes de Sir Redvers Buller !...

L'après-midi, nous obtînmes, par l'intermédiaire de M. Reitz, secrétaire d'État, une audience du Président.

Krüger, que le froid a forcé de quitter Machadodorp, en ce moment véritable siège du gouvernement, habite, avec une partie de sa famille, une dépendance de notre hôtel que M. Mathis a pompeusement décorée du nom de Résidence.

Devant l'entrée, masquée par des massifs de verdure, deux soldats de la *Johannesburger Politii,* un peu ridicules dans leur uniforme d'apparat, contrastant avec la simplicité du costume des vrais combattants, montent la garde, le fusil sur l'épaule droite, avec l'impeccabilité de factionnaires de l'Élysée.

A l'heure fixée, un secrétaire, chargé d'office, je pense, de faire voir le Président, vient nous prendre à l'hôtel.

Kruger nous reçoit dans sa véranda, vêtu de sa redingote traditionnelle, coiffé d'un petit chapeau haut de forme indescriptible, garni de crêpe, dont il ne se sépare, nous dit-on, que pour la nuit. Une paire de lunettes bleues invraisemblables lui couvre entièrement les yeux, atteints depuis plusieurs mois, paraît-il, d'une inflammation des plus douloureuses.

A sa chaîne de montre, en guise de breloque, pend une énorme plaque ronde portant en émail la carte de l'Afrique du Sud, entourée du *vierkleur* transvaalien : vert, bleu, blanc, rouge. Le rêve de sa vie!

Quelque opinion qu'on professe à l'égard du président de la *Z. A. R.*, la première impression



P. 176

LA RÉSIDENCE A WATERFALL-ONDER

produite par ce colosse de six pieds, aux épaules de taureau, aux bras d'hercule, est celle d'un être à part, prodigieux au physique comme au moral. Les mains sont gigantesques et dénotent une force peu commune; à l'une d'elles, la droite je crois, le pouce manque. C'est le Président, lui-même, nous dit-on, qui dans sa jeunesse l'a amputée avec un canif, la gangrène s'y étant mise par suite d'un accident de chasse.

Quand Kruger parle, on n'entend qu'un son indistinct qui semble sortir des profondeurs de l'estomac. Il faut être particulièrement entraîné pour le comprendre. Les Hollandais, eux-mêmes, paraît-il, n'y arrivent que rarement. Le Président, de plus, a l'oreille dure : pour se faire entendre, le malheureux interprète est obligé de lui crier mot à mot les phrases que nous lui demandons de traduire.

On conçoit que, dans ces conditions, la conversation soit des plus difficiles : elle se tient pour nous dans les limites de la banalité usuelle.

Nous commençons par remercier le Président de l'aimable accueil que nous ont fait les auto-

rités de la *Z. A. R.;* puis, n'obtenant pas de réponse, nous nous lançons dans l'éloge des généraux boers que nous avons vus à l'œuvre.

Cette fois-ci nous avons, je crois, touché la corde sensible. Le Président souffle une ou deux fois brusquement, tire une longue bouffée de sa courte pipe, crache à plusieurs reprises et fait entendre une série de sons inarticulés que l'interprète nous traduit à mesure.

Notre appréciation sur les chefs boers semble l'avoir flatté. « Botha, nous dit-il, est un bon général; les *burghers* sont tous des braves. Jamais les Anglais ne nous auraient vaincus s'ils ne s'étaient servis que de moyens dignes de peuples civilisés. Ils sont maintenant trois cent mille en Afrique et ils trouvent que ce n'est pas assez. Ils ont lancé sur nous des Zoulous, des Basutos, des Matabeles. Sans ces sauvages il y a longtemps que nous aurions jeté nos ennemis à la mer. »

Le Président n'a jamais dû douter, avant la guerre, du succès final des siens : aussi éprouve-t-il, en face de la défaite, l'amère déception d'un homme habitué à voir les événements suivre les caprices de sa volonté.

En entendant parler Kruger, on se demande involontairement où ce vieillard étrange, si différent de la plupart de ses compatriotes, a puisé l'autorité qui a fait de lui, pendant vingt ans, le dictateur incontesté de la plus démocratique des républiques.

Les réponses sont multiples.

En premier lieu, il faut reconnaître que le Transvaal, en dépit de sa constitution républicaine, a toujours été un terrain éminemment favorable à l'établissement d'une autocratie. Le *burgher,* en effet, malgré son indépendance personnelle, est une nature obéissante par excellence : jamais il ne s'élèvera contre une autorité qu'il considère établie par Dieu.

Ajoutez à cela le prestige de l'homme. Kruger a pris part comme combattant à toutes les guerres contre les Zoulous. Il s'est signalé plusieurs fois par son courage et ses qualités de chef. Chasseur infatigable, il a accompli maint exploit cynégétique. Orateur plutôt énergique qu'éloquent, il n'a pas tardé à dominer, par la violence même de son langage, ses collègues du *Volksraad.*

Une fois président, Kruger n'a pas eu de

peine à affermir et à étendre son autorité. La Constitution, elle-même, lui en fournissait les moyens.

Le gouvernement du Transvaal se composait du Président et d'un Conseil exécutif, formé de six membres, élus directement par le peuple. Ces six membres, pris le plus souvent parmi ce qu'on pourrait appeler l'aristocratie boer et, par là même, forcément dévoués au Président, dispensateur des faveurs gouvernementales, n'ont jamais été que des instruments dociles aux mains de Kruger.

Ainsi le dernier Conseil exécutif comprenait, outre le secrétaire d'État, M. Reitz : les vice-présidents Shalk Burger et F. Wolmarans, le commandant général Joubert, le superintendant des indigènes Cronje et le chef de la magistrature S. H. M. Koch.

Or, parmi ces six membres, il n'y en avait qu'un, le général Joubert, qui appartînt à l'opposition.

Le Conseil exécutif était responsable devant le premier Volksraad, le vrai parlement, composé de vingt-neuf membres : responsabilité illusoire du reste, l'opposition étant encore plus

faiblement représentée dans le Volksraad que dans le Conseil exécutif. Quant au second Volksraad, également composé de vingt-neuf membres, il n'avait que des attributions restreintes et ses décisions devaient être approuvées par la première Assemblée pour avoir force de loi.

Pour assurer la docilité de ces différents Conseils, Krüger disposait d'un certain nombre de faveurs gouvernementales, consistant surtout en fermes de l'État, dont on allouait le fermage gratuit à des *burghers* ne possédant eux-mêmes aucune propriété.

De plus le gouvernement avait le droit, même en temps de paix, de requérir tous chevaux, bœufs, mulets, voitures, Cafres, dont il pouvait avoir besoin. Inutile de dire que ce n'était pas aux amis du pouvoir qu'étaient dévolues les plus lourdes charges.

Dans les derniers temps, l'autorité de Krüger s'était tellement accrue que sa volonté seule faisait loi.

Il arriva, par exemple, qu'un jour le Parlement, probablement sans le savoir, émit un vote contraire aux intentions du Président. Krüger

l'apprend, accourt à la salle des délibérations et en quelques mots d'une violence extrême fait sentir aux députés l'inconvenance de leur conduite. Un quart d'heure après, le vote était rétracté et une nouvelle motion, indiquée par Kruger lui-même, était adoptée à l'unanimité.

Je ne veux pas rechercher ici la part de responsabilité qui revient au président Kruger dans l'effusion de sang actuelle. La guerre, on l'a souvent répété, était, depuis le raid de Jameson, devenue certaine, inévitable. L'opinion publique en Angleterre en avait décidé ainsi : le parti impérialiste arrivé au pouvoir accéléra la rupture.

Il convient cependant de remarquer qu'après les événements de 1896 un parti s'était formé au Transvaal, qui, jugeant la lutte sans espoir, s'efforça de trouver un terrain d'entente pacifique.

Ce parti, à la tête duquel se trouvait le général Joubert, aurait peut-être pu, si on l'avait écouté, empêcher la rupture définitive; mais la haine de l'Angleterre, haine d'ailleurs pleinement justifiée, avait en ce moment atteint un tel degré, que toute nouvelle concession faite aux exigences

du cabinet de Londres eût été considérée comme un acte de haute trahison.

Le président Krüger, prétendent quelques-uns, même au Transvaal, désirait lui aussi la guerre.

Infatué par les succès de 1881 et 1896, trompé sur les ressources réelles de l'Empire britannique, il ne doutait pas de la victoire et déjà, peut-être, dans son esprit aux vues grandioses, s'esquissait l'idée d'un empire sud-africain dont il eût été le dictateur.

Pour mettre fin à la conversation qui décidément commence à languir, — nous en sommes au chapitre de l'intervention européenne, — nous exprimons au Président le désir de photographier sa personne. Notre requête, malheureusement, n'est pas agréée. Tous ceux qui viennent voir Kruger, nous explique l'interprète, adressent la même demande.

Aussi le grand homme a-t-il pris les photographes en grippe. Les interviews mêmes, qui constituaient autrefois un de ses plaisirs préférés, l'impatientent maintenant.

Bon gré, mal gré, il faut donc nous contenter d'une instantanée prise au moment du départ.

En nous reconduisant, le secrétaire, en barnum bien stylé, se fait un devoir de nous réciter, avec tous leurs détails, la série d'anecdotes qui courent sur le compte de Kruger : chasses aux lions, courses avec les Cafres, pouce amputé, etc., etc.

Le Président, conclut-il, en nous quittant, est un grand homme.

La partie basse de Waterfallonder, celle qui touche au petit Krokodil, est occupée par un village cafre. Les huttes, toutes rondes, recouvertes de chaume, avec une entrée minuscule, s'alignent symétriquement, des deux côtés d'une allée centrale plantée de palmiers. Sur le seuil, des femmes, portant pour la plupart leurs nourrissons attachés sur leur dos, pilent sans relâche du *milly,* tandis que les hommes, accroupis sur leurs talons, les regardent faire dans une béate oisiveté.

La situation des nègres au Transvaal est toute



P.184

WATERFALL-ONDER — NÉGRESSES

différente de celle qu'ils occupent dans les colonies anglaises de l'Afrique du Sud.

Tandis qu'au Natal, par exemple, ils jouissent des mêmes droits et libertés que les blancs, et sont même électeurs, ici, ils sont considérés comme des êtres inférieurs, voués, de par leur naissance, au service des maîtres du pays, les Boers. C'est ainsi que dans les villes l'accès des trottoirs leur est interdit, qu'ils sont tenus, de par la loi, de saluer les blancs qu'ils rencontrent et ne peuvent quitter leur logis après 9 heures du soir sans une permission spéciale. L'alcool, de plus, leur est rigoureusement interdit, la vente de spiritueux à des gens de couleur étant punie des peines les plus sévères, ce qu'on ne peut que louer.

En général, le nègre du Transvaal est le domestique, je dirai presque l'esclave, du *baas* qui l'emploie à tous les travaux manuels considérés comme dégradants pour des hommes de race blanche. Partout, du reste, il est traité avec douceur. Les fermiers se sont seulement réservé le droit, indispensable en pareil pays, de punir eux-mêmes leurs noirs : ils le font, quand l'occasion se présente, sans colère ni brutalité.

Ainsi traités, les nègres deviennent, le plus souvent, d'excellents serviteurs, dévoués à leur maître et même capables d'une somme de travail extraordinaire.

Le soir, à l'hôtel Mathis, nous dînons à côté de plusieurs Français distingués dont on ne put malheureusement nous dire les noms. Considérant la lutte comme terminée, ils ont depuis trois semaines quitté le *front* et attendent, semble-t-il, des subsides pécuniaires pour rentrer en Europe.

Chose curieuse! c'est de la bouche de ceux qui ont combattu dans les rangs des Boers qu'on entend les jugements les plus sévères sur ces derniers. Peut-être bien se mêle-t-il à cette façon de voir quelque peu de déception et de rancune.

A une autre table on nous montre plusieurs petits-fils du Président. Krüger, paraît-il, a environ soixante-quinze petits-enfants. Les hommes, actuellement, sont presque tous au *front :* quelques-uns d'entre eux ont succombé dans les combats.

La famille du Président, avec celles qui lui

sont alliées, forme la plus grande partie de ce qu'on pourrait appeler l'aristocratie transvaalienne. C'est à cette classe, relativement peu nombreuse, que sont réservés, dans l'administration de l'État, la plupart des postes dignes d'être convoités. Malgré ses institutions foncièrement démocratiques, la *Z. A. R.* est, en effet, un des pays où les relations de famille ont le plus d'influence. Il faut à peu près renoncer à faire, dans les services publics, une carrière quelconque, si l'on ne porte pas un des grands noms du pays : Krüger, Eloff, Prétorius, Erasmus, Wolmarans, etc.; tous ces noms, du reste, ont joué un rôle glorieux dans l'histoire du Transvaal!

Le même soir, nous eûmes le plaisir de revoir notre ami, le général Botha, arrivé directement de Bronckhurstspruit avec une partie de son état-major, pour conférer avec le Président.

Les hostilités, nous dit-il, avaient entièrement cessé et chaque parti dans son camp jouissait d'un repos bien mérité. Aussi l'état-major put-il, jusqu'à une heure avancée, fêter au champagne les succès relatifs des derniers jours.

VI

J'ai malheureusement passé trop peu de temps au Transvaal pour pouvoir m'en rapporter, dans une courte appréciation des événements sud-africains, aux seules impressions recueillies personnellement au cours de mon voyage. Aussi ai-je tâché, avant de résumer et de préciser mes idées, de les confirmer, au besoin de les corriger par le témoignage de personnes plus autorisées : Boers et Anglais rencontrés en Afrique, Français, Allemands et Autrichiens ayant combattu dans les armées républicaines, simples touristes ayant parcouru en amateurs le théâtre de la guerre.

Mon opinion, bien que moins personnelle, aura ainsi plus de chance d'atteindre à l'impartialité.

Je ne prétends pas traiter le fond de la question sud-africaine, si souvent débattue depuis deux ans par la presse du monde entier.

Quant aux deux armées en présence, je me sens d'autant plus libre pour les apprécier que les qualités de l'une et de l'autre, bien que différentes, s'imposent à notre admiration.

Pour commencer par l'armée anglaise, je suis loin de partager les jugements par trop sévères dont la presse du continent n'a cessé de l'accabler depuis ses premiers « accidents » sur la Tugela et la Modder-River. Si des défaites comme celles de Colenso et du Spions Skop jettent un jour douteux sur la capacité du général qui en porte la responsabilité, elles n'entachent en rien l'honneur des troupes qui y ont été sacrifiées.

Je crois le *Tommy* anglais, en moyenne, aussi brave que le soldat de toute autre armée européenne. Au point de vue de l'entraînement physique, il est même supérieur; il excelle dans tous les sports : le *football*, le *cricket*, la marche, l'équitation. Mais il lui manque ce qui dans d'autres armées constitue la partie la plus importante de l'instruction militaire. Il ne sait ni tirer — les seules troupes dont les Boers redoutassent le feu étaient les contingents coloniaux : africains, australiens ou canadiens — ni utiliser

les abris naturels du terrain, ni s'orienter en pays inconnu.

Chez l'officier, ces qualités et ces défauts se retrouvent à un degré encore plus élevé. La bravoure de l'officier anglais touche à la témérité. Ainsi le règlement, encore en vigueur au début de la guerre, exigeait qu'après l'ouverture du feu les commandants de pelotons restassent debout derrière leurs hommes couchés, afin de soutenir par l'exemple le moral des combattants. Le résultat de cette règle héroïquement observée fut, comme on sait, un affreux carnage d'officiers à Colenso, Spions Skop et Maggersfontein. Aussi l'a-t-on abrogée depuis.

Pour ce qui est des connaissances techniques de ces messieurs, je ne crois pas trop m'avancer en affirmant qu'elles restent, chez la plupart, au-dessous de ce qu'on est habitué de trouver dans d'autres armées européennes. Je ne connais malheureusement pas le plan d'études des écoles militaires anglaises, Sandhurst et Woolwich, ni la place qu'y occupent la stratégie et la tactique. Ces matières y sont certainement en honneur. Seulement la tactique anglaise — les derniers événements l'ont suffisamment démontré

— se trouve en retard d'un demi-siècle sur celle du continent.

Les Anglais, en effet, avec l'esprit conservateur qui les protège de tant de faux pas, répugnent à toute innovation qui ne leur semble pas justifiée par l'expérience personnelle. Si ces innovations leur viennent de l'étranger, leur répugnance n'en est que plus grande. Les dernières campagnes de l'armée anglaise contre un ennemi civilisé datent de 1815 et de 1855. Depuis lors, l'Angleterre, n'ayant plus eu l'occasion d'éprouver, dans une guerre sérieuse, la valeur de son armée et s'en tenant aux expériences relativement heureuses de ces époques lointaines, en est restée à peu de chose près à ses pratiques d'il y a cinquante ans.

Ajoutez à cela les nombreuses expéditions de ces derniers temps contre les Hindous, les Zoulous et les Mahdis, expéditions qui, tout en démontrant amplement la valeur individuelle du soldat anglais, n'ont pas peu contribué à donner aux sommités de l'armée britannique une idée assez fausse de la guerre en général.

Aussi, quand le conflit sud-africain a éclaté, s'est-on imaginé au *War Office* que les procédés

reconnus bons contre les nègres seraient également de mise avec ces demi-sauvages de Boers. De fait, dans les premiers temps, les généraux anglais n'agirent guère autrement que s'ils avaient eu en face d'eux des hordes de barbares ignorants et mal armés.

Au Natal, Sir Redvers Buller, l'heureux vainqueur des Zoulous, précipitait aveuglément, en rangs serrés, ses colonnes sur les hauteurs inexpugnables de la Tugela. A Stornberg, le général Gatacre, se fiant au premier guide indigène venu, se faisait conduire avec toute son armée dans une embuscade préparée par les Boers ; sur la Modder-River enfin, Lord Methuen, une des lumières de l'état-major britannique, se jetait, sans même avoir reconnu les positions ennemies, dans les bras de Cronje et de Dewet qu'il croyait surprendre !

Tous les généraux anglais, cependant, n'ont pas agi aussi inconsidérément.

Autant qu'on en peut juger par l'étude des faits, Lord Roberts mérite une mention à part. Il est le premier qui ait appliqué en Afrique les principes de la tactique moderne, et ses marches forcées de Kimberley à Bloemfontein, de Bloem-

fontein à Kronstadt et de Kronstadt à Prétoria restent des modèles du genre. Son mérite principal consiste à avoir compris l'inutilité d'attaquer de front des adversaires tels que les Boers. En tournant constamment leurs positions, fussent-elles larges d'une vingtaine de milles, il a atteint son but, Prétoria, en répandant moins de sang que Sir Redvers Buller sur la Tugela.

Lord Kitchener, le vainqueur d'Omdurman, n'a pas eu pendant cette guerre l'occasion de s'illustrer comme grand capitaine. Il mérite cependant d'être cité pour la façon remarquable dont il a réglé le service administratif pendant la marche en avant de l'armée anglaise. Nourrir plus de cent mille hommes en pays ennemi, à près de 1,000 kilomètres de la base d'opérations, avec des communications continuellement menacées, constitue un tour de force plus honorable pour celui qui l'a accompli que maint exploit guerrier resté inutile.

A ces deux noms je ne veux en ajouter qu'un troisième, celui du général French, le bras droit de Lord Roberts. C'est à ce général, en

grande partie, que revient la gloire des succès remportés par les troupes anglaises au commencement de 1901.

C'est lui qui a délivré Kimberley, qui a fermé le cercle de fer entourant Kronje, qui est entré le premier à Johannesburg, Bloemfontein et Prétoria : les rapides mouvements de sa divition de cavalerie se portant tantôt sur un flanc de l'ennemi, tantôt sur l'autre, ont plus fait pour le succès final des armes britanniques, — j'entends par là la prise de Prétoria, — que toute autre victoire de l'armée anglaise.

L'opinion publique à Londres n'a pas su discerner les véritables services rendus au Transvaal. A l'heure actuelle, ses enthousiasmes s'égarent sur des hommes tels que Buller, le « *passeur* de la Tugela », et Baden-Powell, dont la résistance opiniâtre à Mafeking n'a été qu'un épisode insignifiant de la guerre, tandis que French, Kelly-Kenny (1), Hamilton, Plummer, Mahon et d'autres restent dans l'ombre.

(1) C'est au général Kelly-Kenny, d'après M. Charles Williams, *ex-war correspondent,* que revient le mérite du plan de la marche de Lord Roberts sur Prétoria.

On s'est souvent demandé, en considérant les principaux événements de la guerre, si une autre armée, mieux stylée et mieux conduite que l'armée anglaise, serait venue à bout de la tâche que cette dernière a été jusqu'ici incapable de remplir. Je ne le crois pas! Certes, des chefs plus habiles que Buller, Gatacre et Methuen se fussent épargné les échecs du commencement de la guerre; des troupes tirant mieux et sachant utiliser les abris du terrain n'auraient jamais éprouvé les pertes énormes subies par les colonnes britanniques. Mais une autre nation eût probablement été incapable de l'effort immense nécessaire pour transporter à trois mille lieues de la mère patrie un corps expéditionnaire de 250,000 hommes. Puis, une fois le Transvaal envahi et Prétoria occupée, elle se serait trouvée exactement dans la même situation que l'Angleterre à l'heure présente, c'est-à-dire en face d'un problème dont le temps seul peut amener la solution.

Il est assez courant, de nos jours, de tourner en ridicule l'armée britannique sous prétexte que 250,000 soldats de profession n'arrivent pas à bout d'une poignée de paysans. On oublie que

sur ces 250,000 hommes il n'y en a guère que 50,000 — cavalerie et infanterie montée — qui puissent prendre une part active à la poursuite des commandos boers. Les autres, répartis entre les principales garnisons du Transvaal ou du Free State ou échelonnés sur plus de 1,000 kilomètres le long des voies ferrées, ne sont engagés que quand les Boers jugent convenable de leur rendre visite.

On oublie aussi trop facilement la nature de l'ennemi auquel les Anglais ont affaire.

Les commandos boers ne sont pas des troupes régulières; les hommes qui les composent, tout en se soumettant volontairement à une communauté provisoire, gardent leur individualité pleine et entière.

Cerné de près, menacé d'une défaite, le commando se disperse; chacun cherche le salut où il croit le trouver. A ceux qui se sont trop engagés dans les rangs ennemis, la première ferme venue offre un asile.

Le combattant, son fusil et sa cartouchière disparus, ne se distingue plus en rien du paisible habitant des campagnes.

Plus d'un est muni d'un passeport en règle,

lui permettant de traverser impunément les lignes anglaises.

L'ennemi, rassuré sur les sentiments de la population, a-t-il poursuivi sa route, aussitôt le combattant ressuscite. Fusil et cartouchière, comme par enchantement, reparaissent. Dans la cour de la ferme, tout à l'heure vide, le cheval attend, chargé de provisions de toute sorte.

Par des chemins connus de lui seul, notre Boer a bientôt atteint un point de ralliement, généralement fixé d'avance. En quelques semaines le commando « anéanti » par les forces britanniques sera prêt à reparaître à quelques centaines de milles parfois du théâtre de sa prétendue destruction.

On conçoit que, dans ces conditions, les Anglais — non ceux qui siègent à Londres, mais ceux qui se battent en Afrique — soient las de cette campagne interminable, énervante...

A ces causes de démoralisation il faut en ajouter une autre provenant de la façon dont s'est effectué, depuis le début de la campagne, le renouvellement de l'armée anglaise. Une grande partie des troupes régulières, décimées par les combats et les maladies, a été remplacée par des

corps de *yeomanry* et autres volontaires dépourvus de toute instruction militaire.

Que faire de ces hommes, ne sachant pour la plupart ni monter à cheval, ni manier un fusil, bons tout au plus à fournir la garnison nominale d'une ville, en attendant qu'une poignée de Boers les en déloge?

En résumé, on peut dire que, malgré les fautes commises, l'armée britannique a toujours fait son devoir et mérité l'admiration et le respect. Simple instrument des volontés nationales, ce n'est pas sur elle qu'il faut faire retomber les responsabilités du sang versé et des misères accumulées.

Si mon opinion sur l'armée anglaise se résume en ces deux mots : bravoure, inexpérience, l'appréciation est de beaucoup plus malaisée quand il s'agit de ses adversaires.

Les Boers sont-ils braves ou ne le sont-ils pas? Font-ils de bons ou de mauvais soldats? Ont-ils, pendant cette guerre, agi comme le leur commandaient leur devoir et leur intérêt?

Autant de questions que s'est posé quiconque

a étudié de près ou de loin la guerre sud-africaine!

Les Boers sont-ils braves? Interrogez là-dessus quatre personnes différentes ayant eu affaire au Transvaal pendant la guerre. Selon toute probabilité, à moins que vous ne vous adressiez à des étrangers maltraités par les Boers, vous obtiendrez deux oui et deux non... et serez encore moins avancé après votre enquête qu'avant!... C'est que la réponse, en ce cas, dépend absolument du point de vue où l'on se place.

Considérez la résistance admirable que cette poignée de paysans oppose depuis deux ans à une armée dix fois supérieure en nombre, rappelez-vous l'opiniâtreté avec laquelle, après les pires défaites, ils se sont ralliés pour continuer la lutte; évoquez Colenso, Taba N'chu, Machadodorp, et vous n'hésiterez pas à qualifier de héros des hommes capables de si grandes choses. Pensez, d'autre part, à la répugnance irréductible de ces paysans pour toute offensive, aux occasions magnifiques qu'ils ont perdues faute d'avoir su se sacrifier individuellement à l'intérêt général, à la débâcle irrésistible qui les entraîna dans un désordre complet de Kimberley jusqu'au delà

de Prétoria, et vous serez tenté de leur refuser tout courage.

Au fond, ils sont toujours restés les mêmes. Seulement, nos idées sur le courage, sur l'honneur, sur le devoir sont si différentes des leurs que nous ne sommes guère en état de comprendre leur état d'âme.

« Le Boer, nous disait M. Dewet, l'aimable secrétaire du général Botha, ne va pas à la guerre pour se faire tuer. » Son premier devoir à ses yeux est de se conserver au pays. Tout acte téméraire et inconsidéré lui semble non pas de l'héroïsme, mais de la bêtise.

Couchez-le derrière une pierre, le fusil en main, avec une provision de cartouches suffisante, et dites-lui de tenir là aussi longtemps que possible. Sans broncher, il obéira; avec le sang-froid qui caractérise ceux de sa race, il attendra pour tirer qu'une bonne occasion se présente; il entendra sans s'énerver les obus et les balles siffler autour de lui. La peur physique lui est inconnue; la sienne est réfléchie, calculée : c'est de la prudence.

L'ennemi arrive-t-il à 300, 400 mètres de l'endroit où il se trouve, notre Boer se dira : Le

jeu ne vaut plus la chandelle, décampons. Sans précipitation, il ramassera ses cartouches, attendra un moment favorable, puis « *obsal* (1)! » Un petit temps de galop, et au milieu des balles peu dangereuses, — les Anglais tirent si mal! — il s'en ira occuper, à 500 ou 1,000 mètres en arrière, une autre position, d'où il recommencera, comme si de rien n'était, à canarder l'ennemi qui vient de le déloger.

C'est ainsi qu'on a vu des commandos entiers occuper successivement plusieurs lignes de défense, opération qui en Europe serait considérée, même pour les troupes les plus braves, comme presque impossible!

Demandez, par contre, à ces gens-là de quitter leur abri pour charger l'ennemi, essayez de leur faire comprendre l'avantage qu'il y aurait à s'exposer une fois afin d'amener une victoire décisive, proposez-leur, comme le fit Villebois-Mareuil à Ladysmith, de sacrifier cinquante hommes pour en prendre dix mille, tout de suite vous serez considéré comme un être malfaisant et dangereux.

(1) En selle!

De fait, les mouvements offensifs des Boers furent rares : la prise du Spions Skop, dont l'honneur revient en grande partie aux étrangers, reste un des seuls exemples du genre.

Certes, il y eut des exceptions. On m'a, au Transvaal, raconté l'histoire d'un fermier de l'État Libre qui, refoulé jusqu'au Vaal par les troupes victorieuses de Lord Roberts, refusa de passer la rivière, limite de sa patrie. Seul, avec ses deux fils, il construisit une tranchée au bord du fleuve et la défendit jusqu'à la mort contre l'avant-garde entière de l'armée anglaise...

M. Winston Churchill dans son ouvrage : « *London to Ladysmith* » nous décrit l'affaire de Pritchards Drift où une poignée de Boers se défendirent héroïquement : il cite entre autres le *field cornet* de Heilbroon, sexagénaire à cheveux blancs rejetant toute idée de se rendre malgré sa jambe fracassée et continuant à tirer jusqu'au moment où la perte du sang mit fin à sa vie.

Si de pareils exemples ne se sont pas reproduits fréquemment, cela tient à la tactique spéciale des Boers et à leur façon de comprendre le courage. « N'attendez pas de nous, me disait un aide de camp du général Viljoen, de ces

actions d'éclat qui provoquent chez vous l'enthousiasme. Notre héroïsme est fait de patience; nous en aurons. Quand tout aura tourné contre nous, quand l'ennemi aura occupé notre dernier refuge, quand nous en serons réduits, pour échapper à ses poursuites, à errer sans trêve ni repos d'un bout à l'autre de l'Afrique du Sud, nous continuerons la lutte encore. Qui de vous en ferait autant? Et notre héroïsme ne vaut-il pas le vôtre? »

La seconde question : Les Boers sont-ils de bons ou de mauvais soldats? est presque aussi difficile à résoudre que la première. Si en effet, d'après les idées européennes, ces paysans armés, sans discipline et sans esprit militaire, ne peuvent prétendre au nom de soldats, il est évident, d'autre part, que chez eux, dans des circonstances spéciales, ils ont été des combattants merveilleux.

Tireurs hors pair, doués d'une vue exceptionnelle, habitués par une longue pratique de la chasse à apprécier exactement les distances, brisés dès leur enfance aux fatigues de toute sorte, ils étaient, de longue date et sans avoir besoin d'éducation militaire, préparés au métier

qu'ils font actuellement. Leur sang-froid admirable, leur méthode de ne jamais tirer qu'au visé, leur aptitude merveilleuse à se rendre invisibles ont rendu leur tir irrésistible. Leur frugalité, leur habitude des longs voyages à cheval, l'endurance de leurs montures, leur connaissance approfondie du pays les ont doués d'une mobilité à laquelle une armée régulière ne saurait prétendre.

Certes la discipline, d'après les idées européennes, a toujours beaucoup laissé à désirer dans les armées des deux républiques. Il faut cependant tenir compte, avant d'en juger définitivement, de la façon toute spéciale dont ces paysans envisagent le commandement.

Un général boer, il ne faut pas l'oublier, est loin de posséder la toute-puissance dont sont investis les chefs de nos armées européennes. Ses fonctions souvent sont purement honorifiques. Dans certains cas sa voix a plus de poids que d'autres; mais elle n'est jamais décisive. Chacun a le droit de parler, et les décisions du chef, quelles qu'elles soient, restent presque toujours soumises à celles du *krijgsraad*, seul organe compétent dans les questions importantes.

On juge du cachet d'autorité que portent des ordres auxquels la moitié de l'armée a collaboré et que leurs initiateurs eux-mêmes, le cas échéant, sont les premiers à violer.

Dans les commandos cet inconvénient est encore plus sensible. Les commandants et les *field-cornets*, en effet, sont élus par leurs hommes. Le résultat se devine facilement.

Le commandant, mandataire de ses subordonnés, n'a plus ni autorité ni initiative d'aucune sorte.

Pour sauvegarder sa popularité force lui est de ménager ses hommes : toute idée téméraire ou trop hardie lui est interdite.

A la première occasion, pour peu que son courage personnel l'emporte, il risque d'être déposé et remplacé par un candidat dont le programme électoral se rapproche davantage des idées sages et prudentes de la majorité.

Le combattant électeur, sûr de pouvoir se donner d'un jour à l'autre un nouveau supérieur, n'est plus astreint à aucune des obligations, souvent désagréables, que la discipline impose aux soldats des autres armées. S'il se bat encore, c'est qu'il le veut bien ; le jour où il en aura assez,

il n'aura qu'un mot à dire au commandant et pourra aller se reposer, pendant quinze jours s'il lui plaît, auprès de sa femme et ses enfants.

Nulle autre armée n'eût résisté à un pareil régime. Si les Boers ont néanmoins accompli de grandes choses, c'est que, malgré leur manque absolu de discipline militaire, ils ont, profondément ancrés dans leur cœur, le sentiment du devoir et le respect de l'autorité établie : or, dans le cas présent, l'autorité et le devoir leur commandaient de défendre leur pays. Ils ont donc obéi, tout en se réservant dans le détail l'interprétation de leurs obligations. Et voilà comment, ce qui à première vue semblerait un paradoxe, les Boers, malgré leur indiscipline apparente, constituent un des peuples les plus obéissants qui se puissent rencontrer.

Les généraux boers, à mon avis, ne méritent que des éloges. Les principaux d'entre eux, Botha, Viljoen, Delarey, Dewet, ont déployé, dans l'exercice de leurs difficiles fonctions, des qualités personnelles et des connaissances spéciales d'autant plus remarquables que rien dans

leur vie antérieure ne les avait préparés à leur tâche présente. J'ai eu l'occasion de parler des trois premiers, j'ai fait ressortir leur sang-froid, leur calme, leur bon sens, leur instinct de la guerre, leur coup d'œil merveilleux. Quant à Dewet, l'*insaisissable*, le *preneur de convois*, comme les Anglais l'ont dénommé eux-mêmes, il s'est rendu assez célèbre depuis le commencement de la guerre de guérillas par la rapidité fantastique de ses mouvements, pour que je me dispense d'en parler.

On a souvent reproché à ces généraux d'avoir manqué d'énergie, de ne pas avoir tiré tout le parti possible des victoires remportées. Ce reproche me semble injuste. Des victoires telles que Colenso, Spions Skop, Stornberg et Maggersfontein eussent certes gagné à être complétées par la poursuite et l'anéantissement des colonnes vaincues. Seulement, pour les raisons que j'ai indiquées, aucun général, quelle que fût son influence, n'eût été en état de prendre la responsabilité d'une pareille mesure. En effet, comment décider tout à coup plusieurs milliers d'hommes, dont la répugnance à l'offensive est notoire, à déroger pour une fois à leurs habi-

tudes? Comment faire sortir de leurs tranchées et jeter sur l'ennemi des gens sachant fort bien que, si bon leur semble, la moitié des commandos lâchera l'autre au moment le plus critique de l'action?

Qui sait, d'ailleurs, si les Boers n'ont pas sagement agi en se contentant de la défensive, unique manière de combattre convenant à leurs troupes? Si, en effet, comme l'enseigne la tactique, l'offensive seule peut amener un résultat décisif et durable, elle exige, par contre, une unité de commandement, une précision de mouvements, une entente entre les divers groupes qu'on ne saurait obtenir avec des éléments aussi peu disciplinés et organisés que les commandos boers.

Une action offensive dans ces conditions n'eût présenté que de maigres chances de succès et eût entraîné, en tout cas, des pertes considérables. Or, il ne faut pas oublier que, dans cette guerre où les forces en présence sont dans le rapport de un à dix, la vie d'un Boer est plus précieuse à sa cause que celle d'une vingtaine d'Anglais à la leur.

En ménageant parfois outre mesure leurs troupes, les généraux boers ont rendu possible la

prolongation indéfinie de la lutte. Si les *burghers*, au début de la guerre, s'étaient battus comme le désiraient, dans leur courage peut-être peu réfléchi, Villebois-Mareuil et d'autres étrangers à leur service, ils eussent probablement remporté des succès autrement importants ; les pertes des Anglais, je l'admets encore, eussent été bien plus considérables, la formation de leur armée d'invasion se fût trouvé retardée de plusieurs mois.

Mais après?

Grâce aux ressources immenses de l'Empire britannique, l'Angleterre eût tout de même fini par prendre le dessus, et alors la résistance des deux républiques, épuisées par les luttes des premiers temps, eût été brisée à tout jamais.

En examinant ainsi les choses, on arrive à cette conclusion, que les Boers, en se conduisant comme ils l'ont fait, ont agi conformément à leur intérêt et leur devoir !

Ce que je viens de dire ne saurait, bien entendu, s'appliquer à d'autres peuples. Une semblable façon de combattre n'est évidemment

possible que dans un pays aussi désert que le Transvaal, pays où, chacun étant soldat, l'habitant en général n'a rien à perdre, l'ennemi peu à détruire, peu à dévaster.

Dans un pays plus peuplé, l'occupation d'une partie importante du territoire amène généralement la fin de la guerre. Il n'en a rien été au Transvaal. On ne se représente pas en Europe les distances fabuleuses qui se déroulent dans ces plaines de l'Afrique du Sud; une armée, fût-elle quatre fois plus forte que l'armée anglaise, y serait comme perdue. Cinquante Boers bien montés suffisent à mettre en campagne des milliers de soldats.

A quoi bon occuper des villes, des districts entiers, si l'occupation ne peut être permanente? A peine l'armée d'invasion a-t-elle passé, l'ennemi reparaît; il est partout où on ne le cherche pas; il se ravitaille à l'endroit même où l'armée adverse a bivouaqué vingt-quatre heures plus tôt.

Combien de temps la guerre durera-t-elle? Des années encore, pour peu que la résistance soit poussée jusqu'au bout. Évidemment, avec le temps et à force de sacrifices, l'Angleterre

pourra tuer ou prendre tous les Boers actuellement en campagne, et alors la guerre finirait faute de combattants; mais ce moment est encore éloigné. Bien du sang coulera sur le *veldt* immense, bien de l'or sortira de la poche du contribuable anglais, avant que lord Kitchener, ou un de ses successeurs, ait la joie de déclarer les deux républiques non seulement « théoriquement » et « pratiquement », mais aussi réellement conquises (1)!...

(1) From a letter from the *Standard* correspondent, describing the fight in which colonel Benson lost his life : « Many writers, led away by ignorance or by racial bias, have stigmatised all Boers as cowards who fight only behind stones, but the recent occasions on which they have attacked quite in the open, and in doing so have evinced an utter disregard for life, should effectively dispose of the calumny. Although it would probably be a mistake to name the Boers as a people brave in the European military acceptacion of the term, it is obvious that a large proportion are possessed of the finest warlike qualities. Had they the discipline of European soldiers, and could they be made to become amenable to orders, we should not, of a surety, have already more than three-fourths of their number by the heels... The death of Mr. Kruger would have no effect whatever upon that strenuous resolve, and the death or capture of their acknowledged leaders... would probably only lead to the appearance of successors to maintain the struggle. » That is not a very cheerful survey for us, but it is better for us that we should be alive to the real facts of the situation. (*Westminster Gazette*, 30 novembre 1901.)

EXPÉDITION DE CHASSE AU RIO PUNGUE

MOZAMBIQUE — ZANZIBAR — DAR-ES-SALAM

ADEN

I

Notre séjour au Transvaal n'ayant pu avoir la durée que nous avions pensé, nous nous trouvâmes, à notre retour à Lourenço-Marques, en avance d'un mois sur notre plan de voyage.

Or, que faire pendant un mois en un pays aussi dénué d'intérêt que la colonie de Mozambique, si ce n'est chasser? De longue date nous avions entendu parler de cette partie de la côte africaine comme d'une des contrées les plus giboyeuses du monde.

M. Machado, l'aimable gouverneur de Lourenço-Marques, tout en nous offrant dans sa villa la plus charmante hospitalité, voulut bien se charger de nous fournir, au sujet d'une chasse à organiser, les détails complémentaires dont nous avions besoin.

Le point de départ d'une expédition de ce genre dépend du temps dont on dispose.

Entend-on se contenter d'une expédition de quinze jours, à petite distance de la côte, avec tous les éléments de commodité et de confort, Lourenço-Marques est tout indiqué. En chaloupe à vapeur ou en bateau à rames, vous remontez, pendant quatre ou cinq jours, le Komati, et en chassant tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, vous pouvez compter sur un joli butin d'antilopes et de volatiles de toute espèce.

Rêve-t-on, par contre, de grandes chasses à l'intérieur, d'une vie sauvage de plusieurs mois, de rencontres fréquentes avec les éléphants et les rhinocéros, c'est le Zambèze lui-même qu'on devra suivre en prenant Chinde comme point de départ.

Ceux enfin qui, tout en trouvant le Komati insuffisant, n'ont comme nous que quelques semaines à dépenser, feront bien de porter leur choix sur Beira et le bassin du Pungue. Éléphants et rhinocéros y sont rares; en revanche, on y rencontre, à l'exception du « kudu », toutes les espèces d'antilopes de l'Afrique du Sud, et, qui plus est, des buffles et des lions.

Le trajet de Lourenço-Marques à Beira se fait en 72 heures.

Le *Kaiser*, sur lequel nous avions pris passage, est un des plus petits paquebots de la *D. O. A. L.* (1). Néanmoins, comme la mer pendant la traversée ne cessa de se montrer clémente, nous n'eûmes guère à en souffrir.

Avec nous voyageaient, outre plusieurs fonctionnaires boers, en congé, deux ou trois Allemands ayant pris part à la guerre. L'un deux, le lieutenant d'artillerie von G..., nous intéressa vivement par ses récits des batailles de Taba Nchu et d'Abrahams Kraal auxquelles il avait assisté.

Beira, petite ville d'une dizaine de mille âmes, située à l'embouchure du Pungue, est le chef-lieu d'un vaste territoire allant du Buzi au Zambèze, que le gouvernement portugais, incapable d'en tirer parti autrement, a affermé pour 99 ans à une compagnie, dite compagnie de Moçambique, dont le siège est à Lisbonne,

(1) « *Deutsche Ost Afrika Linie.* »

mais dont les actionnaires, pour la plupart, sont Belges et Français.

Le gouvernement, en cédant tous ses droits à la compagnie, ne s'est réservé que celui d'entretenir à Beira une faible garnison et d'y placer, ainsi que dans les divers postes de l'intérieur, les nombreux fonctionnaires dont il n'a que faire en Europe. Garnison et fonctionnaires sont, bien entendu, logés, nourris et rémunérés aux frais de la compagnie, dont ils ne constituent pas une des moindres charges.

Beira, il y a vingt ans à peine, simple village indigène, ne doit son importance actuelle qu'à la construction du chemin de fer qui va en Rhodésie. Aussi toute cette partie du territoire de la compagnie est-elle aux mains des Anglais, qui y règnent en maîtres incontestés. Leur principal représentant, M. Lawley, directeur du « Mashonaland Railway », est un des hommes les plus influents de l'Afrique du Sud. Ses admirateurs locaux l'ont surnommé « *the king of Beira* ».

Le gouvernement britannique a mis cette situation à profit pour extorquer au Portugal un traité donnant libre passage sur le territoire de

Mozambique aux troupes anglaises se rendant en Rhodésie. On sait l'usage qu'ont fait de ce droit, au cours de la guerre, les troupes du colonel Carrington chargées d'envahir le Transvaal par le Nord. Au moment de notre arrivée, officiers et soldats *khakis*, fraîchement débarqués, parcouraient encore les rues avec la même désinvolture que s'ils s'étaient trouvés au Cap ou à Durban.

La ville de Beira elle-même ne présente aucune particularité notable. Les maisons élevées à la hâte, dans la fièvre des affaires, sont presque toutes en tôle, et partant peu confortables. Les rues tracées en ligne droite, parallèlement à la plage, n'ont pour tout fondement que le sable des dunes sur lequel Beira est bâti.

Les moyens de locomotion sont précaires; ils se réduisent pour la ville même à un petit tramway dont les voitures à deux places sont poussées par des nègres. Encore ces automobiles d'un nouveau genre, animées d'une vitesse inversement proportionnelle à la paresse du nègre moteur, sont-elles l'apanage de quelques notables de l'endroit.

Fort aimablement reçus à Beira par le gou-

verneur du district, M. Meirelles, qui, avec Mme Meirelles et ses charmantes filles, habitait une spacieuse villa en fer-blanc au bord de la mer, nous y fûmes abominablement logés et nourris au *Queen's Hotel*, établissement dont les prix pourraient rivaliser avec ceux de l'Élysée Palace ou du Grand Hôtel.

Aussi, dès notre arrivée, nous empressâmes-nous d'achever les préparatifs de l'expédition projetée.

La question de l'armement était résolue d'avance. Nous avions, en prévision d'une chasse toujours possible, apporté d'Europe les armes à feu dont nous pouvions avoir besoin (1).

Nous n'eûmes donc à nous occuper à Beira que des munitions et des provisions.

Un « *professional hunter* » de l'endroit, M. Johnstone, que, pour la somme de 100 livres sterling, nous décidâmes à nous accompagner pendant six semaines, se chargea de la composition de

(1)
Une carabine Mauser........	8 mm.
Une — Mannlicher.....	8 mm.
Une Paradox (balle et plomb)	C. 8.
Un — —	C. 12.
Un fusil à plomb............	C. 12.

la caravane de nègres nécessaire au transport de nos bagages.

Un citoyen de Zanzibar enfin, Abdul-Ahmet, voulut bien assumer les délicates fonctions de cuisinier en chef de l'expédition.

Le 25 juillet nous étions prêts, et le 26, au matin, nous prenions avec toute notre caravane le train de Bamboo-Creek, point de départ immédiat de notre excursion de chasse.

La voie ferrée pompeusement dénommée « *Beira-Mashonaland Railway* » est une ligne bien africaine. Pas d'œuvres d'art! De simples rails posés sur des traverses en fer qui elles-mêmes n'ont pour tout support que la terre vierge des tropiques! Les accidents y sont fréquents. La semaine avant notre arrivée il y avait eu, près d'Umtali, cinq morts et une vingtaine de blessés; mais cela ne tire pas à conséquence en un pays où la vie humaine n'a qu'une valeur commerciale des plus modiques!

Notre mécanicien, heureusement, semble pénétré de la vérité de l'adage italien : *Chi va piano va sano.* Aussi la vitesse s'en ressent-elle,

et nous mettons quatre heures pour couvrir les 60 milles qui nous séparent de Bamboo-Creek. D'autres, plus sportifs, font le trajet en moins de trois heures.

Nous traversons d'abord une belle forêt tropicale dans laquelle on s'est contenté de faire une simple trouée, un chemin d'éléphant dans la jungle. Bravement le train s'y enfonce, écartant au passage les branches qui viennent nous fouetter le visage jusque dans notre compartiment.

Puis à Fontesvilla nous passons le Pungue, large ici d'une centaine de mètres, et débouchons dans une vaste brousse ouverte, vrai pays de chasse.

Le lendemain, après une excellente nuit à l'hôtel de Bamboo-Creek, tenu par un Français, nous disions adieu à la civilisation, et tous à pied (1), cette fois-ci, nous mettions en route à

(1) Les chevaux et les bœufs ne peuvent vivre dans cette partie de l'Afrique à cause de la mouche *tsé-tsé* dont la piqûre est mortelle. Inoffensive pour les bêtes du pays, inoculées dès leur jeunesse par le venin, sa piqûre est fatale à presque tous les animaux domestiques étrangers : bœuf, chien, âne, mouton, mulet. L'homme, par une exception sin-

la tête de seize nègres racolés dans les *kraals* (1) des environs. Dix-sept autres, arrivés de Beira par le train, devaient nous rejoindre le soir.

La charge normale d'un nègre est d'environ vingt kilos; mais, au besoin, elle peut aller jusqu'à trente et même plus; et, avec ce poids énorme sur la tête et les épaules, nos porteurs feront jusqu'à vingt et trente milles dans la journée!

Le pays que nous traversons est peu intéressant; c'est une sorte de lande parsemée çà et là d'arbres qui n'ont rien de tropical. La route, un sentier d'un mètre de large, est fort bien entretenue par les autorités portugaises ou plutôt sur leurs ordres par les habitants des *kraals* environnants. On y ferait de la bicyclette!

Après trois heures de marche, nous arrivons à une rivière à l'eau limpide, l' « Umtuschvilla », dans laquelle nous prenons un excellent bain. Un peu plus loin, nous rencontrons un village indigène dont le chef, un nommé Soares, vient

gulière, y reste insensible. Quant aux buffles, ils n'existent en ce pays qu'à l'état sauvage. Aussi le seul moyen de transport usité par les Européens est-il la « *muchilla* », sorte de hamac porté par quatre nègres.

(1) Habitations des indigènes du pays.

nous souhaiter la bienvenue en frottant ses pieds par terre : c'est, paraît-il, une marque de profond respect.

Nous passons la première partie de la nuit dans la « *maison du commandant* », c'est-à-dire la hutte où le représentant de l'autorité demeure quand il vient prélever les impôts. Quant à la seconde, les fourmis qui ont élu domicile dans le palais gouvernemental et que notre présence a le don de mettre en fureur, nous forcent à la passer à la belle étoile sous nos couvertures. Nous trouvons celles-ci, en nous réveillant le matin, inondées par la rosée que les Portugais appellent « *cassimbo* ».

Aussi dès l'aube nous remettions-nous en route, salués par toute la population masculine du village. Les femmes, les plus affreuses guenons qu'on puisse voir, sont toujours dans leurs huttes et disparaissent dès qu'elles voient un étranger. Nous n'y perdons rien !

A quelque distance du *kraal*, les premières gazelles commencent à paraître, et Archer, à 200 mètres, abat un superbe *reedbuck* (1).

(1) *Reedbuck* (nom anglais, de *reed*, roseau), antilope de la

L'après-midi je renouvelle son exploit, mais mon *reedbuck* malheureusement est une chèvre, non porteuse de cornes.

Le soir nous campons sur la rive droite du Pungue. L'eau est d'une limpidité parfaite, et c'est avec joie que nous prenons notre premier bain de natation dans ce pays où les requins de la mer et les crocodiles des rivières permettent si rarement ce genre de sport!

28 juillet. — A la première heure, nous traversons le Pungue à gué, à dos d'hommes. Le Dinge-Dinge, un bras du Pungue, que nous rencontrons plus loin étant plus profond, nous ne pouvons le passer de la même façon. Il faut nous déshabiller, pour nous rhabiller de l'autre côté; opération longue et ennuyeuse.

Nous sommes maintenant sur le territoire de la Compagnie de Gorongoza, compagnie belge (1),

taille d'un âne, robe claire, cornes, recourbées en avant, de 20 à 30 centimètres de longueur.

(1) Les compagnies que l'Afrique orientale voit éclore, à la suite des succès financiers du Congo, deviennent chaque jour plus nombreuses; les capitaux sont en grande partie fournis par la Belgique.

sous-locataire de celle de Moçambique, et en quelques minutes nous atteignons Dinge-Dinge, chef-lieu de la circonscription.

Nous y sommes très bien reçus par le directeur, un Belge, M. Fromont, qui, ayant séjourné plusieurs années au Congo, s'est entièrement africanisé, et son secrétaire M. Morelli, ancien officier italien. Immédiatement, ces messieurs nous invitent à déjeuner.

En revanche, il nous faut payer 20 livres sterling la permission de chasser sur le territoire de la Compagnie; sur celui de Moçambique il nous en eût fallu débourser trente!

Nous campons ce soir-là à quatre heures du Dinge-Dinge, près d'un village cafre dont le chef vient avec les grattements de pied d'usage nous faire hommage d'une poule et d'un sac de farine de maïs. Sur le conseil de Johnstone, nous lui offrons en retour deux « *quinhentos* », c'est-à-dire 2 pièces de 500 reis, l'unité monétaire du pays.

30 juillet. — Dès l'aube, vers 6 heures du matin, nous nous remettons en route.

Tous nos Cafres nous ont maintenant rejoints : ils sont trente-deux. Avec nous deux, mon valet de chambre Augustin, Johnstone et Abdul-Ahmet nous formons donc une caravane de trente-sept personnes.

A chaque *kraal* nous nous arrêtons quelques instants. Partout le chef nous reçoit à l'entrée de son domaine, dans la forme prescrite par le protocole indigène. Les femmes, s'il y en a, se croisent les bras sur la poitrine en nous tirant une révérence des plus drôles.

A 11 heures, enfin, après cinq heures de marche dans la brousse et l'herbe brûlée, nous débouchons sur les plaines d'Urema, où nous allons chasser pendant quelques jours.

Le premier coup d'œil est stupéfiant : sur la plaine sans limites, tout inondée de soleil, nous distinguons d'abord d'immenses troupeaux de gnous (1) paissant paisiblement. Puis ce sont de petites bandes de zèbres à la robe rayée, galopant çà et là comme le feraient de jeunes chevaux mis temporairement en liberté. Plus

(1) Gnou (*elatoblepas gnu*), en langage boer : *weldebeest* (bête sauvage) ; animal bien connu, tenant autant du buffle que de l'antilope, taille d'un petit bœuf; mâles et femelles portent des cornes.

loin, des *waterbucks* (1) aux cornes gigantesques se promènent gravement au pas, sans arrière-pensée. On dirait le paradis terrestre des bibles illustrées !

Il est l'heure de déjeuner. Nous décidons donc de ne déranger tout ce monde animal que l'après-midi, et passons devant lui sans que nul fasse mine de nous apercevoir.

Nous établissons notre camp à l'une des extrémités de la plaine, à l'ombre de quelques palmiers solitaires et au bord d'un petit lac ou plutôt d'un marais plein d'oiseaux aquatiques. L'eau, contrairement à notre attente, en est très potable.

A cinquante mètres, nous avons le spectacle de centaines de canards s'ébattant joyeusement dans l'eau limpide ; par-ci par-là, de grands hérons noirs ou blancs, des oies sauvages, des pélicans, en un mot, une collection complète des échantillons de la faune aquatique du pays !...

Un coup de fusil, et tout ce monde s'envole

(1) *Waterbuck* (*kobus ellypsiprymnus*), antilope ainsi nommée parce qu'elle ne vit que dans le voisinage de l'eau ; taille d'un petit cheval ; robe fauve ; cornes semblables à celles du *reedbuck*, mais pouvant atteindre jusqu'à 90 centimètres ; leur grosseur indique l'âge de l'animal.

UN BEAU PÉLICAN



P. 228

PASSAGE DU PUNGUE

avec des cris épouvantables, puis, une demi-heure après, revient tranquillement se poser où il était auparavant.

Après le déjeuner — consommé de *reedbuck,* filet *idem*, café, thé — nous partons chacun de notre côté pour la chasse.

Peu de chance pour ce premier jour ! A plusieurs reprises, en rampant dans l'herbe, haute par endroits de plus d'un mètre, je réussis à approcher les gnous à moins de 250 mètres ; j'en blesse même plusieurs, mais, soit insuffisance du calibre de mon arme (8 millimètres), soit manque de précision, aucun de ces animaux ne tombe. C'est à peine si, dans leur démarche pesante, quelque chose d'encore plus grotesque que d'ordinaire indique qu'ils ont été touchés.

Archer, par contre, a une chance inouïe. En rentrant au camp nous le trouvons au comble de l'exultation : il vient, nous raconte-t-il, de tuer à bout portant un lion et de blesser une lionne !

Nous repartons aussitôt avec lui pour le théâtre de son exploit et trouvons en effet, étendu mort dans l'herbe, un magnifique lion à poil ras et à crinière courte, la gueule ensanglantée.

Quant à la lionne, les nègres ne l'ont plus revue !

Le lion tué, nous dit Johnstone en le dépouillant, a dû être surpris par le jour pendant qu'il chassait sur la plaine. C'est la seule façon d'expliquer sa présence ici à une heure où ses congénères généralement sont cachés dans la brousse ou la forêt !

En rentrant, nous avons la joie de trouver une délicieuse hutte en feuilles de palmier que nos Cafres ont construite pendant notre absence.

Le dîner est parfait : consommé de *reedbuck*, filet de gnou sauce tomate, omelette aux confitures.

Aussi passons-nous dans notre cabane une excellente nuit, une nuit poétisée par un clair de lune magnifique donnant aux palmiers qui nous entourent un aspect rougeâtre fantastique. A quelques pas de nous, nos Cafres, assis autour d'un immense feu dans lequel ils font rôtir à même des membres entiers des gnous tués pendant la journée, donnent l'illusion d'un festin de cannibales. Au loin, le rugissement ou plutôt la plainte des lions occupés à chasser, mêlé au bruissement des feuilles des palmiers et au

chant des grillons, achève de compléter l'harmonie de ce tableau vraiment africain.

Je ne prétends pas décrire par le menu les chasses des jours qui suivirent. Je risquerais, par la monotonie de mon récit, de donner une idée fausse de ces journées si attrayantes, si pleines d'émotions de toute sorte!

Notre vie est des plus régulières : à 7 heures du matin, petit déjeuner (café, biscuit, pain); départ pour la chasse. A 11 heures, déjeuner. L'après-midi, chasse jusqu'à 6 heures. Dîner. A 7 heures, généralement, nous sommes au lit, ou plus tôt, car nous couchons sur la dure, dans les couvertures qui nous tiennent lieu de lit.

Chaque jour notre bon cuisinier, — « *Cooky* » dans l'intimité, — aidé de quelques nègres moins paresseux que les autres, s'ingénie à augmenter le confort de notre installation provisoire. Au bout de trois jours, nous sommes possesseurs de trois huttes : salle à manger, office, chambre à coucher. La chambre à coucher est fermée de tous les côtés et même agrémentée d'une porte démontable. Nos fusils chargés sont

suspendus à portée de main, pour le cas d'une visite de messieurs les lions!

Les nègres préfèrent, plutôt que de faire un mouvement inutile, coucher à la belle étoile, sous leurs couvertures.

La cuisine continue à être excellente : nous avons même, grâce au « *baking powder* » apporté de Beira, du pain frais tous les jours. Quant à la viande, celle du gibier abattu journellement suffit non seulement à notre consommation personnelle, mais à celle de la caravane tout entière. La volaille nous est fournie par les pintades et les oies sauvages dont les environs du camp regorgent.

Archer malheureusement, après son exploit du premier jour, joue de malheur. En poursuivant des pintades dans l'herbe, il se cogne le genou contre un tronc d'arbre de telle façon qu'il est obligé, les jours suivants, de rester étendu.

1er août. — Chasse aux buffles. Cachés dans les hautes herbes, non loin du camp, nous attendons d'abord immobiles que les gigantesques

PREMIER BUFFLE



P. 232

UN BEAU WATERBUCK

ruminants se rapprochent de nous; puis, comme ils passent trop loin, nous partons au pas gymnastique à leur poursuite. Enfin, je réussis à en blesser un, mais l'animal, comme toujours, disparaît. Ce n'est que grâce à l'instinct merveilleux de nos nègres que nous retrouvons sa trace.

Lorsque nous rejoignons le monstre, il est encore debout. « Il va charger », annonce le chasseur; mais la pauvre bête n'en a probablement plus la force et se contente de nous regarder en reniflant avec rage. Il faut cependant encore cinq balles pour en venir à bout!

Les buffles, malheureusement, sont rares. D'ordinaire nous devons nous contenter des gnous et des *waterbucks*. Les premiers sont relativement faciles à approcher; les seconds se tiennent toujours à distance. Aussi pendant ces premiers jours de chasse n'en ai-je que trois à inscrire au tableau.

Les zèbres, que nous ne chassons pas, sont d'une effronterie incroyable. Constamment ils se mettent entre nous et le gibier que nous poursuivons, puis tout à coup, sans raison apparente, partent au grand galop, entraînant gnous et *waterbucks* à leur suite.

A plusieurs reprises nous apercevons aussi des phacochères (1); mais ces animaux, que leur couleur grisâtre dissimule facilement aux regards, sont de plus doués d'une vue extraordinaire et disparaissent en général avant que j'aie même pu épauler!

(1) Sanglier à verrues de l'Afrique australe (*sus Africanus*); doubles défenses recourbées atteignant jusqu'à 20 centimètres de long.

II

Le 5 août, nous levons le camp pour aller nous établir à environ 10 kilomètres plus loin, sur une autre grande plaine limitée par l'Urema.

Quand nous arrivons, la chaleur est intense : sur la plaine brûlée par le soleil il nous faut attendre pour avoir de l'ombre que nos Cafres nous aient construit un abri provisoire.

La question de l'eau aussi est difficile à résoudre. Tout à l'heure, sur notre droite, nous avons aperçu un grand lac bleu ; maintenant il est devant nous, puis derrière, à l'endroit même d'où nous l'avons vu pour la première fois : simple effet de mirage ! A mesure que l'intensité du soleil augmente, l'eau monte, monte, comme si elle voulait nous submerger. Nous en sommes bientôt entourés : on jurerait qu'elle est à 50 mètres de nous. Au loin, les gnous et les zèbres que nous apercevons ont l'air d'animaux

fantastiques montés sur des échasses invraisemblables, aux contours bizarres et tremblants.

Le vrai lac, où il faut aller chercher l'eau, est encore loin. Aussi décidons-nous, de commun accord avec Johnstone, d'aller nous établir plus près de notre ancien camp, sur les bords d'un étang entrevu le matin.

Néanmoins, comme la journée a été dure pour nos nègres, nous prenons le parti de passer la nuit à l'endroit où nous sommes.

L'après-midi, en chassant dans le *bush*, c'est-à dire la haute futaie de ce pays, je manque successivement trois phacochères. Nous apercevons également de loin plusieurs hyènes, qui malheureusement s'enfuient à notre approche.

Le lendemain, en gagnant par la forêt notre nouveau gite, nous rencontrons, Johnstone et moi, une bande de *sassebys*, grandes antilopes au poil sombre, remarquables par leur démarche — une série de sauts extraordinaires — qui ne ressemble à celle d'aucun autre quadrupède.

Je réussis à abattre d'une balle dans le cou un de ces curieux animaux; mais au moment où je me dispose à lui donner le coup de grâce, il se relève et repart comme s'il n'avait jamais été

atteint! Pendant une demi-heure encore, aidés par l'instinct merveilleux de nos nègres, nous suivons sa trace sanglante; puis, comme elle se perd dans les broussailles impénétrables de la forêt, nous y renonçons, non sans regret. Oh! ces petits calibres!...

Notre nouveau camp est délicieux. Nous sommes au milieu d'un petit bois de palmiers, sur les bords d'un long étang plein de nénufars, de canards sauvages et de poules d'eau.

Le soir, au coucher du soleil, des milliers de pigeons regagnant leurs nids dans la forêt passent à tire-d'aile à une vingtaine de mètres de notre tente... Le tir aux pigeons de Monte-Carlo n'est pas mieux installé.

Archer, que son genou empêche toujours de marcher, va néanmoins régulièrement à la chasse dans une « *muchilla* », c'est-à-dire un hamac suspendu à un long bambou que portent alternativement deux équipes de quatre nègres. Comme en cet équipage il ne peut ni approcher à couvert le gibier, ni se livrer à des poursuites rapides, il se contente du tir à grande distance, pour lequel il se sert avec succès d'une longue-vue fixée à sa carabine.

Cet instrument, que j'emploie souvent pour chasser en plaine, donne des résultats merveilleux quand on a le temps et la position nécessaires pour fixer sur le fil en croix de l'objectif l'animal choisi.

7 août. — Deuxième jour de notre nouvelle installation, chasse aux buffles.

En rentrant à 11 heures d'une expédition infructueuse dans le *bush*, nous apprenons par Archer qu'un grand troupeau de ces ruminants se trouve sur la plaine, à peu de distance du camp.

Sans perdre de temps, nous nous mettons en route, Johnstone d'un côté, moi de l'autre, de façon à prendre le troupeau entre deux feux. Les buffles, que nous ne tardons pas à apercevoir, sont couchés en masse compacte à l'écart des gnous, *waterbucks* et zèbres, auxquels, paraît-il, ils ne se mêlent jamais.

L'approche n'en est que plus facile.

A 200 mètres, après avoir longuement visé au télescope, je tire et, à en juger par le bruit que fait la balle, blesse un de ces animaux ; mais aucun ne tombe. En revanche, avec une simul-

CAMP D'UREMA



P. 238

UREMA-PLAINS — UN ZÈBRE

tanéité parfaite, tous se lèvent et détalent de leur galop grotesque et lourd dans la direction de Johnstone.

Un moment je puis croire qu'ils vont passer sur lui. Mais pan... pan... Deux coups de fusil partent, et l'immense troupeau, exécutant une conversion parfaite à droite, va s'arrêter 300 mètres plus loin.

Nouvelle approche : deux des buffles sont blessés... Mais avec ces petits calibres... !

De nouveau le troupeau tout entier, qui manœuvre avec la précision d'un escadron, part en ligne déployée au galop, puis en une formation plus resserrée, au pas. Johnstone d'un côté, moi de l'autre, les suivons en leur envoyant de temps en temps, à plus de 300 mètres, des balles qui n'ont pour tout effet que de les faire se retourner d'un air furieux.

Enfin, dans les hautes herbes brûlées, nous réussissons à disloquer le troupeau. Une partie s'en va à droite : Johnstone la suit. Je prends la gauche avec Augustin et deux de nos meilleurs nègres.

Au bout de cinq minutes, un vieux mâle, sérieusement atteint, se sépare de la bande. Suc-

cessivement je lui envoie deux balles de petit calibre, puis deux paradox. L'animal s'arrête un moment, chancelle... repart de plus belle, nous faisant traverser, pour le suivre, toute une ligne d'herbes enflammées. Enfin il s'arrête définitivement, et à 50 mètres environ je lui mets un paradox derrière l'épaule.

Alors la magnifique bête, sentant sans doute toute fuite inutile, se décide et, avant que j'aie pu recharger mon arme, fond sur nous avec une vitesse vertigineuse.

A 5 mètres environ je lâche le seul coup qui me reste. La balle, comme l'autopsie l'a montré plus tard, traverse le cœur de l'animal, mais celui-ci n'a même pas l'air de s'en apercevoir.

Profitant de la fumée qui me cache, je n'ai que le temps de me jeter de côté. Le monstre, absolument affolé, passe à un mètre de moi, puis, ne me voyant plus, se jette sur mon domestique qui essaye de tirer, mais n'y parvient pas, ses chiens n'étant pas armés. Au dernier moment, le malheureux lui présente, en guise de parapluie, son fusil à bout de bras... et l'animal épuisé s'écroule à ses pieds!

N'était la gravité de la situation, la scène eût

été du plus haut comique! Ce fut aussi apparemment l'avis de nos nègres, car le soir, à la veillée, j'en pus voir un qui, avec force gestes, faisait à ses camarades un récit humoristique de l'incident. Pour représenter Augustin, il avait pris en guise de fusil un bâton avec lequel, au milieu de l'hilarité générale, il faisait mine de repousser un buffle imaginaire. Au moment de l'aventure, il n'avait pas trouvé la chose aussi drôle, et s'était empressé, ainsi que ses camarades, de nous laisser en tête à tête avec la bête.

Les chasses des jours suivants n'ajoutèrent à mon tableau que plusieurs gnous et quatre ou cinq *waterbucks*, dont deux porteurs de cornes magnifiques, de 70 centimètres de long.

Archer continue à fournir la cuisine de viande et, bien qu'il n'aille à la chasse que le matin, ses nègres ne pouvant le porter toute la journée, il ne rentre jamais bredouille. Les gnous, il est vrai, ne manquent pas. Certains matins, sur la plaine, on en compterait des milliers.

Quelquefois « *Cooky* » nous accompagne : ce pauvre Abdul Ahmed est bien malheureux.

Tandis que tous les nègres de l'expédition se gorgent nuit et jour de viande, il est, lui, condamné à un maigre perpétuel, sa religion ne lui permettant que la viande d'animaux égorgés encore en vie par un disciple du prophète. Aussi est-ce pour lui une véritable aubaine quand il arrive à temps pour achever une de nos victimes.

Le monde aquatique, aux environs du camp, est plus merveilleux que jamais. Le matin, surtout, les étangs se peuplent d'une variété immense d'oiseaux de toute sorte, pélicans, flamants roses, ibis, hérons blancs ou noirs, oies grises ou blanches, canards, poules d'eau... sans compter les affreux vautours (1) avec ou sans échasses qui par milliers viennent déchiqueter nos victimes dès que nous les avons abandonnées !

Le 9 août je parviens non sans peine à tuer une hyène. L'animal blessé ayant eu l'idée dé-

(1) Les vautours, qui ont pris l'habitude de nous suivre à plusieurs centaines de mètres de hauteur quand nous allons à la chasse, nous ont aidés à plusieurs reprises à retrouver des animaux perdus.

plorable de traverser un bras du lac, il nous faut d'abord retrouver sa trace de l'autre côté, puis le suivre dans les terrains les plus divers pendant plus d'une demi-heure. Mes nègres en ces circonstances déploient un instinct vraiment extraordinaire. Un rien, une herbe froissée, une goutte de sang, suffisent pour les remettre sur la voie; et ils vont, ils vont, la tête à terre, comme des chiens de chasse, tantôt hésitants, tantôt sûrs de leur fait, sans jamais se tromper.

De même en forêt : souvent, après plusieurs heures de chasse, nous avons complètement perdu l'orientation. Qu'importe? Pour rentrer nous n'avons qu'à prononcer le mot *caïa* (camp). Aussitôt un des nègres qui nous accompagnent prend la tête de la colonne, et, la distance fût-elle de deux heures, nous reconduit en ligne droite chez nous.

En récompense de leurs services, payés du reste une livre par mois, nous abandonnons aux plus méritants les queues des *weldebeests* abattus. C'est, paraît-il, un trophée très apprécié dans le pays.

11 août. — Nous plions bagage pour aller chasser plus près du Pungue, dans le « *Bush* ».

Nous y trouverons, selon Johnstone, des espèces d'antilopes qu'on ne rencontre pas ici, le *waterbuck* noir, plus grand et plus fort que l'autre; l'*hartebeest* (1), aux cornes bizarres; l'*éland* (2), la plus grande antilope connue, et peut-être aussi le *Sable antilope* (3), superbe animal noir et blanc dont les cornes recourbées en arrière mesurent souvent plus d'un mètre.

La marche dans le *bush* est délicieuse. Nous commençons à rencontrer ici de grands arbres dont le diamètre est parfois extraordinaire.

La *muchilla* d'Archer fait des prodiges : c'est à peine si je puis la suivre. Toutes les cinq minutes, les nègres qui la portent, changent

(1) *Hartebeest;* en langage boer : bête dure, ainsi nommée à cause de sa vitalité extraordinaire; taille d'un petit cheval, cornes bizarres, formant d'abord croissant, puis brusquement recourbées en arrière; les femelles en ont aussi. Démarche lourde et grotesque.

(2) *Éland* (*Oreas canna*), taille d'un bœuf ordinaire; robe fauve clair, rayée de blanc; cornes presque droites en tire-bouchon.

(3) *Sable antilope :* l'antilope noire (*Hippotragus niger*), ainsi nommée à cause de la couleur de sa robe; taches blanches au ventre et sur le chanfrein. C'est une des plus belles antilopes qui se puissent voir.

d'épaule le bambou qui soutient le hamac; toutes les demi-heures ils se relaient pour repartir de plus belle, en poussant des cris inarticulés, entremêlés de continuels : *Eh Muchirro, eh muchirro, oh!* Plus ils transpirent et plus ils crient, plus ils rient!... Heureuses natures!

Un moment cependant ils ont rudement à faire : nous traversons des herbes plus hautes que nous-mêmes, dans lesquelles tant bien que mal chacun doit se frayer un chemin. Partout ailleurs, heureusement, les habitants des *kraals* environnants les ont brûlées, comme c'est l'usage, tous les ans, à cette époque de l'année.

Çà et là dans la forêt, nous apercevons des *waterbucks* et des *oribis*, petites gazelles longipèdes qui, à notre approche, s'enfuient en poussant un sifflement aigu.

Vers 2 heures, enfin, après sept heures de marche sans interruption, nous arrivons à un étang bordé d'arbres gigantesques, à l'abri desquels nous décidons de passer la nuit.

L'après-midi, du haut d'une termitière, j'aperçois à 400 mètres un superbe lion qui détale. Nous suivons même pendant quelque temps sa

trace, mais le roi des fauves, sans doute pressé, ne daigne pas nous accorder d'interview.

Le lendemain, dès l'aube, nous continuons notre route pour aller camper à quelques kilomètres plus loin, près d'un petit lac dans lequel, suivant les nègres des alentours, un vieil hippopotame a élu domicile. De fait, en y arrivant, nous constatons de nombreuses empreintes, encore fraîches, témoignant du passage récent du monstrueux pachyderme...

De jour, malheureusement, il se tient sous l'eau ou dans les roseaux impénétrables qui bordent les rives. Force nous est donc d'attendre le coucher du soleil pour nous mettre à l'affût.

A 6 heures enfin, armés de nos paradox, nous allons nous poster, Archer à un bout du lac, moi à l'autre, de façon à garder les issues par lesquelles le monstre a l'habitude de sortir.

La nuit, du reste, est admirable, le ciel criblé d'étoiles; de tous les côtés l'horizon, sur lequel se détachent, fantastiques, les palmiers de notre camp, est rougi par les feux de brousse allumés par les nègres du pays.

Sans les moustiques, qui par centaines nous

inoculent la fièvre, sans l'humidité du soir, toujours malsaine et énervante dans une région de marais, l'attente serait délicieuse!

Pendant une demi-heure environ, seuls le chant des grillons et la plainte du vent dans les arbres viennent troubler le silence de la nuit. Puis, tout à coup au milieu de l'étang un glouglou distinct se fait entendre, suivi d'un mugissement effroyable!... L'hippopotame se promène!

A la faible clarté de la lune, nous apercevons enfin le monstre : il vient vers nous à toute vitesse, mugissant, soufflant avec un bruit qu'on doit entendre à plusieurs kilomètres à la ronde.

Un moment il s'arrête... j'épaule pour tirer, mais déjà l'immense amphibie, se rendant sans doute compte du danger, a disparu dans un remous de vase.

Nouvelle attente!... Nouvelle alerte! Cette fois-ci c'est derrière nous, en terre ferme, que le vacarme se produit : « *Imbumo!* » crient les nègres : L'hippopotame! et en même temps, à dix mètres de nous, une forme noire se dresse que l'obscurité fait paraître énorme.

De nouveau j'épaule... mais aussitôt, avec un

beuglement formidable, la vision s'évanouit. « *Niati!* » finissent par déclarer les nègres. C'était un buffle!

Une fois encore l'hippopotame se montre; mais à l'autre bout du lac. Impossible de tirer!

Nous rentrons au camp bredouilles et transis... et à 2 heures du matin la pluie se met à tomber, inondant notre camp, nos provisions et nos effets!

15 août. — Après plusieurs jours de pluie et de chasses peu fructueuses, nous quittons la région des lacs pour aller nous établir en plein pays de collines, sur le Mambesi, affluent du Pungue.

Pendant que nous chasserons là-bas, le chef Tchitengo qui l'autre jour est venu en grande pompe me faire ses gratte-pieds, enverra quelques-uns de ses sujets reconnaître l'endroit exact où les hippopotames du Pungue se sont retirés.

Notre nouveau camp, que nous atteignons vers midi, est fort bien situé non loin du Mambesi, sur une hauteur couronnée d'arbres splendides.

Au loin, par delà la forêt, nous apercevons la montagne de Gorongoza, haute de près de 2,000 mètres, sur laquelle, suivant Johnstone, le grand Luiz, le seul chef de la contrée qui n'ait jamais fait sa soumission aux Portugais, a établi sa résidence.

Notre nouveau terrain de chasse, de modestes collines boisées entrecoupées de grandes plaines, est le plus giboyeux que nous ayons rencontré jusqu'ici.

Tour à tour nous y apercevons des élands, des *hartebeests*, des *sassebys*, des *impalas* (1), des *oribis* et même un *bushbuck*, petite antilope aux cornes en tire-bouchon, qu'on ne trouve que très rarement dans ces parages.

Ma guigne malheureusement me poursuit toujours. Je blesse beaucoup d'animaux ; mais peu tombent entre mes mains. C'est ainsi que successivement je perds un éland magnifique, un *sable* à cornes monumentales, plusieurs *sassebys* et encore plus d'*oribis*.

Quant aux phacochères, ils doivent être ensorcelés : l'un d'eux, que je rencontre en chas-

(1) *Impalas :* antilope de la taille d'un petit *reedbuck :* robe claire; cornes très écartées : la plus gracieuse des antilopes.

sant des pintades, reçoit sans broncher à 5 mètres toute une charge de chevrotines dans l'épaule : c'est à peine si quelques gouttes de sang dans l'herbe indiquent qu'il a été atteint !...

Le 18, en regagnant notre ancien camp, Johnstone qui marche en tête manque un lion à 100 mètres. J'arrive au moment où le fauve disparaît dans les herbes... et à mon tour, à 250 mètres, j'aperçois la lionne... que je manque également.

Pour faire sortir cet intéressant couple du fourré dans lequel il s'est mis, nous envoyons nos nègres allumer les herbes du côté opposé à celui où nous nous tenons; mais les fauves sans doute connaissent le stratagème, car, malgré leur répugnance pour le feu, ils préfèrent le braver que de s'exposer à notre rencontre. Quant aux nègres, le nom seul d' « *Ingonhama* », le lion, suffit à les faire grimper dans les arbres !

Le même jour Archer dont la *muchilla* suit le sentier, — c'est la route de Dinge-Dinge à Gorongoza, — aperçoit, malheureusement de trop loin, une bande de six autres lions.

Les émissaires de Tchitengo ne sont pas encore revenus. Nous renonçons donc aux hippopotames et, après quelques jours de chasse relativement heureuse — plusieurs *hartebeests* au tableau — repartons le 23 août définitivement pour le Pungue.

Le soir, après une marche forcée de plusieurs heures, nous campons sur un banc de sable, au milieu des roseaux de la rivière, dans l'eau limpide de laquelle nous nous plongeons avec délices.

Pour dîner, comme tous ces derniers jours, « Cooky » nous sert des filets d'oribi sautés sauce tomate vraiment délicieux. Ce brave Abdul-Ahmed, constatons-le en passant, a été constamment à la hauteur de sa tâche.

Le soir, bal nègre : jusqu'à 1 heure du matin ces terribles créatures font un bruit infernal, se démenant et hurlant dans la nuit absolument noire comme des sorciers qui feraient leur sabbat.

Deux jours après, à Bamboo-Creek, nous licencions ces braves serviteurs et le surlendemain, après avoir attendu quarante-huit heures le train venant de Salisbury, nous débarquions,

après cinq semaines d'absence, dans la peu sympathique ville de Beira (1).

Là, deux surprises peu agréables nous attendaient!

D'un côté, en faisant le calcul du temps pendant notre expédition nous nous étions trompés d'un jour et nous trouvions, de ce fait, en avance sur le délai fixé pour notre retour. De l'autre, le paquebot sur lequel nous devions retourner en Europe, le *Kronprinz*, était porté dans les bureaux de la « *D. O. A. L.* » comme ayant deux jours de retard.

Trois jours à passer à Beira! Impossible d'y penser sans frémir! Nous résolûmes donc de chasser encore pendant cet intervalle en remontant cette fois-ci le Pungue en bateau.

Ce fut, à l'aller comme au retour, une délicieuse navigation, surtout dans les soirées de clair de lune où l'accompagnement des chants des nègres ramant le long de touffes d'arbres

(1) Tableau de chasse de notre expédition : 1 lion, 1 hyène, 2 buffles, 1 phacochère, 26 gnous, 9 *hartebeests*, 13 *waterbucks*, 5 *reedbucks*, 1 sasseby, 10 oribis, 1 *buschbuck*, 3 zèbres, 2 iguamas (grands lézards), 2 crocodiles, 1 python (serpent colossal de 3 mètres de long), sans compter nombre de pélicans, oies, hérons et autre gibier à plume.

splendides, complétait un ensemble d'un charme merveilleusement pittoresque.

Le 1er septembre, enfin, après avoir pris congé de Johnstone, un compagnon dont nous garderons le meilleur souvenir, nous quittions la terre sud-africaine et gagnions le *Kronprinz*, superbe paquebot de 6,000 tonnes, tout frais sorti des chantiers de Hambourg!

Nous avions comme compagnons de voyage, « *the king of Beira* » en personne, le grand M. Lawley et M. Morisseau, directeur de la compagnie de Mozambique, ingénieur belge distingué, dont la conversation charma souvent les loisirs de notre voyage.

A signaler encore, parmi les passagers intéressants du *Kronprinz* : l'aimable M. Thomson, attaché militaire hollandais près les Boers; plusieurs Wolmarans et Erasmus, se rendant en Europe pour leurs affaires, deux officiers allemands ayant combattu pour les Boers, un officier anglais et toute une smalah de médecins, d'infirmiers et d'infirmières faisant partie de l'ambulance de la Croix-Rouge russe.

III

5 septembre. — « *Moçambique!* »

Une épave glorieuse de l'antique puissance portugaise, une merveilleuse pierre tombale posée sur le passé de ce peuple qui, jadis, posséda le monde : voilà Mozambique!

Et c'est bien cette impression de grandeur morte, de magnificence éteinte, de gloire devenue inutile qu'on éprouve quand, après avoir doublé la pointe de l'île, on aperçoit, étalée le long du rivage, cette ville jadis destinée à être la capitale de l'Afrique, et qui, maintenant, a moins d'importance que le plus petit port anglais!

Et, malgré soi, on se sent reporté vers le passé..., et les légères embarcations de Zanzibar aux carènes bombées, aux poupes invraisemblablement hautes, vous font songer aux caravelles et galiotes d'antan!...



P. 254

MOZAMBIQUE — LA FORTERESSE

Mais où est Vasco da Gama?... Où sont les

...Barões assinalados
Que da occidental praia Lusitana
Por mares nunca d'antes navegados
Passaram ainda alèm da Taprobana
Em perigos e guerras esforçados,
Mais do que promettia a força humana (1)?

Aujourd'hui, les quelques employés portugais qu'on envoie encore ici, ont l'air perdus dans ces majestueuses habitations qui n'ont pas été construites à leur mesure, et les pauvres petits soldats hâves et chétifs, dont les seuls adversaires sont quelques nègres, moins dangereux, assurément, que les fièvres du pays, essaient, en vain, dans leur forteresse, bâtie pour des géants, de remplir le rôle, trop lourd pour eux, que l'histoire leur impose.

De quelque côté qu'on regarde, tout ici est disproportion entre le passé et le présent.

Nous allons rendre visite au gouverneur du district : on nous introduit dans un véritable palais, aux salles vastes et luxueuses, mais où tout sent le moisi. Partout, sur les portières, les chaises, les rideaux, les fières armes de Portu-

(1) Premiers vers des *Lusiades* du Camoëns.

gal, brodées sur des étoffes précieuses, subsistent encore, mais combien effacées, combien mutilées!

Le gouverneur, un tout jeune homme, aux manières anglaises, nous reçoit à l'anglaise, et nous offre, sur une table en marbre du seizième siècle, du « *whisky and soda* ». Dans le cadre qui l'entoure, sa personne détonne, anachronisme flambant. Son complet de coutil blanc, à boutons de nacre, semble vouloir faire rentrer dans l'obscurité les tentures anciennes, les dorures ternies, qui vont si bien aux vieux portraits suspendus aux murs!

Le palais du gouverneur général, situé sur le quai, m'a rappelé le « *Paço da Cidade* » de Rio de Janeiro : un mélange de richesse et de pauvreté, de magnificence et de vulgarité moderne; des œuvres d'art de haute valeur, alternant avec des croûtes des dernières années; un splendide escalier de marbre, flanqué de figures de bronze, puis des marches usées, en mauvais bois vermoulu; une salle du trône superbe, à côté de chambres à coucher ridicules!

La forteresse, bâtie sur un banc de corail, dans la mer même, est vraiment ce que Mozambique possède de plus beau.



P. 256

MOZAMBIQUE — LE MARCHE

On se demande, en voyant cette œuvre gigantesque, comment les Portugais ont pu apporter des Indes l'énorme quantité de pierre nécessaire à son achèvement.

A l'entrée, nous sommes reçus par le commandant qui, après une courte visite à sa demeure particulière, nous fait parcourir le chemin de ronde, long de près de 800 mètres. La vue, sur la mer, est magnifique. De l'autre côté, le regard embrasse l'île tout entière. Le continent, dont on aperçoit la côte boisée, est à plusieurs kilomètres.

Çà et là, sur les remparts, d'antiques canons de bronze, finement travaillés, ouvrent, à travers d'énormes meurtrières, leurs inutiles gueules lisses ; dans la cour, une petite batterie Krupp, à tir rapide, semble tout étonnée de se trouver en si vénérable compagnie. Le magasin d'armes contient une collection, à peu près complète, des fusils dont on s'est servi pendant ces dernières années en Afrique : Snyders, Henry-Martini, Kropatscheck, Mauser, que sais-je encore ! Toutes les armes sont bonnes contre les nègres...

Le commandant, un major d'infanterie, ayant déjà passé plusieurs années dans le pays, nous

parle des exploits portugais en Afrique. Je suis tout honteux de n'avoir que vaguement entendu parler de toutes ces expéditions — plus ou moins heureuses — mais qui, aux yeux de ces bons Portugais, ont, pour la gloire de leurs armes, une aussi grande importance que la bataille d'Aljubarrota elle-même!... Efforts suprêmes de ce petit peuple déchu, mais toujours vaillant, pour retenir un peu de ce qui lui reste, dans sa banqueroute : la gloire!...

De fait, les officiers portugais, avec leurs traditions et leur fierté nationale, ont encore grand air!

Nous visitons, successivement, plusieurs dépôts de munitions, puis une immense citerne destinée à recevoir l'eau de la pluie. Après quoi, nous prenons congé du commandant : la garde présente les armes, la musique attaque l'hymne portugais, nous passons le pont-levis, au milieu de la curiosité générale...

En ville, peu de choses intéressantes à voir : un beau jardin public, de grandes avenues de palmiers, un marché où des négresses vendent

les produits du pays. Les maisons, d'une blancheur éblouissante, avec leurs toits à la portugaise, en forme de terrasse, semblent presque toutes abandonnées ; les rues, d'une propreté méticuleuse, sont, pour la plupart, désertes. Au fond, en fait d'Européens, la population ne se compose plus guère que de fonctionnaires de toute sorte retenus, dans leurs postes inutiles, par la routine administrative.

Dans quelques années, pour peu que la décadence continue, Mozambique sera une ville morte !

. . . .

A 2 heures, dans la chaloupe de la *Capitania do Porto,* nous regagnons notre paquebot et, à 3 heures, levant l'ancre, mettons le cap sur Zanzibar !

6 septembre. — Zanzibar !...

Une ville des « *Mille et une nuits* » transportée sur la côte d'Afrique, une de ces villes absolument originales, vierges de toute influence étrangère, qui ne rappellent rien de déjà vu, qui s'imprègnent dans la mémoire d'une façon dis-

tincte et saisissante!... Telle est restée, malgré le protectorat britannique, malgré le bombardement, malgré l'usurpation du sultan anglophile, cette perle orientale qu'est la ville de Zanzibar!

Dès le débarquement, on est frappé de cette originalité. Les maisons, toutes blanches, pittoresquement groupées le long de la mer bleue, ont un cachet tout particulier. Leur style, absolument homogène, n'est ni arabe, ni hindou, ni égyptien... ni encore moins européen. Toutes se ressemblent : le nouveau palais du sultan qui domine la rade, avec sa grande façade blanche, ses rangées de fenêtres ogivales, toutes pareilles, et sa frise arabe, est le prototype de la plupart des constructions de Zanzibar!

Ajoutez à cela des rues étroites, si étroites que le soleil équatorial lui-même a de la peine à y pénétrer, des maisons hautes, si hautes qu'elles ont l'air de se rencontrer au-dessus de vos têtes; des fenêtres minuscules grillées contre les voleurs et les chercheurs d'aventures, des carrefours bizarres dans lesquels débouchent cinq et six rues à la fois... et vous comprendrez le charme d'une promenade dans ce dédale qui



P. 260

ZANZIBAR — LA PLAGE

ne saurait être comparé qu'à certains quartiers de Venise ou de Séville.

La population n'a rien d'homogène. Indiens au teint bronzé, Arabes au nez crochu, Juifs à l'air repoussant, nègres d'Afrique, Malais, Chinois : vous y trouverez des échantillons de presque toutes les races humaines! Et comme toutes ces races se sentent encore le droit d'être elles-mêmes, il en résulte une variété de costumes, un kaléidoscope de couleurs bigarrées et heurtées qui charment l'œil et le captivent.

Les indigènes, les vrais Zanzibarites, portent le long *caftan* blanc et le *fez*, les Arabes leur longue chemise et le turban, les Hindous, suivant leur religion, ont adopté soit l'un de ces costumes, soit celui des Européens. Chez les Malais les femmes surtout se distinguent par leurs pantalons de soie aux couleurs voyantes, leurs chemises légères plus voyantes encore. Même les petits enfants sont habillés ainsi, ce qui leur donne un air ridicule de poupées.

La grande occupation des habitants de Zanzibar est le commerce. Aussi les rues sont-elles pleines des étalages les plus pittoresques. Le plus souvent, ce sont des comestibles qui attirent

la vue, des fruits surtout : bananes, oranges, figues, tomates... il y en a une variété infinie! Les Malais vendent des étoffes toujours flambantes, voyantes au possible; les Turcs, du tabac, des tapis, des produits européens; les Hindous, de l'argenterie, des soieries, de l'ivoire, des bibelots de toute sorte...

Quant aux curiosités de Zanzibar, elles constituent le gagne-pain de toute une tourbe ignoble de soi-disant guides qui, dès votre débarquement, vous obsèdent sans relâche de leurs agaçantes propositions. Tous parlent une quinzaine de mots de chaque langue : « Bon guide, moussié, moi guide Alphonse, moussié! — *Good guide, sir, show the lion, sir.* — *Bom guia.* — *Guter Führer.* » Tous les idiomes y passent. Si vous vous obstinez dans votre refus, alors, le chantage commence : « Prenez un pilote, moussié, les autres alors s'en aller! » et pour vous donner l'idée des agréments d'une promenade sans guide à travers la ville, quatre ou cinq de ces individus se précipitent sur vous, vous tirent par les manches... pour un peu on serait mis en pièces.

Pour se débarrasser de l'horrible cortège, il faut recourir à la violence : Archer, de son *shambock*, cingle le ventre du plus impudent de ces moricauds, ce qui lui vaut, il est vrai, un flot d'injures anglaises que n'eût pas désavouées un *cabman* de Londres. Mais au moins, de cette façon, nous avons la paix.

Les grandes attractions de Zanzibar sont : deux autruches qui se promènent flegmatiquement devant le palais du sultan ; le palais lui-même flanqué d'une tour bizarre de plus de 50 mètres de hauteur ; les jardins dans lesquels on vous fait admirer un fort beau lion en cage… Au fond, les boutiques avec leurs marchandises orientales, variées à l'infini, constituent la partie la plus intéressante de la ville. On peut y faire des achats avantageux.

Plusieurs grandes ruines !… les suites du bombardement de 1896, alors que les Anglais, à la mort du dernier sultan, recoururent aux raisons du plus fort pour imposer à la population le successeur de leur choix. L'héritier légitime, protégé par les Allemands, vit actuellement à Dar-es-Salam…

IV

7 septembre. — L'entrée de la rade de Dar-es-Salam vaudrait à elle seule la peine d'être vue.

Un instant, à la direction que prend le paquebot, on pourrait croire qu'il va donner sur la côte... Mais non! Au dernier moment, un étroit chenal se révèle entre les dunes de sable qui le masquaient, dans lequel bravement le *Kronprinz* s'engage.

Les rives ici sont à moins de dix mètres du pont;... de la plage, pittoresquement parsemée de bouquets de palmiers, les promeneurs venus de Dar-es-Salam, pour assister à notre arrivée, peuvent facilement causer avec leurs connaissances du bord. Le vapeur, dont l'hélice ne tourne plus que faiblement, semble glisser sur le sable!...

Après plusieurs centaines de mètres de cette quelque peu périlleuse navigation, le canal tout

à coup s'élargit... Nous débouchons à toute vapeur dans une ravissante baie bleue, tout entourée d'une ceinture verdoyante de palmiers, de baobabs, d'arbres tropicaux de toutes espèces...

Au fond la ville, avec ses façades toutes blanches, ses toits rouges, ses tourelles à pignon, semble avoir été déballée la veille d'une boîte à jouets de Nuremberg!

A l'horizon, plusieurs chaînes de montagnes bleues, couvertes d'une végétation qu'on devine merveilleuse, indiquent les premiers contreforts du Kilima N' Djaro...

Le paquebot a jeté l'ancre!... La musique du bord attaque la « *Wacht am Rhein* »...

De toutes parts, des embarcations accourent montées en général par de charmants moricauds vêtus de blanc, coiffés de rouge.

Vite nous en choisissons une et pour la modeste somme d'une demi-roupie — des roupies à l'effigie de Guillaume II! — nous faisons conduire à terre.

La première impression qu'on éprouve en

prenant pied sur la magnifique jetée de Dar-es-Salam est celle de l'ordre et de la discipline.

Comme à Zanzibar, une foule de négriots de tout âge, de toute condition, nous entourent pour nous offrir leurs services. Mais ici, sur notre refus, ils se retirent sans insister... La police veille!

A mesure qu'on pénètre dans la ville, l'enchantement augmente. Ce n'est pas un port colonial que nous avons devant nous! C'est une ville d'eaux allemande, apportée de toutes pièces de quelque coin de la Forêt Noire ou du Palatinat!

Maisons en briques ou en pierres de taille, chalets suisses à pignons, larges rues bordées de trottoirs, vastes promenades publiques soigneusement entretenues, monuments historiques, restaurants, cafés, brasseries... rien n'y manque; même pas un peu de ce mauvais goût tudesque dont sont souvent entachées les œuvres des Allemands.

Les maisons, construites pour la plupart à l'européenne, ont l'air confortable et propre; les rues, bordées d'arbres magnifiques, sont idéalement macadamisées; les jardins, entourés de grilles protectrices, réunissent les plus beaux

spécimens de la flore équatoriale! Seulement, tout cela est par trop régulier, par trop artificiel. On y sent la main un peu lourde d'un créateur d'outre-mer.

Cette critique superficielle ne diminue, du reste, en rien le mérite de l'œuvre exécutée en quelques années par le gouvernement de la « *D. O. A.* » (1).

Aujourd'hui Dar-es-Salam est certainement une des villes d'Afrique les plus agréables à habiter.

Les bâtiments de l'administration sont de véritables palais. La demeure du gouverneur, située dans le plus beau parc tropical que l'on puisse rêver, rappelle assez, par son style et sa position, certains palais de Bavière perdus au fond des bois.

Les hôtels, assez nombreux, ont l'air confortable. On est tout étonné d'y retrouver, en pleine Afrique, le service allemand, la cuisine allemande, de grandes salles décorées de fresques et d'inscriptions noires et rouges, comme à Heidelberg ou à Francfort!

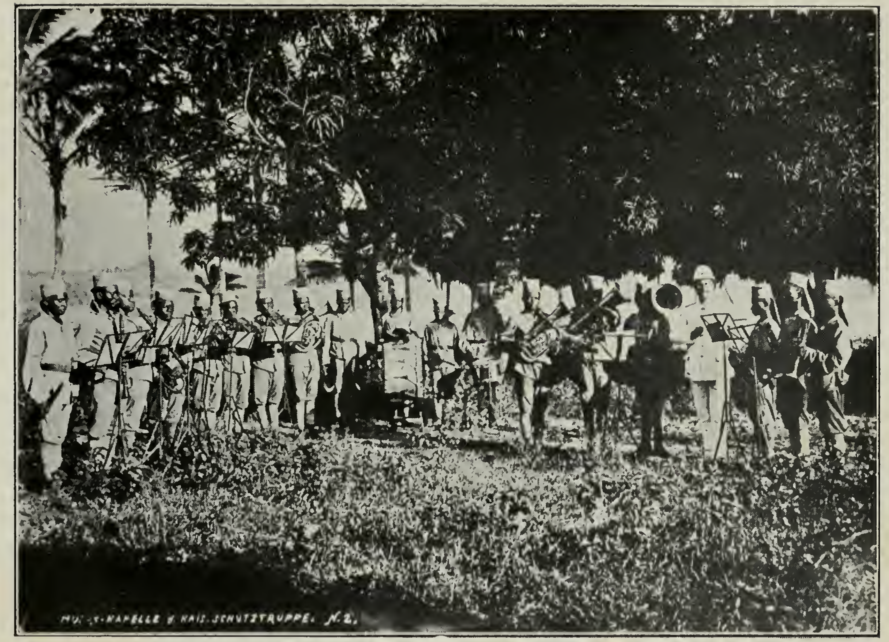
(1) *Deutsch Ost Afrika.*

Le commerce local se développe d'une façon intelligente. Quant à l'exploitation des richesses du pays, elle est, m'a-t-on dit, entravée par les prescriptions étroites d'une administration mesquine et tracassière. Les communications avec l'intérieur sont, du reste, difficiles. Après plusieurs années d'occupation, les Allemands n'ont pas encore songé à la construction d'un chemin de fer!...

La partie la plus intéressante de Dar-es-Salam, au point de vue colonial, est la ville indigène : d'éléments souvent considérés comme rebelles à toute civilisation, les Allemands ont réussi à faire quelque chose d'à peu près convenable.

Les huttes des Cafres, aussi bien alignées que les maisons européennes, sont, au moins extérieurement, d'une propreté hollandaise. Les Cafres eux-mêmes, qui partout ailleurs constituent un élément de discorde et de corruption, deviennent ici, sous la férule teutonique, des citoyens modèles.

Leurs boutiques, dans lesquelles ils vendent les produits les plus divers de la localité, ont un



P. 268

DAR-ES-SALAM — LA MUSIQUE MILITAIRE

aspect absolument appétissant; leur marché, dont les transactions durent jusqu'à une heure avancée de la nuit, ne laisse rien à désirer au point de vue de l'ordre et de la propreté.

Le mérite de cet état de choses exceptionnel revient sans doute, du moins en grande partie, aux missionnaires catholiques établis à Dar-es-Salam. Partout leur activité se fait sentir. En ce moment même, par leurs soins, une vaste cathédrale gothique s'élève qui, lorsqu'elle sera achevée, sera le plus superbe monument de la ville.

Les protestants, eux aussi, travaillent à un temple.

De tous côtés de nouvelles maisons sortent de terre, des routes merveilleusement entretenues se dispersent dans toutes les directions, à plusieurs kilomètres de la côte; de vastes plantations de café, d'aloès, de bananiers envahissent peu à peu les environs!... En un mot, Dar-es-Salam est en pleine voie de prospérité et promet de devenir, pourvu que le progrès continue, un vrai paradis colonial.

La police est faite par la « *Deutsche Schutz Truppe* ». Pour le troupier indigène qui fait l'exercice à la prussienne, avec une correction

qui serait admirable si elle n'était tant soit peu ridicule, ces bons Allemands ont inventé un uniforme qui est le comble du grotesque. Ne se sont-ils pas avisés d'affubler de *putties* bleus et de bottines à lacets ces malheureux nègres, habitués dès l'enfance à marcher pieds et jambes nus? Ceux-ci, il est vrai, semblent très fiers de leur uniforme. Pour avoir la satisfaction de se croire beaux, ils sueraient volontiers toute l'eau de leur corps!...

L'artillerie de la « *D. S. T.* » se compose de pièces de campagne Krupp (9 centimètres) peintes en bleu probablement dans le but d'en augmenter le prestige. La manœuvre à laquelle nous assistons est fort correctement exécutée par des servants indigènes sous la surveillance de sous-officiers allemands.

La « *D. S. T.* » possède également deux bandes de musique du pays, qui alternativement se font entendre l'après-midi dans des kiosques affectés à cet usage. Il ne manqne plus à Dar-es-Salam qu'un établissement de bains et un « *Kurhaus* » avec théâtre, pour en faire une ville d'eaux complète!

Le 8 septembre, à 9 heures du matin, nous levons l'ancre et aux sons de la marche des Fiançailles de *Lohengrin*, exécutée par la musique du bord, franchissons la passe de Dar-es-Salam pour retourner à Zanzibar, y compléter notre cargaison...

10 septembre. — Escale de quelques heures à Tanga, après Dar-es-Salam, le port le plus important de l'Afrique orientale allemande.

La fièvre malheureusement, qui depuis trois jours nous tient tous trois cloués au lit, nous empêche de descendre à terre.

Il faut nous contenter d'admirer de loin les grandes allées de palmiers, les vastes plantations de café, de canne à sucre, de bananiers qui font la richesse du pays!..

16 septembre. — Dès l'aube nous commençons à distinguer les côtes d'Arabie, longue suite de montagnes rocheuses et arides plongeant à pic dans la mer.

A mesure que nous approchons, les formes

déchiquetées des sommets se précisent, les couleurs s'accentuent. Sous le soleil déjà implacable, les teintes rouges de la côte se heurtent violemment au bleu immuable de l'Océan.

Où sont les riantes verdures de l'Afrique équatoriale ?

A 8 heures, nous doublons le promontoire fermant au sud la rade d'Aden et jetons l'ancre devant la ville, à une centaine de mètres du débarcadère.

On a souvent comparé Aden à Gibraltar : de fait, ces deux villes, par leur situation géographique comme par leur signification politique, présentent plus d'une analogie frappante.

Gibraltar à l'entrée de la Méditerranée, Aden à celle de la mer Rouge, sont aussi indispensables l'une que l'autre au développement de la puissance maritime anglaise en Europe et en Extrême-Orient. Perdues toutes deux sur des côtes étrangères, séparées par l'Océan du reste de l'Empire, elles ne devront, d'autre part, compter au jour du danger que sur leurs propres moyens de défense.

Aussi bien ces moyens sont-ils formidables.

Comme Gibraltar, Aden n'a rien à craindre

du côté de la terre : d'inaccessibles montagnes, de vastes déserts séparent l'enclave britannique du reste de l'Arabie.

Quant à l'autre, celui de la mer, les Anglais depuis longtemps se sont appliqués à le rendre inabordable.

De quelque part que le regard se porte, ce ne sont partout ici que bastions menaçants, que défenses de toute sorte, creusées à coups de mine dans le rocher de la montagne. Là-haut même, à 5 ou 600 mètres d'altitude, sur des pointes qu'on ne croirait à première vue habitées que par des aigles ou des vautours, des forts dressent leurs silhouettes audacieuses. La côte est littéralement hérissée de canons!

Et pourtant, malgré tout, les Anglais ne se sentent pas en sûreté!

Tout ici, depuis les écriteaux interdisant sous peine d'arrestation l'approche des forts, jusqu'aux nombreuses sentinelles dont le regard scrutateur fouille le passant, témoigne de leur défiance excessive à l'égard de l'étranger.

Seules, ce semble, les promenades au bord de la mer sont permises. Pour les autres, y compris l'ascension des montagnes qui dominent la rade,

une autorisation spéciale des « *H. Q. O.* » est nécessaire.

La ville même présente peu d'intérêt.

Étant donnée la situation favorisée qu'elle occupe entre l'Asie et l'Afrique, sur les routes des Indes, de la Chine et du Cap, on s'attendrait à y trouver un comnerce au moins aussi développé que celui de Zanzibar. Il n'en est rien. Les boutiques sont petites et mal fournies, les prix relativement exorbitants.

La population est pour le moins aussi désagréable que celle de Zanzibar. De beaux types arabes, des Somalis magnifiques, aux traits d'une finesse extrême! Mais quels fainéants!

En débarquant on se sent aussitôt en plein pays du bakshich. Les uns vous poursuivent de leurs assiduités sous prétexte de vous faire voir la ville, d'autres vous arrachent vos paquets pour les porter; de tout petits enfants, armés de *punkahs* minuscules, s'amusent à vous éventer le visage dès que vous vous arrêtez et viennent ensuite effrontément réclamer leur salaire.

L'après-midi nous allons en voiture visiter la ville arabe et les réservoirs d'eau d'Aden.

La route est magnifique. Nous traversons d'abord, dans un éblouissement de soleil et de poussière, une grande plaine sablonneuse parsemée de villages, aux maisonnettes plus blanches que propres, à la population innommable, puis, attaquant la montagne, parvenons à une brèche profonde, large de trois mètres à peine, par laquelle nous passons sur l'autre versant.

Un poste hindou, dont le corps de garde est taillé dans le roc, surveille jalousement ce passage.

De l'autre côté, la route redescend en lacets capricieux vers une grande plaine tout entourée de montagnes semblables à celles que nous laissons derrière nous.

La ville arabe d'Aden, que nous atteignons bientôt, ne manque pas de pittoresque. Les rues étroites bordées d'étalages en plein vent rappellent assez celles de Zanzibar.

Çà et là de beaux indigènes au burnous blanc, montés sur des étalons que je ne puis m'empêcher de leur envier, se promènent gravement

au pas, en fumant leur pipe. Plus loin une longue file de chameaux, couchés les uns derrière les autres, attendent patiemment qu'on vienne les charger.

Notre cocher finalement nous arrête devant une grille dont un superbe sous-officier bengalais vient nous ouvrir les portes.

C'est, paraît-il, l'entrée des réservoirs dans lesquels on s'efforce de recueillir le peu d'eau de pluie qui tombe en été dans ces pays voués à une sécheresse éternelle.

Les réservoirs, au nombre de huit, sont ingénieusement disposés les uns au-dessus des autres dans une gorge étroite et profonde dont les parois latérales arrêtent les rayons du soleil. Le dernier surtout, taillé à vif dans le rocher de la montagne, donne l'idée d'un travail gigantesque. Un baobab immense, accroché on ne sait comment à une anfractuosité du rocher, l'abrite presque entièrement de son feuillage touffu.

Après la chaleur torride de la route, nous jouissons avec délices de la fraîcheur de l'endroit.

Aussi distribuons-nous d'assez bonne grâce



RUE D'ADEN



RÉSERVOIRS D'ADEN

des bakshichs à plusieurs Arabes rouge-barbus, qui prétendent par leur seule présence avoir contribué à l'agrément de notre promenade.

Nous retournons à Aden par le bord de la mer. La route, fort bien entretenue, traverse ici la montagne par deux tunnels dont l'un, véritable œuvre d'art, mesure plus de cinq cents mètres de longueur.

Partout le même paysage : de grands rochers rouges, abrupts et dénudés, plongeant à pic dans une mer inexorablement bleue ! Partout la même impression de tristesse et de stérilité ! On dirait une nature maudite !

Nous arrivons à Aden juste à temps pour regagner le *Kronprinz* dont déjà la sirène se fait entendre.

A 6 heures, le paquebot levant l'ancre reprenait sa course vers le Nord, vers l'Égypte, vers la civilisation.

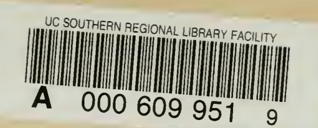
Sur le pont, la musique du bord jouait la marche des Pèlerins du *Tannhaeuser*.

A l'horizon, la Croix du Sud, plus brillante que jamais, semblait nous dire au revoir !...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2705.



PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière